

LE
DÉMON DU JEU

COMÉDIE EN CINQ ACTES

PAR

MM. THÉODORE BARRIÈRE ET CRISAFULLI

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 45
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—
1864

Tous droits réservés

LE
DÉMON DU JEU

COMÉDIE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase,
le 16 juillet 1863.

PERSONNAGES

RAOUL DE VILLEFRANCHE	MM. LAFONTAINE.
HECTOR D'ARGELÈS.	LANDBOL.
TRUMEAU, commerçant enrichi.	DESHAYES.
GODELET, capitaine retraité.	LESUEUR.
LE PRINCE BOLSTOI joueur.	DIEUDONNÉ.
LE VICOMTE DE SAINT-AMAND, idem.	DALBERT.
M. BERTRAND, allemand au 3 ^e acte, fran- çais au 4 ^e	LEFORT.
GERMAIN, domestique de Marguerite	LÉON.
UN INSPECTEUR	BLONDEL.
CARILLON, marqueur.	FRANCISQUE.
UN GROUPIER	VICTORIN.
UN GARÇON DE JEU.	ULRIC.
 3 MEMBRES DU CERCLE ASIATIQUE, joueurs.	{ ALPHONSE.
	{ VINÇON.
	{ VAUJOURS.
 1 ^{er} ET 2 ^e JEUNES HOMMES, joueurs	{ DAMOUREY.
	{ WIDMER.
AMÉLIE, fille de Trumeau.	M ^{lle} VICTORIA.
MARGUERITE DE LAUNAY, jeune veuve	FROMENTIN.
MISS CROCKETT, gouvernante d'Amélie. .	MÉLANIE.
MADemoISELLE GOLDBERG, joueuse. . .	GAUJELIN.
LA MÈRE LA DOUANE, vieille joueuse. .	GEORGINA.
THERÈSE, vieille domestique.	ALEXANDRE.
INVITÉS DES DEUX SEXES.	
JOUEURS, JOUEUSES.	

De nos jours.

LE

DÉMON DU JEU

ACTE PREMIER

A Meaux

Un salon de province donnant sur un jardin. — Porte au fond, fenêtres de chaque côté. — Portes latérales. — Lampes et candélabres allumés.

SCÈNE PREMIÈRE

TRUMEAU, GODELET, RAOUL, AMÉLIE, MISS CROCKETT, THÉRÈSE *.

Au lever du rideau, une partie de loto est organisée sur une table ovale placée à droite et autour de laquelle sont placés tous les personnages. — Thérèse seule est debout derrière la chaise de miss Crockett. — On entend au loin les tambours qui battent la retraite.

MISS CROCKETT, appelant les numéros.

2 — 28 — 54.

GODELET.

Ah ! voilà les tambours qui descendent la grande rue de Meaux ! il est huit heures un quart. (Il bat la retraite de la bouche et des doigts.)

* Godelet, Trumeau, miss Crockett, Amélie, Raoul, Thérèse, au loin.

LE DÉMON DU JEU.

RAOUL, bas à Amélie.

Ah! mon Amélie, que je vous aime!

AMÉLIE, baissant les yeux.

Monsieur Raoul!... (Elle recule sa chaise; Raoul rapproche la sienne.)

GODELET, tambourinant.

Plan, plan, plan, plan!

TRUMEAU.

Tais-toi donc! c'est impatientant!

MISS CROCKETT, avec un sourire de bienveillance à l'adresse de Godelet.

Oh! cela ne me gêne pas. (Appelant.) 3!

TRUMEAU, marquant et avec ironie.

Oh! je sais, miss Crockett, que vous êtes pleine d'indulgence pour le beau capitaine.

GODELET.

Je suis bien aussi beau que toi, vieux tonton!

TRUMEAU, se fâchant.

Pourquoi, tonton?

GODELET, riant.

Demande à Amélie.

TRUMEAU.

Comment, que je...?

AMÉLIE.

O papa! est-ce que vous allez encore vous quereller?

TRUMEAU, la contrefaisant.

Papa! papa! tâche de te tenir convenablement, toi! (Raoul se recule vivement.)

AMÉLIE, bas à Raoul.

Vous me faites gronder.

RAOUL, souriant.

Voulez-vous que je change de place?

AMÉLIE, avec un mouvement.

Non!

RAOUL, avec tendresse.

Merci! (Il veut lui prendre la main.)

AMÉLIE, la retirant et regardant son père.

Finissez donc!

MISS CROCKETT, appelant.

4 — 24 — 40 — 5.

TRUMEAU, à Godelet.

Eh bien, qu'est-ce que tu fais, toi? tu marques le 45 qui n'est pas sorti, et tu passes le 5 que miss vient d'appeler.

GODELET.

Misère de moi!... Mais (à miss Crockett) voulez-vous avoir la bonté de...

MISS CROCKETT, gracieusement.

Où! volontiers, capitaine. (Appelant.) 4 — 24 — 40 — 5!

GODELET, criant.

Là! 45!

TRUMEAU.

Non! 40 et 5 — 5 et 40! comprends-tu?...

MISS CROCKETT, doucement.

Yes... forty et puis five. (Tous rient.)

GODELET, décontenancé.

Ah! je ne sais pas l'anglais, moi.

MISS CROCKETT, avec intention.

Tout le monde il peut se tromper... Il suffit pour cela (tendrement) que la pensée elle soit ailleurs. (Après un soupir.) 46!

GODELET.

Ah! cette fois, est-ce 40 et 6, ou 46 tout cru?

MISS CROCKETT, avec sentiment.

C'est 46 tout cru!

LE DÉMON DU JEU.

GODELET.

Merci, ma chère demoiselle.

MISS CROCKETT, joyeuse.

Oh! (Vivement.) 4 — 44 — 54!

GODELET.

Oh! que de quatre! secouez donc les numéros, miss Crockett!

MISS CROCKETT.

Oh! yes! tout ce qu'il vous plaira. (Elle secoue les numéros.)

TRUMEAU, à sa fille penchée vers Raoul qui lui parle bas.

Voyons, Mémé, es-tu au jeu, ou n'y es-tu pas?

AMÉLIE, honteuse.

J'y suis, papa.

TRUMEAU, de même.

Joliment! tu n'arrêtes pas de jacasser avec M. de Villefranche.

AMÉLIE.

Mais dame!

TRUMEAU.

Vous pouvez bien attendre encore trois jours pour vous retirer de moi... ce n'est pas si long!

AMÉLIE.

Mais...

TRUMEAU.

Allons, viens ici!

AMÉLIE, se levant et allant vers son père.

Suis-je assez près?

TRUMEAU.

Non.

AMÉLIE, sur ses genoux.

Et comme ça?

TRUMEAU, joyeux.

A la bonne heure! (A Raoul.) Passez-moi ses cartons, monsieur le fiancé.

RAOUL.

Les voilà!

TRUMEAU, bas et riant.

Il est furieux.

AMÉLIE, l'embrassant.

Jaloux!

GODELET, qui a déjà donné des marques d'impatience, se levant avec humeur.

Ah! vous savez!... J'aime mieux ne pas jouer.

AMÉLIE, riant.

Monsieur Godelet!...

GODELET.

Non, il n'y a pas moyen de jouer comme cela!

AMÉLIE, riant, bas à son père*.

Oh! le grognon!

GODELET.

Qu'est-ce que vous dites, vous, petite fille?

AMÉLIE.

Rien du tout.

RAOUL, qui s'est approché d'Amélie sur les genoux de son père, lui baisant la main.

Ma bien-aimée!

GODELET, à miss Crockett qui le contemple, tout en secouant les numéros.

Misère de moi! Est-ce que ce carillon-là vous amuse?

MISS CROCKETT.

Oh! pardon! je pensais à autre chose.

* Raoul, Amélie, TrumEAU, miss Crockett, Godelet.

LE DÉMON DU JEU.

GODELET, apercevant Raoul.

Bon ! à l'autre !

RAOUL, riant.

Ne vous fâchez pas ! (Il baise la main d'Amélie.)

GODELET.

Eh bien ?

TRUVEAU, masqué par sa fille.

Quoi donc ?

AMÉLIE, riant, lui mettant la main sur les yeux.

Rien.

GODELET, à Raoul qui s'est mis à sa place.

Voulez-vous bien aller à votre place ? (A miss Crockett.) Après ?

MISS CROCKETT, appelant *.

471

GODELET, debout.

Je ne l'ai pas, allez !

MISS CROCKETT.

90 !

GODELET, se rasseyant.

Le 90, je l'ai !

AMÉLIE.

Papa aussi !

GODELET

Lui, ça m'est égal !

MISS CROCKETT.

22 !

RAOUL, riant.

Quinet

* Godelet, Amélie, Trumeau, miss Crockett, Raoul.

AMÉLIE, joyeuse.

Ah ! la partie est finie ! (Elle brouille les cartons de son père et les siens.)

GODELET, arrêtant Raoul qui allait en faire autant.

Comment ? comment ? quine !... vous n'avez pas même un extrait !

RAOUL, riant.

Tiens, c'est vrai !

GODELET.

C'est trop fort !

RAOUL, riant.

Voilà ce que c'est que de marquer à l'anglaise.

GODELET.

A la grecque, vous voulez dire !

RAOUL.

Oh !

TRUMEAU.

Godelet ! Godelet !

GODELET.

Ah ! c'est qu'il ne s'agit pas de tricher, ici !

RAOUL, riant.

Franchement, ça n'en vaudrait pas la peine.

GODELET.

Une poule de 1 fr. 50, vous trouvez que ça n'est rien, vous ?
Allons, continuons.

AMÉLIE.

Mais j'ai démarqué les numéros de papa et les miens.

RAOUL.

Et moi, je n'ai rien marqué du tout.

GODELET.

Comme c'est agréable !... moi qui avais trois quaternes.

LE DÉMON DU JEU.

MISS CROCKETT.

Je voulais voir le numéro qui serait sorti... Ah ! c'était le 57!

GODELET, sautant.

Le 57!... juste un des numéros que j'attendais... Je quinais!..
Je suis volé! je ne jouerai plus jamais avec vous. (Avec désespoir.)
Le 57! (Tout le monde se lève.)

TRUMEAU.

Calme-toi! tu as gagné tout de même.

GODELET, se radoucissant.

Quoi?

TRUMEAU.

Le quine est bon, par le fait.

GODELET.

Cependant, puisque vous avez démarqué...

RAOUL.

Ça ne fait rien.

TRUMEAU.

Ça ne te regarde pas. La poule est à toi.

GODELET.

Je m'en rapporte à la galerie.

TOUS.

Oui, oui!

GODELET, ravi.

J'enlève donc la grenouille. (Il prend l'argent; Thérèse sert le thé qu'un domestique vient d'apporter. Raoul s'est rapproché d'Amélie.)

THÉRÈSE, offrant à Raoul.

Monsieur de Villefranche prend-il du thé? (Raoul ne répond pas.)

GODELET, criant.

Monsieur Raoul!

RAOUL, se retournant.

Oh! pardon!

GODELET *.

Vous n'étiez pas au jeu, tout à l'heure, et maintenant... cette pauvre enfant, vous ne pouvez donc pas la laisser tranquille? Elle n'ose pas vous le dire, mais vous l'ennuyez.

RAOUL, à Amélie.

Est-ce vrai?

AMÉLIE, souriant.

Non!

GODELET.

Parbleu !... elle a été trop bien élevée pour...

AMÉLIE.

C'est ce qui vous trompe, monsieur Godelet.

TRUMEAU, prenant son thé.

C'est encore poli pour moi, ça!

AMÉLIE **.

C'est toi qui le dis toujours.

! TRUMEAU.

Je dis... je dis... que je t'ai trop gâtée, parce que je t'aimais pour deux !... Pour moi, d'abord, et ensuite pour ta pauvre mère.

MISS CROCKETT.

Morte en lui donnant le jour.

GODELET, has.

Taisez-vous donc, miss!

TRUMEAU, continuant.

Pour ta pauvre mère qui, du reste, l'aurait peut-être encore plus gâtée que moi-même.

AMÉLIE, le caressant.

C'eût été bien difficile.

* Amélie, Raoul, Trumeau, Godelet, miss Crockett.

** Raoul, Amélie, Trumeau, Godelet, miss Crockett.

MISS CROCKETT, à Godelot qui lui offre d'un fison.

Non, merci je préfère un doigt de genièvre.

TRUMEAU.

Je dis aussi que j'ai eu tort de te donner miss Crockett pour gouvernante.

MISS CROCKETT.

Et pourquoi ?

TRUMEAU.

Parce que nous sommes en France et que vous avez élevé Amélie à l'anglaise.

MISS CROCKETT.

Oh ! l'éducation à l'anglaise était la première éducation du monde.

TRUMEAU.

Possible... mais trop de liberté pour...

MISS CROCKETT.

Pour les jeunes miss ?... Oh ! jamais trop de liberté. Elles pouvaient faire tout ce qu'elles voulaient... Les myladies... c'était bien différent... et une fois miss Amélie mariée...

TRUMEAU.

Bon... bon... mais la vérité est que vous avez fait de ma fille, un petit diable à quatre, qui a une tête de fer et qui me résiste quelquefois.

AMÉLIE, lui tendant son front.

Pas quand tu veux m'embrasser, toujours !

TRUMEAU, l'embrassant.

Câlme ! (Reprenant un ton fâché.) C'est égal si mes maudites affaires ne m'avaient pas tant absorbé, j'aurais su plus tôt comment procédait miss Crockett, et j'aurais bien empêché...

MISS CROCKETT, avec une explosion subite de sensibilité,

Oh ! je n'avais pas mérité de semblables reproches,

TRUMEAU.

Je ne vous reproche rien, mais...

MISS CROCKETT, pleurant presque.

C'était la main du Très-Haut qui avait tout conduit. L'oncle de mistress Trumeau, votre digne épouse, venait de décéder à London, et...

TRUMEAU *

Nous savons cela, miss.

MISS CROCKETT.

Oh ! vous devez pas étouffer ma voix. (Reprenant.) A London... et mistress Trumeau et vous, étiez venus pour recueillir le héritage.

TRUMEAU, voulant l'interrompre.

Encore une fois.

MISS CROCKETT, avec dignité.

Je parlerai. (Reprenant.) Le héritage... Alors, je trouvais moi là, quand le petite Amélie elle était venue tout à coup dans le monde. Je ne devais plus la quitter, et je l'avais pas quittée.

TRUMEAU.

Eh bien, oui, mais...

MISS CROCKETT, très-vite.

Je lui avais donné un bon cœur, beaucoup de religion et un grand amour pour son papa.

TRUMEAU.

Oui... c'est vrai... cependant...

MISS CROCKETT.

Je lui avais dit, je l'avoué, que les jeunes miss, elles devaient mourir plutôt que de renoncer à l'époux que leur cœur avait choisi.

RAOUL.

Et je vous en remercie, moi, chère miss Crockett.

* Gadelet, Amélie, Trumeau, miss Crockett, Raoul.

MISS CROCKETT, avec attendrissement.

Oh ! vous comprenez moi, vous ! (A Raoul qui lui offre de la liqueur et sans changer de ton.) Un doigt... un doigt seulement.

TRUMEAU, à part.

Un doigt!... un doigt!... la main y passera. (A Raoul.) Vous n'êtes pas raisonnable.

RAOUL, allant.

Je soigne notre alliée.

TRUMEAU.

Oui, mais vous encouragez trop la faiblesse de notre bonne miss pour sa liqueur nationale... Et après cela, elle dort tout debout.

GODELET.

Votre petite scène de famille est-elle terminée ? pouvons-nous enfin recommencer une partie ?

RAOUL, avec effroi.

Vous voulez...

GODELET,

Vous donner votre revanche, parbleu !

RAOUL.

Alors nous mettrons les cartons à cinq francs.

GODELET, sautant.

Cinq francs ! Jouez à cinq francs si vous voulez, moi, je joue à cinq sous... mais non, tenez, je ne joue plus. (Il reprend une tasse de thé.)

RAOUL, à part.

J'y comptais bien.

AMÉLIE.

A propos, monsieur Raoul, vous n'avez pas reçu une nouvelle lettre de Strasbourg ?

* Godelet, Amélie, Trumeau, Raoul, miss Crockett.

RAOUL*.

Pardonnez-moi ; mais les nouvelles sont les mêmes ; ma pauvre mère sera trop souffrante pour assister à notre mariage.

TRUMEAU,

On peut le reculer.

RAOUL.

Ma mère a refusé de me causer ce chagrin-là, monsieur, mais je lui ai bien promis que nous serions auprès d'elle, quelques jours après la cérémonie.

TRUMEAU.

C'est cela, et moi je resterai tout seul ici, avec Godelet.

GODELET.

Eh bien ?

AMÉLIE.

Tu nous accompagneras.

TRUMEAU.

Tu me le permettras ? tu es bien bonne !

AMÉLIE.

Oh ! papa !

TRUMEAU, à Raoul.

Vous aviez bien besoin de vous faire aimer, vous, corsaire !

RAOUL.

Monsieur Trumeau...

TRUMEAU, à lui-même.

Tu l'as voulu, père Dandin ! (A Raoul.) Car enfin, si je n'avais pas cédé aux désirs de cette petite volontaire, si je n'avais pas consenti à lui faire visiter la Suisse, vous ne l'auriez pas rencontrée au bord de cet imbécile de lac.

RAOUL.

Je l'aurais rencontrée ailleurs. Il était écrit là-haut que je lui devrais le bonheur de ma vie.

* Miss Crockett, Godelet, Amélie, Trumeau, Raoul.

TRUMEAU.

Ta ta ta... En tous cas (la prenant dans ses bras), j'aurais gardé ma Mémé deux ou trois ans de plus, et c'eût été toujours ça de pris sur l'ennemi.

MISS CROCKETT, qui sirotait son verre de liqueur, avec explosion.

Oh! je sentais un pleur sous mon paupière! (Godelet éclate de rire; un domestique paraît.)

SCÈNE II

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE, puis UN FACTEUR*.

TRUMEAU.

Qu'est-ce que c'est?

LE DOMESTIQUE.

Monsieur, il y a là un facteur du chemin de fer qui apporte une mallette à votre adresse.

TRUMEAU.

Eh bien?

LE DOMESTIQUE.

Il ne veut la remettre qu'à vous, et voici un papier qui accompagne l'envoi.

TRUMEAU.

Ah! donnez! (Cherchant dans ses poches.) Qu'est-ce que ça peut être?

GODELET.

Une bourriche de truffes.

TRUMEAU.

Des truffes!... Goinfre, va!

* Miss Crockett, Raoul, Amélie, Trumeau, le Domestique, Godelet.

GODELET.

Ah! mais, si tu bisques, dis donc, ce n'est pas ma faute, ce n'est pas moi qui épouse ta fille.

TRUMEAU.

Il ne manquerait plus que cela.

GODELET.

Elle n'en mourrait pas.

MISS CROCKETT, avec sentiment.

Oh! nò! (Godelet la regarde, — elle baisse pudiquement les yeux.)

TRUMEAU.

Mais où diable ai-je donc fourré ces satanées lunettes?... Tiens, Mémé, lis-moi cela.

AMÉLIE.

Oui, papa! (Lisant.) « De la part de M. Raoul de Villefranche. »

RAOUL.

Ah! les maladroits! J'avais bien recommandé, pourtant, de n'apporter cela que demain matin.

AMÉLIE.

Quoi donc?

MISS CROCKETT.

Oh! c'est la corbeille, je parie!

AMÉLIE.

Oh!

RAOUL.

Hélas! oui!

AMÉLIE, à Raoul.

Mais vous n'en finirez donc pas, monsieur, avec vos surprises? Il y a deux heures, à peine, c'était ce petit médaillon que déjà Paris m'envoyait, et maintenant c'est...

TRUMEAU, avec humeur.

C'est la corbeille.

(Le domestique, qui était sorti, revient avec une mallo-coffret.)

TRUMEAU, à part.

La corbeille! Sont-ils pressés!... (A Godelet.) Une bourriche, animal!

GODELET.

Tu es désagréable, toi, quand tu maries ta fille!

MISS CROCKETT.

Ah! je voulais voir tout de suite.

AMÉLIE.

Oh! miss...

MISS CROCKETT.

Je pouvais, moi. Je n'étais pas (soupirant) la demoiselle à marier.

AMÉLIE, l'arrêtant.

Il faut du moins attendre ma marraine.

TRUMEAU, grognon.

Au fait, qu'est donc devenue cette folle de Marguerite? nous ne l'avons pas revue depuis le dîner.

THÉRÈSE, rangeant.

Monsieur, madame de Launay, comme on sortait de table, a reçu une lettre, et elle est montée chez elle pour... *

TRUMEAU.

A propos... Dites-moi, monsieur de Villefranche, il me semble que vous n'avez pas eu le bonheur de plaire à notre marraine.

RAOUL.

Il se pourrait!

AMÉLIE.

Oh! par exemple.

TRUMEAU.

Oui, oui... Ainsi, quand madame de Launay est arrivée ici, il y a quatre jours, elle était très-contente, très-gaie, et à peine le nom de monsieur a-t-il été prononcé devant elle, que son humeur a changé tout à coup, et...

* Raoul, Trumeau, Amélie, miss Crockett, Godelet.

GODELET.

Et... et quoi ? Où veux-tu en venir avec tout ça ?

TRUMEAU.

A rien... je constate un fait ! voilà tout !

AMÉLIE.

En tout cas, je suis bien tranquille ! Si ma marraine n'aime pas d. de Villefranche, elle l'aimera.

MISS CROCKETT, ouvrant le coffret.

Ma foi, j'étais trop impatiente. (Poussant un cri d'admiration.) Oh ! very comfortable ! very pretty !

GODELET.

Comment dites-vous ?

MISS CROCKETT.

Très-bien, tout cela ! Des cachemires des Indes, des dentelles de Bruxelles, et un point d'Angleterre admirable. (Avec un cri plus fort que les premiers et prenant un collier dans le coffret.) Oh ! un collier de perles... attaches émeraudes et diamants ! Oh ! splendide !

AMÉLIE, confuse, à Raoul*.

Ah ! monsieur ! c'est de la folie !

RAOUL, modestement.

Oh ! une folie raisonnable, je vous jure.

AMÉLIE.

Oui... oui... faites le modeste !... je vous en veux ! D'abord, c'est que cette folie-là vous a forcé d'aller trop souvent à Paris. Douze fois en trois mois ! oh ! je les ai comptées.

RAOUL.

Merci !

AMÉLIE, montrant le collier

C'est trop beau, n'est-ce pas, père ?

* Trumeau, Raoul, Amélie, miss Crockett, Godelet.

** Trumeau, Amélie, Raoul, miss Crockett, Godelet.

RAOUL.

Eh bien, capitaine ?

GODELET, qui regardait avec miss Crockett.

Eh bien, voilà une drôle de manière d'encourager l'industrie nationale. Des perles d'Orient... des cachemires de l'Inde, des dentelles belges et du point d'Angleterre... Il ne manque plus que la boîte viennoise de Pékin !

MISS CROCKETT.

Elle sortait de chez Tahan.

GODELET.

Un nom chinois ! j'en étais sûr, et pas le plus petit produit français.

TRUMEAU, avec humeur.

Eh ! tu nous ennuies, toi ! qu'est-ce que ça fait cela ? Ah ! si tu disais : Tous ces brimborions ne peuvent que nuire au bonheur d'un ménage, je te comprendrais.

GODELET.

Allons, bien ! voilà autre chose !

TRUMEAU.

Sais-tu ce que chantent tous ces chiffons-là ? Eh bien, ils chantent à qui mieux mieux, aux oreilles d'un mari : « Conduis-nous au bois, au concert, au bal, à l'Opéra, aux Italiens... nous ne pouvons pas rester à la maison, il nous faut du bruit, de l'éclat, des lumières. » Si bien qu'en se servant seulement une fois par jour de chacun de ces hochets-là, une femme ne trouve pas même une heure à donner à son ménage.

GODELET *.

Est-ce que tu deviens fou ?

AMÉLIE, pleurant et remettant le collier dans le coffret.

Ah ! tu ne me dis que des choses qui me font de la peine !

RAOUL, courant à elle.

Chère Amélie !

* Miss Crockett, Godelet, Trumeau, Amélie, Raoul.

GODELET, furieux.

Voilà qu'il la fait pleurer ! Tu n'es qu'un sauvage !

TRUMEAU, ému, serrant sa fille dans ses bras.

Oui... oui... c'est vrai !... Pardonne-moi, Mémé... mais on n'est pas maître de ça, vois-tu ! Tu me comprendras quand tu seras père... Oui, j'en veux à cette corbeille pleine qui me dit que bientôt ton petit lit sera vide.

AMÉLIE, lui essayant les yeux.

Ne pleure pas !

GODELET, brusquement, après de vains efforts pour retenir ses larmes.

Je vais faire une poule ! (Il enfonce son chapeau sur ses yeux, met sa canne sous son bras et sort vivement. Trumeau s'est assis. Raoul et Amélie l'entourent.)

MISS CROCKETT, avec sentiment.

Ah ! il avait une belle âme. (Elle essuie une larme, puis s'endort dans un coin.)

SCÈNE III

LES MÊMES, moins GODELET. *

TRUMEAU, essuyant une larme.

Allons, allons, je suis un idiot.

AMÉLIE, moitié riant, moitié pleurant.

Mais non !

TRUMEAU.

Mais si !... car enfin, est-ce que ça n'est pas dans l'ordre ? Et d'ailleurs, est-ce que j'avais bien le droit de faire ce méchant procès à votre jolie corbeille, puisque je devais moi-même contribuer à l'embellir, et cela, pas plus tard que tout de suite... Quelle vieille bête je fais ! (Tirant une boîte de sa poche.) Tiens, Mémé !

* Miss Crockett, Amélie, Trumeau, Raoul.

AMÉLIE.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

TRUMEAU.

C'est un écrin. (A Raoul.) Approchez-vous, bandit !

RAOUL, souriant.

Me voici, cher...

TRUMEAU, brusquement.

Ah ! dites le mot, allez ! un jour plus tôt, un jour plus tard.

RAOUL, lui serrant les mains.

Cher père !

TRUMEAU, après un silence.

Allons, ce n'est pas si dur à avaler que je l'aurais cru, et je m'y ferai peut-être. (A Raoul.) Cç sont les diamants de sa mère... C'était son seul luxe. Il y en a bien pour quarante mille écus, sans reproche. Un mauvais placement du reste, mais çà l'amusait d'avoir six mille livres de rente au cou et aux oreilles. (Donnant les diamants à Amélie.) C'est pour toi, Mémé. (Amélie embrasse l'écrin.) Mais songe-y bien... c'est sacré, cela, c'est une relique, et il ne faudra jamais t'en séparer.

AMÉLIE.

Ils ne me quitteront jamais, mon père.

TRUMEAU.

O chère petite ! (A Raoul, pendant qu'Amélie porte l'écrin dans la corbeille.) Ah çà ! vous l'aimerez, j'espère, vous ?

RAOUL.

Je l'adore, monsieur.

TRUMEAU.

Ce n'est pas cela... je vous demande si vous l'aimerez comme moi... Écoutez-moi bien. (Tous deux se rapprochent ; à Raoul, en tenant les mains de sa fille dans les siennes.) Elle n'est pas très-forte, vous entendez, il ne faudra pas la faire veiller trop tard ; ici elle était habituée à se coucher de bonne heure. Quand vous la mènerez au bal, ne la laissez pas trop danser.

AMÉLIE.

Oh!

TRUMEAU.

Tais-toi, toi! (A Raoul.) Et... en sortant, prenez bien garde; quelquefois... on reste une heure sous un péristyle, et puis on attrape froid.

RAOUL.

Ne craignez rien!

TRUMEAU, après un temps.

Ah! je veux que vous gardiez notre médecin qui habite Paris... Il connaît Mémé, et puis il est bon, il la fait rire. — A propos, dans ces derniers temps, tu sais qu'il t'avait ordonné l'eau ferrée... il faudra. (Sur un mouvement d'Amélie.) Quand je vous dis que je radeote! Mon Dieu! que c'est donc difficile de marier sa fille! (Se levant.) Et cet animal de Godelet qui est parti! Il s'en va toujours quand j'ai besoin de lui. Je suis sûr qu'il est encore à son éternel café. (Un domestique paraît *.)

LE DOMESTIQUE.

Monsieur, maître Lenoir est au salon.

TRUMEAU, brusquement.

Ah! oui, le notaire... c'est bien, j'y vais. (Au domestique qui va sortir.) Vous irez tout à l'heure au café de l'Hôtel de Ville, sur la place, et vous prierez M. Godelet de venir ici avant d'aller se coucher. (Le domestique sort.)

TRUMEAU.

Allons voir le notaire!... M^e Lenoir!... quel nom plein de gaieté, et comme on voit bien que cet homme-là va enterrer mon bonheur!

AMÉLIE, le câlinant.

Voyons!

TRUMEAU, se montant.

Ah! on aura beau dire! c'est mal arrangé tout ça. Que les pères

* Miss Crockett, Trumeau, Amélie, Raoul.

vieillissent, c'est très-bien, mais leurs filles ne devraient jamais grandir.

AMÉLIE, le caressant.

Mais alors, comment donc les filles feraient-elles pour embrasser leurs pères, quand les pères ne seraient plus assez forts pour soulever leurs filles ?

TRUMEAU, attendri, l'embrassant

Au fait, tu as raison... et le monde est peut-être bien comme il est. (Apercevant miss Crockett.) Bon ! miss Crockett s'est endormie ! (Appelant.) Miss Crockett !

MISS CROCKETT, se réveillant en sursaut.

Oh yès ! une belle âme !

TRUMEAU.

Oui, c'est entendu, mais il est temps d'aller reposer.

SCÈNE IV

LES MÊMES, MARGUERITE, venant de la droite.

AMÉLIE.

Ah ! voilà ma marraine.

TRUMEAU.

C'est bien heureux.

MARGUERITE *.

Pardonnez-moi ! mon bon monsieur Trumeau, j'avais à écrire et...

TRUMEAU.

C'est égal. — Vous méritez une punition pour nous abandonner toujours ainsi et... Voilà votre pénitence... vous allez tenir compagnie à M. de Villefranche.

AMÉLIE, bas à Raoul.

J'ai dit que ma marraine vous aimerait... vous savez ce que vous avez à faire.

* Miss Crockett, Trumeau, Marguerite, Amélie, Raoul.

RAOUL.

Je ferai de mon mieux.

AMÉLIE.

Oh ! mais, il ne faut pas qu'elle vous aime trop, non plus. (Raoul lui baise la main.)

TRUMEAU.

Allons, à tout à l'heure, Mémé ! tu ne m'en veux plus ?

AMÉLIE.

Non, père, mais tu seras sage, tu ne battras pas le notaire ?

TRUMEAU, riant.

Non, je te le promets.

AMÉLIE.

Venez, miss, venez.

MISS CROCKETT.

Me voilà ! (A part, avec un soupir.) Oh ! j'aurais voulu le revoir, avant de m'endormir. (Miss Crockett et Amélie entrent à gauche, Trumeau dans le pan coupé à gauche.)

SCÈNE V

MARGUERITE, RAOUL *.

MARGUERITE, à part, pendant que Raoul reconduit Amélie.

Allons ! il n'y a plus à hésiter, et mon parti est pris. (Les regardant.) C'est dommage ! pauvre petite !

RAOUL, redescendant en riant.

Madame, nous voilà seuls, et vous pouvez procéder à mon interrogatoire. (Mouvement de Marguerite.) Figurez-vous, madame, que ce bon M. Trumeau est convaincu que vous avez reconnu en moi un célèbre criminel en rupture de ban, et que, depuis trois jours, vous correspondez à mon sujet, avec le brigadier de gendarmerie.

* Raoul, Marguerite.

MARGUERITE. à part.

C'est qu'il rit encore !

RAOUL.

Eh bien, madame ?

MARGUERITE.

Eh bien, monsieur, M. Trumeau ne se trompe pas de beaucoup.

RAOUL, riant.

Vous m'effrayez.

MARGUERITE.

Oh ! tenez, monsieur, on peut venir d'un instant à l'autre... Permettez-moi d'aller droit au but. Je suis, vous le savez, la marraine d'Amélie... d'Amélie que j'aime comme si j'étais sa sœur... Si la fatalité ne m'avait pas tenue éloignée d'elle depuis plus d'une année, je me fusse trouvée entre vous deux, le jour où vos regards se sont rencontrés, et... je n'aurais pas à accomplir la pénible tâche que m'imposent aujourd'hui ma tendresse et ma conscience.

RAOUL.

Je ne vous comprends pas, madame.

MARGUERITE.

Monsieur de Villefranche, une union entre Amélie et vous est impossible.

RAOUL.

Que dites-vous, madame ?

MARGUERITE.

Je dis, monsieur, que mademoiselle Amélie ne peut pas être votre femme.

RAOUL.

Et pourquoi donc ?

MARGUERITE.

Parce que je sais, aujourd'hui, que M. Raoul de Villefranche est bien en effet le même homme qui, pendant deux années, a partagé avec mon mari, d'abord, et avec un certain Hector d'Argelés

ensuite, les rebuffades et les caresses de cette capricieuse reine que l'on nomme la reine de pique.

RAOUL, qui, au nom d'Argelès, a fait un mouvement réprimé aussitôt.

Mais je vous jure, madame, que je n'ai pas l'honneur de connaître...

MARGUERITE.

M. de Launay? non... mais vous connaissez M. d'Orny, c'était le même, mon mari se faisait appeler ainsi... C'était son nom de guerrel car il est tombé sur le champ de bataille... c'est-à-dire sur un tapis vert... Lui qui avait toujours eu un malheur effroyable, se mit un jour à gagner tant et si bien, et surtout si vite, qu'il en mourut de saisissement, de joie!... C'était le premier sourire de la fortune, et ce sourire l'a tué. Vous ne vous étonnez donc pas que moi, dont le jeu a brisé la vie, je refuse de donner à un joueur celle que je considère comme ma sœur.

RAOUL, très-agité.

En vérité, madame, je ne sais que vous dire.

MARGUERITE.

Oh! tout ce que vous pourriez me dire, monsieur, serait inutile... Voyons seulement ce qu'il y a de mieux pour... D'abord, vous prendrez un prétexte... quelconque pour reculer ce mariage, puis... peu à peu et de mois en mois...

RAOUL.

Oh! madame, ne parlez pas ainsi, vous ne pouvez me condamner sans m'entendre... Mais j'aime Amélie, madame, je l'aime plus que tout au monde.

MARGUERITE.

Même plus que le jeu?

RAOUL.

Le jeu? mais à cette heure, je le hais! je le méprise!

MARGUERITE.

Ne dites donc pas de folies, puisque je sais...

RAOUL.

Que savez-vous?... On vous a dit que j'avais été joueur, mais je ne le nie pas... j'aimais le jeu comme on aime le danger; les âmes ardentes recherchent les émotions fortes, vous le savez bien.

MARGUERITE.

Je sais, je sais, monsieur, qu'il y a sur terre d'autres émotions que celles de la roulette.

RAOUL.

Oui, c'est vrai, et j'ai été coupable en recherchant la moins noble de toutes, mais j'étais jeune, riche, libre !... Libre surtout !... mon existence était inoccupée... et si je prolongeais mes veilles fiévreuses, c'était par peur de la solitude qui m'attendait à mon retour, mais maintenant, c'est-à-dire dans quelques jours, si vous le permettez, ma maison sera peuplée, vivante... Amélie la remplira toute de sa beauté, de sa jeunesse.

MARGUERITE.

Oh! pardonnez-moi, monsieur; mais je vous en prévient, ce n'est pas avec des phrases que vous parviendrez à me convaincre.

RAOUL *.

Des phrases !... mais, je vous le jure, je ne suis plus le même... votre Amélie m'a transformé !... Il a suffi pour cela d'un seul de ses regards, d'une seule de ses paroles...

MARGUERITE, avec une autorité nouvelle.

Non, non, je vous le répète, vous ne pouvez être le mari d'Amélie.

RAOUL, très-ému.

Ah! vous me désespérez! car encore une fois, je l'adore, cette douce enfant, c'est mon bonheur, mon salut, et si je la perds !... Mais qu'est-ce que je vais devenir ?

MARGUERITE, à demi vaincue.

O serpent à sonnettes !

RAOUL, la pressant.

Laissez-vous attendre, mon amie !

* Marguerite, Raoul.

MARGUERITE.

Allons, je veux bien faire quelque chose pour vous. (Mouvement de Raoul.) Non, non, écoutez-moi!... Il y a huit mois que vous aimez Amélie, n'est-ce pas ?

RAOUL.

Oui, madame.

MARGUERITE.

Eh bien, depuis ces huit mois, avez-vous joué ?

RAOUL.

Mais oui... au loto... voyez ! (Il montre le loto.)

MARGUERITE.

Oh ! pas de subterfuges ! du reste, demain, je pars pour Paris... là-bas je saurai tout ce que vous avez fait... J'ai une excellente police.

RAOUL *.

J'accepte ! (A part.) Je préviendrai la mienne.

MARGUERITE.

Si vous êtes resté tout ce temps-là sans toucher une carte, vous pourrez espérer ; sinon, je vous le jure, ce mariage ne se fera pas.

RAOUL, joyeux.

Merci ! (Il baise la main de Marguerite.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, TRUMEAU **.

TRUMEAU, entrant.

Monsieur de Villefranche, maître Lenoir vous attend à votre tour, pour vous lire le contrat — si vous avez quelques observations à faire...

* Raoul, Marguerite.

** Trumeau, Raoul, Marguerite.

RAOUL.

Moi, monsieur ! mais je signe les yeux fermés.

TRUMEAU.

Oui, pour que ça aille plus vite, n'est-ce pas ? (A part.) Sont-ils pressés !

RAOUL.

A tout à l'heure. (Bas à Marguerite.) Pas un mot, madame !

SCÈNE VII

TRUMEAU, MARGUERITE, puis GODELET, puis UN DOMESTIQUE.

TRUMEAU, regardant sortir Raoul, avec une colère comique.

Ma parole d'honneur ! il y a des moments où j'ai envie de jeter cet homme-là par la fenêtre.

MARGUERITE, riant.

Heureusement que nous sommes au rez-de-chaussée.

TRUMEAU.

Riez ! riez ! Au fait, qu'est-ce que ça vous fait à vous ? Vous n'avez pas de fille à marier. Oh ! les enfants ! Nous ne nous quitterons pas... nous vous aimerons bien tous les deux ! (Avec amertume.) Oui... oui... compte là-dessus, et bois tes larmes, mon pauvre Trumeau !

GODELET, entrant *.

Tu m'as fait demander ?

TRUMEAU.

Parbleu ! tu sais bien que je compte sur toi pour demain. Tu ne veux pas me laisser tout faire, je pense.

GODELET.

Bon... bon !

* Marguerite, Godelet, Trumeau.

TRUMEAU.

Il faut que tu ailles chez l'imprimeur, pour les lettres ; et, de là, à la mairie pour les papiers que tu sais...

UN DOMESTIQUE, entrant*.

Monsieur, il y a là une personne qui demande à parler à M. de Villefranche.

TRUMEAU.

Une personne ? qui ça ?

LE DOMESTIQUE.

Dame ! je ne sais pas, mais c'est un monsieur très-bien, car il arrive en chaise de poste.

TRUMEAU.

Eh bien, il n'a pas dit son nom ?

LE DOMESTIQUE.

Non, monsieur, seulement il m'a remis sa carte. (Lisant.) C'est M. Hector d'Argelès.

TRUMEAU.

Eh bien, dites-le donc, imbécile !

MARGUERITE, avec un mouvement.

Hector d'Argelès, dites-vous ?

TRUMEAU.

Oui, vous le connaissez ?

MARGUERITE.

Peut-être. (A part.) Je crois que je n'aurai pas besoin d'aller à Paris. (Haut.) Me permettez-vous de le recevoir ?

TRUMEAU.

Certainement.

MARGUERITE.

Merci ! (Au domestique.) Faites entrer ! (Le domestique sort.) Un mot seulement, monsieur Trumeau, et vous aussi, monsieur Godelet, je vous supplie de ne parler qu'après moi.

* Marguerite, Trumeau, Godelet.

TRUMEAU.

Comment ?

MARGUERITE

On vient. Je ne puis vous en dire davantage ; mais faites ce que je vous demande.

TRUMEAU.

Il suffit !

GODELET.

On observera la consigne. (A part.) Qu'est-ce que cela veut dire ?

SCÈNE VIII

LES MÊMES, HECTOR *.

HECTOR, entrant, introduit par un domestique.

Merci, mon garçon. (Saluant.) Madame, messieurs, mille pardons, mais je viens de chez M. de Villefranche. Au pavillon en face, on m'a dit qu'il était ici, et j'ai osé me permettre de...

MARGUERITE.

Soyez le bienvenu, monsieur.

TRUMEAU, sur un signe de Marguerite.

Enchanté, monsieur, de pouvoir vous offrir l'hospitalité.

GODELET, même jeu

Et de faire votre connaissance.

HECTOR.

Messieurs... (A part.) Voilà deux bonnes têtes et (regardant Marguerite) une charmante...

MARGUERITE.

M. de Villefranche nous quitte à l'instant... et si vous voulez bien l'attendre une minute, monsieur.

* Marguerite, Hector, Trumeau, Godelet.

TRUMEAU, même jeu.

Donnez-vous donc la peine de vous asseoir.

GODELET, même jeu.

Vous prendrez bien un petit verre de chartreuse ?

HECTOR.

Oh! mille grâces! mais je ne suis pas venu à Meaux pour prendre quelque chose. (Souriant.) Au contraire!

TRUMEAU.

Comment?

MARGUERITE.

Vous arrivez de Paris, monsieur ?

HECTOR.

Oui, madame — Et ma foi, ma maudite chaise de poste est, je crois, rembourrée avec des biscatens, car je suis brisé. (A Trumeau.)
Figurez-vous, monsieur...

MARGUERITE.

Monsieur Trumeau.

TRUMEAU.

Ex-commerçant.

GODELET.

Godelet, ex-capitaine. (On se salue et on s'assied.)

HECTOR, souriant.

Figurez-vous donc, messieurs, que j'ai eu toutes les peines du monde à découvrir cette ruelle fleurie du boulevard Jean-Rose. Mon postillon s'est perdu trois fois, au moins, dans les ténèbres de votre petite ville.

GODELET, vexé.

Petite ville!... Permettez, monsieur!... Meaux possède un tribunal de première instance, et nous avons ici le tombeau de Bossuet que vous ne trouveriez pas ailleurs.

* Marguerite, Trumeau, Hector, Godelet.

HECTOR, étonné.

En effet, cela me semblerait difficile.

GODELET, sans remarquer les signes de Trumeau.

Vous n'êtes pas ici chez des Caraïbes.

HECTOR.

Monsieur, les habitants de Meaux sont, je n'en doute pas, très-éclairés, mais les rues ne le sont guère — et, il me semble que les voleurs auraient beau jeu pour...

GODELET, brusquement.

Il n'y en a pas eu jusqu'à présent, monsieur.

HECTOR.

Comment? jusqu'à présent?

GODELET, à part.

Tiens, j'oublie le mot d'ordre, moi. (Haut, embarrassé.) Non jusqu'à présent, le tribunal...

MARGUERITE, du ton le plus naturel.

Il y a longtemps que vous n'avez vu notre ami, monsieur?

HECTOR.

De Villefranche?... Pardonnez-moi, madame, je l'ai vu tout récemment, mais c'était un hasard. En vérité, je ne sais ce qu'il devient; — en trois mois, je ne l'ai rencontré qu'une dizaine de fois au cercle.

TRUMEAU, à part.

Au cercle!

MARGUERITE.

Quel cercle?

HECTOR.

Le cercle de la rue d'Aumale.

MARGUERITE, du ton le plus naturel.

Ah! c'était celui que fréquentait M. d'Orny.

TRUMEAU, avec un soupir.

Oui... (Sur un geste de Marguerite, il s'arrête.)

MARGUERITE, appuyant.

Un de nos amis.

HECTOR.

D'Orny, dites-vous, madame? mais je l'ai beaucoup connu. Il est mort.

MARGUERITE.

Oui, monsieur.

TRUMEAU, à part.

Quelle est donc son idée?

HECTOR.

Ah! c'était un bien beau joueur! Auprès de lui, nous ne sommes que des enfants, M. de Villefranche et moi.

GODELET.

Hein?

TRUMEAU.

Bah!

MARGUERITE, qui leur a fait signe de se taire.

Vous irez sans doute à Bade, cette année, monsieur?

HECTOR.

Mon Dieu, j'y vais en ce moment, madame.

MARGUERITE, souriant.

Et vous veniez pour nous enlever M. de Villefranche?

HECTOR.

J'avoue que je l'espérais, mais mon voyage avait un autre but encore, madame. Figurez-vous que par la faute de M. de Villefranche, et pour la première fois de ma vie, je me trouve en retard pour payer une dette de jeu. (Godelet et Trumeau vont parler, un signe de Marguerite leur ferme la bouche.)

MARGUERITE.

En effet! Je sais que ces dettes-là se payent dans les vingt-quatre heures.

HECTOR.

Oui, madame... Eh bien, grâce à son étourderie, je me trouve son débiteur depuis bientôt une semaine.

TRUMEAU.

Bah !

HECTOR.

Et sans un hasard providentiel, je ne saurais encore, à cette heure, comment m'acquitter envers lui. — C'est une histoire des plus singulières.

MARGUERITE.

Ah ! contez-nous-la donc, monsieur.

TRUMEAU.

Oui.

GODELET.

Nous vous écoutons.

HECTOR, qui vient d'apercevoir, sur la table, le bijou posé par Amélie

Eh ! parbleu ! voici justement le bijou qui m'a mis sur la trace de mon invisible créancier.

MARGUERITE.

Vraiment ?

HECTOR.

Mais oui. (S'arrêtant tout à coup.) Mais pardon ! ce portrait...

MARGUERITE.

M. de Villefranche le destinait à sa mère.

TRUMEAU.

Hein ? (Sur un signe.) Oui.

HECTOR, à part.

A la bonne heure ! — Je craignais d'avoir fait une bêtise, moi !

MARGUERITE.

Et... votre histoire, monsieur ?

HECTOR.

Vous saurez donc, madame, que le fameux soir de... (frappant sur son gousset en riant) de ma défaite, où j'avais fini par perdre sur parole, M. de Villefranche ne m'avait pas donné son adresse, se contentant de m'assigner un rendez-vous pour le lendemain à midi, au *café Anglais*.

TRUMEAU, qui a peine à se contenir.

C'était une somme importante ?

HECTOR.

Oh ! non, une misère. (Continuant.) Le lendemain donc, je me trouvais à l'heure dite au lieu indiqué, — personnel — J'y retourne les jours suivants, — personne encore... — J'étais désolé ; car on ne pouvait m'indiquer le lieu de sa retraite, et j'avais reçu un avis qui m'appelait en Allemagne !... une marche à suivre.

TRUMEAU.

Une marche ?

GODELET.

Une marche !

HECTOR.

Infaisible... deux cent mille francs à gagner. (On se lève.)

TRUMEAU.

Permettez...

MARGUERITE, avec un regard qui arrête Trumeau *.

Ah ! vous nous la direz. Nous sommes tous des joueurs, ici.

HECTOR.

Vraiment ?

MARGUERITE, montrant Godelet.

Voici monsieur, qui l'an dernier a fait sauter trois fois la banque, à Monaco.

GODELET, stupéfait.

Mais je... (Signe de Marguerite, il s'arrête.)

* Trumeau, Marguerite, Hector, Godelet.

HECTOR.

Touchez là, monsieur ! mes compliments !

GODELET.

Continuez donc.

MARGUERITE

Vous disiez... ?

HECTOR.

J'étais désolé ; mais enfin, comme c'était jour de course aujourd'hui, je jette mes ennuis dans la chaise de poste qui m'attendait, et je pars... Alors, ô Providence ! un embarras arrête justement mes chevaux en face du n° 8 de la rue de la Chaussée-d'Antin, et qu'est-ce que je vois dans la vitrine de Perrée, mon joaillier ordinaire ? Le portrait de M. de Villefranche, au milieu de son auréole de diamants. Je fais venir mon bonhomme aux bijoux, je l'interroge, et j'apprends que, pour rejoindre enfin M. de Villefranche, je n'ai qu'à suivre la route que ce joli bijou va prendre aussitôt lui-même... Alors, ma foi, au diable les courses ! Je fais tourner bride, j'arrive à mon hôtel, je fais boucler mes malles, je mets de l'or dans mes poches. Fouette postillon ! dix francs de guides comme au bon temps, et me voici !

MARGUERITE.

Ah ! c'est charmant !

HECTOR.

N'est-ce pas ?

TRUMEAU, qui n'y tient plus.

Mais la somme que vous apportez à...

MARGUERITE, souriant.

Ah ! oui. Je vois avec plaisir que M. de Villefranche est plus heureux que ne l'était ce pauvre M. d'Orny avant la nuit fatale.

HECTOR.

Ah ! oui, j'y étais. J'ai même gagné cinquante mille francs sur sa banque.

TRUMEAU, sautant.

Cinquante mille francs!

GODELET, à part.

De quelle caverne sort donc cet homme-là ?

MARGUERITE, après un nouveau signe.

M. de Villefranche a, je crois, du reste, l'amour-propre de beaucoup de joueurs. (Appuyant.) Il nous a assuré que sur les douze fois qu'il était allé à Paris, il avait perdu une fois seulement.

HECTOR.

Oh ! le fat ! Tenez, à ma connaissance, il a perdu déjà chez le comte de Malnoë, aux *Frères Provençaux*, au cercle des Américains, chez madame de Sterni...

TRUMEAU, bas à Marguerite.

Oh ! j'étouffe ! il faut que je parle !

MARGUERITE, de même.

Oh ! vous le pouvez, maintenant, car je sais ce que je voulais savoir *.

HECTOR.

Ah çà ! mais il ne vient donc pas ? J'ai hâte de... (Riant, et tirant une liasse de billets de banque de sa poche.) Car voilà huit jours que ces cinq cents louis me brûlent.

GODELET, bondissant.

Hein ?

TRUMEAU, bondissant.

Cinq cents louis !

HECTOR.

Oui, monsieur.

GODELET.

J'entends M. de Villefranche.

* Marguerite, Trumeau, Hector, Godelet.

TRUMEAU, prenant les billets d'Hector.

Pardou, monsieur ! si vous le permettez, je remettrai moi-même cet argent à mon gendre.

HECTOR, stupéfait.

Que dites-vous ?

TRUMEAU, tremblant d'émotion.

Je dis, monsieur, que vous venez de nous rendre un immense service à ma fille et à moi. (Il remonte.)

HECTOR, désespéré.

Qu'est-ce que j'ai fait là, grand Dieu ? (A Marguerite avec reproche.) Ah ! madame !

MARGUERITE.

Je suis la marraine de mademoiselle Amélie, monsieur, et, de plus, la veuve de M. d'Orny.

HECTOR, accablé.

Sa veuve ! Ah ! où me suis-je fourré ?

SCÈNE IX

LES MÊMES, RAOUL*.

RAOUL, parlant à la cantonade.

Tout est entendu, monsieur. (Entrant.) Enfin, je suis libre ! (Apercevant Hector.) D'Argelès !

TRUMEAU, d'un air solennel.

Oui, monsieur... M. d'Argelès!... qui vous apporte les cinq cents louis que vous lui avez gagnés l'autre jour.

RAOUL, accablé.

Monsieur...

TRUMEAU, lui remettant les billets.

Monsieur est quitte envers vous, mais vous, vous n'êtes pas quitte

* Hector, Raoul, Trumeau, Godelet, Marguerite.

envers moi ; et je veux vous dire ce que ie pense de votre conduite, avant de recevoir vos adieux.

RAOUL.

Mes adieux !

GODELET, atterré.

Cinq cents louis !

TRUMEAU.

Vous deviez rester dans votre monde, entendez-vous ? Dans votre monde aux vices dorés, et ne pas venir jeter le trouble dans notre humble et bourgeoise famille.

RAOUL, suppliant.

Monsieur Trumeau !

TRUMEAU.

Ah ! j'ai honte pour vous ! Tenez ! je voudrais pouvoir vous reprendre toutes les poignées de main que je vous ai données. Un joueur ! j'allais donner ma fille à un joueur !

GODELET, de même, avec colère.

Cinq cents louis ! cinq cents francs de rente !

RAOUL, à Marguerite.

Madame, au nom du ciel !

MARGUERITE.

Vous connaissiez mes conditions, monsieur. Je ne puis plus rien pour vous. Adieu. (Elle sort.)

TRUMEAU.

Heureusement, il en est temps encore, et...

RAOUL, désespéré.

Monsieur, monsieur, vous réfléchirez.

GODELET, à Trumeau *.

Ne faiblis pas !

RAOUL.

Vous ne voudrez pas pour une faute légère...

* Hector, Godelet, Trumeau, Raoul.

GODELET.

Légère... cinq cents louis !

RAOUL.

Vous ne voudrez pas briser mon avenir, celui de...

TRUMEAU, avec colère.

Ne la nommez pas, monsieur ; je vous défends de la nommer.
 Vous ne devez plus la revoir !... Elle est perdue pour vous.

GODELET.

Très-bien ! va rejoindre Amélie... je fermerai la tente.

TRUMEAU, avec douleur.

Amélie ! ma pauvre Mémé ! Qu'est-ce que je vais lui dire ?...
 Elle en mourra peut-être... elle souffrira du moins... Ah ! tenez,
 vous êtes un méchant homme ! (Il sort par la gauche.)

GODELET, qui a cherché à surmonter son émotion.

Mourir ! la petite ! oh ! non ! (A Raoul et à Hector.) Messieurs, ce
 soir, c'est moi qui suis le gouverneur de la citadelle... La retraite
 est battue... on va bientôt fermer les portes... Pauvre petite !
 (Fausse sortie, revenant.) Messieurs, écoutez-moi bien ! Si notre petite
 garde le lit seulement une heure, eh bien !... Je ne vous dis que
 ça. (Enfonçant son chapeau.) Alexandre Scipion Horatius Godelet,
 ex-capitaine au 59^e, dix-neuf campagnes, quatorze blessures, rue
 Saint-Nicolas, 34, maison de l'apothicaire... Je vous salue ! (Il sort
 par le fond.)

SCÈNE X

RAOUL, HECTOR.

HECTOR, qui, pendant tout ce temps a paru très-embarrassé de sa contenance.

C'est égal, voilà des bourgeois bien ridicules ! (Raoul, qui était
 tombé accablé sur un siège, se relève avec colère et va droit à Hector.)

RAOUL.

Ah ! à nous deux ! monsieur ! C'est vous qui êtes cause de tout...
 c'est donc sur vous que je passerai ma colère.

HECTOR.

Hein ?

RAOUL, furieux.

Vous pouvez faire votre testament cette nuit, car je vous le jure, je vous tuerai demain matin.

HECTOR.

Permettez... permettez !

RAOUL.

Qu'aviez-vous besoin de me relancer jusqu'ici ?

HECTOR.

Mais, monsieur...

RAOUL.

Vous n'avez donc pas deviné que je ne voulais pas de votre argent !

HECTOR.

Et pourquoi ?

RAOUL.

Parce que vous l'avez perdu exprès.

HECTOR.

Et dans quel but ?

RAOUL.

Eh ! dans le but, parbleu, de vous lier avec moi, malgré moi.

HECTOR.

Ah çà, monsieur...

RAOUL.

Les portes de certains cercles ne s'entr'ouvraient que difficilement devant vous seul, et vous avez pensé que, grâce à moi, elles s'ouvriraient toutes grandes... voilà tout !

HECTOR, avec force.

Une telle insulte ! (A part.) Ah çà, mais il voit dans mon jeu, cet animal-là !

RAOUL.

Cherchez vos témoins.

HECTOR, avec une dignité calme.

Non, non, monsieur, je ne tiendrai pas compte de ces paroles que vous arrache la douleur.

RAOUL.

Oui, oui, de grandes phrases pour voiler de petites lâchetés !

HECTOR.

Nous nous battons donc, puisque vous le voulez, mais quand vous m'aurez arraché la vie, car... (avec sentiment) je ne me défendrai pas, en serez-vous plus avancé ? (Raoul, sa crise étant passée, est retombé accablé sur le canapé à gauche.) Ne vaut-il pas mieux unir nos forces, notre intelligence ? un amour éprouvé et... (avec effusion) une amitié qui ne demande qu'à faire ses preuves, pour renverser les obstacles que ma maladresse a mis entre vous et la femme que vous adorez ; (avec explosion) car vous l'adorez.

RAOUL, avec douleur.

Oh ! plus encore, peut-être, depuis que je me vois menacé de la perdre.

HECTOR, très-chaudeusement.

Eh bien, le mal que j'ai fait, je le réparerai !... Oui, je vous donne ma parole d'honneur, et je ne plaisante pas avec cela, quoi que... (avec sentiment) quoi que vous en disiez !... Je vous donne ma parole que je remettrai votre mariage sur ses deux pieds.

RAOUL, à demi vaincu.

Eh ! monsieur !... vous ne connaissez pas le père d'Amélie, c'est-à-dire M. Trumeau doublé du capitaine Godelet.

HECTOR.

Bah ! bah ! j'en ai maté bien d'autres !... ne craignez rien, mademoiselle Amélie sera votre femme, quand nous devrions brûler Meaux avec son tribunal de première instance... quand nous devrions... l'enlever, elle !

RAOUL.

Que dites-vous ?

HECTOR.

Je dis que voilà mon projet. J'ai une chaise de poste... nous y tiendrons tous.

RAOUL.

Oh ! jamais je ne consentirai...

HECTOR.

Aimez-vous mieux la perdre ?

RAOUL.

Perdre Amélie !... oh ! à cette seule pensée !... mais son père ?...

HECTOR.

Il donnera sa malédiction d'abord, son consentement ensuite, et, dans huit jours, il aura pardonné. D'ailleurs, nous n'emploierons pas la force, mais la ruse, et nous saurons bien... Ah ! j'ai mon moyen !... il a toujours réussi, il doit réussir encore. Qu'elle sorte seulement de cette maison, et...

RAOUL.

Mais que voulez-vous faire ?

HECTOR.

Vous allez le savoir... écrivez : Venez, ou je me tue.

RAOUL.

Mais...

HECTOR.

Écrivez ! écrivez !

GODELET, paraissant au fond.

Messieurs, on ferme.

HECTOR.

Bon! à l'autre! Allez chez vous, je vous suis... allons brûler nos vaisseaux. (Il l'entraîne.) Capitaine, j'ai bien l'honneur de vous présenter...

GODELET.

Maison de l'apothicaire.

ACTE DEUXIÈME

Chez madame de Launay. — Une maison de campagne aux portes de Francfort. — Un salon élégant ouvrant sur une terrasse ornée de fleurs. — Au fond, la vallée entre Hembourg et Francfort. — Canapé à droite; table à gauche.)

SCÈNE PREMIÈRE

MISS CROCKETT, puis GERMAIN et GODELET.

MISS CROCKETT, seule, sur le seuil de la terrasse, et regardant le paysage.

Ce Francfort, il était une très-douce petite village... et puis cette habitation, l'habitation de mistress de Launay, elle dominait le Mein, et c'était plus pittoresque que la demeure de sir Raoul et de son petite femme mistress Amélie, dans le milieu de Francfort. Oh! yes, c'était un très-douce petite village et j'étais bien contente de venir y passer quinze jours; je pouvais rêver confortablement à tous ceux que je n'avais pas vus depuis trois mois.

GERMAIN, entrant.

Miss, c'est M. le capitaine Godelet. (Celui-ci paraît.)

MISS CROCKETT, comme frappée d'une balle*.

Aôh! (Godelet est roide, gourmé, boutonné jusqu'au menton.)

* Germain, Godelet, miss Crockett.

LE DÉMON DU JEU.

GODELET, à part.

Miss Crockett ici? (Il fait un mouvement de retraite.)

MISS CROCKETT, avec vivacité et allant à lui la main tendue.

Capitaine! Oh! restez... il y a si longtemps...

GODELET, toujours très-roide, la salue puis se retourne; à Germain.

Je vous ai prié de m'annoncer à madame de Launay.

GERMAIN.

J'y vais, monsieur.

GODELET.

Bon... j'attendrai. (Germain sort par la gauche.)

MISS CROCKETT.

Cher capitaine, j'étais bien contente de vous revoir.

GODELET, même jeu.

Je vous en offre autant, miss...mais pardon, comment se fait-il que j'aie l'honneur...

MISS CROCKETT.

Oh! dites le plaisir...

GODELET, insistant.

L'honneur de vous trouver chez madame de Launay.

MISS CROCKETT.

Vous voulez dire que vous êtes fâché de m'avoir rencontrée.

GODELET.

Je ne dis rien.

MISS CROCKETT.

Nò, mais vous le pensez. (Godelet ne répond rien.) Pourquoi? oh! dites le pourquoi?

GODELET.

Miss, brisons là.

MISS CROCKETT.

Nò, je ne voulais pas briser, moi.

GODELET.

Encore une fois, miss, pardon ; mais vous devez comprendre que la politesse... que les égards dus au beau sexe... (Éclatant.) Enfin, sacrebleu !... faites-moi le plaisir de me dire comment, il y a trois mois, vous avez pu tremper dans l'infamie... que vous savez.

MISS CROCKETT.

Oh ! je n'avais pas trempé... exprès.

GODELET.

Prêter les mains à un enlèvement ! vous ! oh !... Tenez, je ne vous pardonnerai jamais, ça, voyez-vous.

MISS CROCKETT, avec douleur.

Jamais ?

GODELET.

Jamais ? (Faisant une croix.) C'est fini... je vous croyais une brave et honnête personne.

MISS CROCKETT.

Je étais...

GODELET.

Et vous vous êtes conduite comme une Anglaise... sans vergogne.

MISS CROCKETT.

Oh ! vous étiez pas juste... et ce n'était pas ma faute.

GODELET.

Non, c'est la mienne.

MISS CROCKETT.

La vôtre non plus... (Gesticulant.) Mais je n'avais pas pu faire autrement. Il écrivait : « Venez, ou je me tue !... » et si vous saviez tout ce qui s'était passé depuis le moment où miss Amélie et moi, après être tombées dans le piège de ce filibustier de d'Argelès... nous avons franchi le seuil de la maison paternelle ?

GODELET, avec colère.

Cristi !... avoir suivi des galopins !

MISS CROCKETT.

Suivi ?... non, nous sommes allées avec eux, voilà tout et de force !... Amélie, elle criait et pleurait ! moi, je résistais comme un higlander... j'avais griffé, boxé... j'avais même mordu sir Hector.

GODELET.

Ah ! vous avez fait ça ?

MISS CROCKETT, très-animée.

Yes... je avais pas pu forcer les ravisseurs à retourner en arrière ; mais je les avais forcés du moins par mon éloquence à conduire nous chez mistress Villefranche, la mère de sir Raoul.

GODELET.

Où ! Trumeau et moi nous avons même reçu une lettre dans laquelle on nous demandait notre consentement.

MISS CROCKETT.

Que vous avez accordé.

GODELET.

La belle malice ! est-ce que nous pouvions le refuser ? mais du moins, (avec force) nous n'avons pas assisté au mariage.

MISS CROCKETT.

On vous avait attendus... longtemps, mais enfin, en présence de l'entêtement...

GODELET.

Hein ?

MISS CROCKETT, se reprenant.

Nò... du mauvais caractère de sir Trumeau ; on avait marié les petits sans lui dans une chapelle de la cathédrale à minuit... c'était un triste cérémonie, allez... tout le monde il pleurait... au lieu de rire, et vous, vous devez pas rire non plus.

GODELET.

Je ne dis pas... mais...

MISS CROCKETT.

C'est parce que j'étais étrangère, parce que je pouvais pas bien exprimer moi dans le langage de vous, que vous étiez pas touché.

GODELET, à part.

C'est vrai que quand elle est émue, elle ne parle plus du tout français.

MISS CROCKETT, éclatant en sanglots étouffés.

Ah! vous étiez pas généreux, et moi je étais bien infortunée.

GODELET, attendri.

Eh! sacrebleu!... voyons, miss, voyons! je ne suis pas un Turc.

MISS CROCKETT.

Oh! nò... mais...

GODELET.

Je ne peux pas dire que vous soyez blanche comme neige.

MISS CROCKETT.

Oh! si... blanche.

GODELET.

Non; mais enfin le tribunal de ma conscience peut admettre des circonstances atténuantes... là, ça va-t-il mieux?

MISS CROCKETT.

Oh! yes!

GODELET.

Voyez-vous, il ne faut pas trop m'en vouloir si, tout à l'heure... Ah! dame, c'est que tout ça a joliment changé notre existence, à ce pauvre Trumeau et à moi. Ce pauvre diable, il a été pris d'une maladie noire qui touchait presque à la folie, j'ai dû le faire voyager; depuis ce temps-là nous sommes comme deux juifs errants... Enfin... il y a quelques jours, le hasard, ou plutôt un désir inavoué de Trumeau nous a conduits en Allemagne, et vous

savez le reste... madame de Launay nous a rencontrés hier le long du Mein comme je regardais les bains froids, où il n'y avait même qu'un pêcheur à la ligne; alors, elle nous a invités à venir aujourd'hui nous mêler à quelques amis qu'elle recoit et je viens en qualité d'ambassadeur apporter la réponse.

MISS CROCKETT.

Eh bien?

GODELET.

Eh bien? Trumeau refuse, parbleu!

MISS CROCKETT.

Aôh! (Marguerite est entrée et a entendu les derniers mots.)

SCÈNE II

LES MÊMES, MARGUERITE*.

MARGUERITE.

Il refuse, dites-vous?

GODELET, après avoir salué

Absolument, madame, et... entre nous, je l'approuve.

MARGUERITE, avec une apparence résignée, mais finement ironique.

Allons!... je le vois, il faut nous rendre. Ah! je suis une pauvre stratégiste, car il est clair, (appoyant) très-clair que ce qui nous a trahies, en vous faisant deviner à tous deux la présence ici de madame de Villefranche et mes projets de rapprochement entre M. Trumeau et sa fille, c'est le jour que j'ai choisi pour ce rapprochement.

GODELET, ahuri.

Le jour...?

MARGUERITE.

Oui, le jour anniversaire de la naissance de cette chère enfant.

* Marguerite, Godelet, miss Crockett.

GODELET.

C'est donc aujourd'hui le...

MARGUERITE.

Faites donc l'ignorant.

GODELET, à part.

Du diable si... c'est égal. (Haut et avec importance.) Il est certain, madame, que j'avais tout deviné... mais, quant à mon ami Trumeau, je vous donne ma parole d'honneur qu'à cette heure encore il ne sait absolument rien.

MARGUERITE, jouant le dépit.

Il se pourrait?... et peut-être n'aviez-vous vous-même que des soupçons. (Godelet rit à part avec satisfaction ; continuant.) Et voilà que comme une sotte je viens de vous livrer tous les secrets de la campagne... mais... j'espère bien que vous n'en abuserez pas, capitaine?

GODELET.

Ah! permettez, mais... J'ai été envoyé ici en parlementaire, et un soldat ne connaît que son devoir... j'avertirai donc Trumeau de l'embuscade dans laquelle il tomberait en venant ici.

MARGUERITE, avec une feinte colère.

Ah! si j'avais su, monsieur le parlementaire, je vous aurais bandé les yeux.

GODELET, enchanté de lui.

Vous auriez bien fait, madame... peut-être que de cette façon... et encore... à certains indices, peut-être bien que j'eusse su deviner... nous avons tant de ruses, nous autres hommes de guerre!... Tenez, par exemple!... il y a de cela quelques dix ans... j'avais été envoyé avec deux de mes zouaves pour négocier un échange de prisonniers avec les Arabes. On nous avait bandé les yeux, comme de juste, pour que nous ne fussions pas à même de surprendre le secret de l'entrée de... certaine gorge au sein de laquelle s'étaient enfermés nos ennemis... Eh bien, savez-vous ce que j'inventai, moi Godelet, afin de pouvoir reconnaître le chemin que nous avions parcouru?

MARGUERITE, contenant son envie de rire.

J'en suis à cent lieues, à moins que comme le Petit Poucet...

GODELET.

Mes zouaves et moi, madame, nous bourrâmes de cartouches notre pantalon d'uniforme, et, grâce à une ouverture ménagée dans chacune de nos poches, nous semâmes au retour et tout le long du chemin, une longue trainée de poudre... Une fois au camp français nous n'avions qu'à approcher une allumette enflammée, suivez-moi bien, une allumette enflammée du dernier grain de poudre tombé de notre jambe gauche ou droite, et aussitôt un serpent de feu se déroulant dans la nuit nous conduisait à l'entrée de la gorge mystérieuse.

MARGUERITE.

C'était admirable.

MISS CROCKETT.

Oh! yes!

GODELET, fûrement.

N'est-ce pas?... (Changeant de ton.) Par malheur, une pluie torrentielle étant survenu... vous concevez...?

MARGUERITE, étouffant d'envie de rire.

Parfaitement.

GODELET, naïvement.

Voilà l'affaire.

MARGUERITE, reprenant son sérieux.

Décidément, je dois vous rendre les armes... dites donc, puisque vous le devez, dites à M. Trumeau que sa fille est ici, (appuyant) qu'elle espérait le voir et lui demander pardon... Dites-lui encore qu'elle l'aime plus que jamais, et si, malgré cela, il persiste à...

GODELET.

Oh! n'y comptez pas, madame, n'y comptez pas...

MARGUERITE.

Soit.

GODELET.

Je dois prendre congé de vous, mesdames... mais j'espère que vous ne me garderez pas rancune. La guerre a ses lois et nous sommes en guerre.

MARGUERITE.

Hélas !

GODELET.

Mesdames... j'ai bien l'honneur de vous saluer... (Il salue et se retire gravement par le fond, Amélie entre presque aussitôt de la gauche.)

SCÈNE III

MARGUERITE, MISS CROCKETT, AMÉLIE*.

MARGUERITE, éclatant de rire.

Ah ! ah ! ah ! ce brave capitaine !

MISS CROCKETT, étonnée.

Elle riait !... oh ! c'était la colère, c'était nerveux !

AMÉLIE, courant à Marguerite.

Eh bien, marraine ?

MARGUERITE.

Eh bien, le capitaine sort d'ici.

AMÉLIE.

Oui, je l'ai vu, mais...

MISS CROCKETT.

Hélas ! tout est perdu ! M. Trumeau, il saura tout à l'heure le secret de notre petite conspiration. Mistress de Launay l'avait livré sans le vouloir.

MARGUERITE.

Sans le vouloir ?... dites exprès, chère miss.

*Amélie, Marguerite, miss Crockett.

MISS CROCKETT.

Exprès ?

MARGUERITE, riant.

Sans doute. M. Trumeau ignorait que son *impardonnable* enfant fût ici et il refusait de s'y rendre ; dès qu'il saura qu'elle y est, il s'empressera d'y venir... pour lui pardonner.

MISS CROCKETT, étonnée.

Oh !

AMÉLIE.

Tu crois ?

MARGUERITE.

J'en suis sûre.

MISS CROCKETT.

Cependant... sa fierté ! sa dignité ! dont il parlait toujours.

MARGUERITE, haussant les épaules en souriant.

Eh ! chère miss, il viendra entre sa dignité et sa fierté, comme entre deux gendarmes... Mais il viendra, c'est le principal.

MISS CROCKETT.

Et sir Godelet ?

MARGUERITE, riant.

Sir Godelet ? eh bien , il pleuvra encore sur sa poudre, voilà tout. (A Amélie.) Aie confiance, chère petite... Enfin, j'aurais préféré que les choses s'arrangeassent en son absence, et...

AMÉLIE, tirant une lettre de son corsage.

Eh bien, mais tu peux être servie à souhait... Tiens... sa mère le demande...

MISS CROCKETT.

Est-ce qu'elle est malade ?

AMÉLIE.

Non, la lettre ne le dit pas, du moins, et je croirais plutôt que la présence de Raoul est nécessaire là-bas pour terminer une affaire

d'intérêt qui était en litige quand nous avons quitté madame de Villefranche.

MARGUERITE.

Eh bien, chère enfant, il faut que ton mari se mette en route pour Strasbourg avant l'arrivée de ton père, et alors je répons de tout... mais où donc est-il?...

MISS CROCKETT.

Sir Raoul? il est parti ce matin sur son cheval... il était même très-agité, très-pâle!...

MARGUERITE.

Il avait vu son âme damnée sans doute.

MISS CROCKETT.

M. Hector d'Argelès...

AMÉLIE.

Nous ne l'avons pas vu depuis avant hier.

MARGUERITE, avec ironie.

Quel dommage!... ah! ah! en voilà un petit monsieur que je déteste cordialement! D'abord, je ne serai contente que lorsque je l'aurai brouillé avec ton mari... ce serait une bonne action et tu m'y aideras.

AMÉLIE.

Je ne demande pas mieux, mais ce sera difficile... Raoul ne peut pas s'en séparer.

MISS CROCKETT, montrant deux doigts de sa main.

Les voilà tous deux.

MARGUERITE.

En vérité je ne comprends rien à l'amitié de ton mari pour ce... personnage.

MISS CROCKETT.

Oh! nò... M. Villefranche était si gentleman, lui... tandis que sir Hector...

MARGUERITE.

Oh ! du resto, le jeu comme l'amour rapproche les distances.

AMÉLIE.

Le jeu ! mais il n'en est plus question, mon amie.

MARGUERITE, haussant les épaules.

Je veux bien.

AMÉLIE.

Raoul ne me quitte jamais.

MARGUERITE.

Bon ; mais Hector vous quitte, lui.

AMÉLIE.

Eh bien ?

MARGUERITE.

Rien, va... nous n'avons pas le temps... au plus pressé d'abord... c'est-à-dire à notre toilette, et faisons-nous belle, très-belle. Il faut que nous soyons dans tous nos atours quand M. de Villefranche rentrera. Je lui dirai que je t'emmène à une matinée musicale en attendant l'heure de notre raout, et il sera forcé de partir, et le champ de bataille nous restera... Chère miss, chargez-vous de remettre ce billet à monsieur... et préparez son sac de nuit pour gagner du temps.

AMÉLIE.

Ah ! tu me laisseras peut-être bien le temps de l'embrasser.

MARGUERITE, riant.

Soit, mais tu abrégeras... Allons va, va vite. (Toutes deux sortent par la droite.)

SCÈNE IV

MISS CROCKETT, un instant seule, puis RAOUL.

MISS CROCKETT.

Oh ! je ne partageais pas toute la confiance de mistress Marguerite ; car sir Godelet il possédait une vertu antique !. C'était un ancien Romain, et, s'il conseillait son ami, je croyais bien que... (Apercevant Raoul qui entre sans la voir.) Ah ! voici sir Raoul ! my God ! il était encore plus émouvé que ce matin. (Raoul marche avec agitation ; il jette avec colère son chapeau sur un meuble. — Doucement.) Sir Raoul... *

RAOUL.

Ah ! c'est vous, miss ; M. d'Argclès n'est pas encore venu ?

MISS CROCKETT.

Nô. (A part.) Encore lui !

RAOUL.

Où est madame ?

MISS CROCKETT.

A sa toilette.

RAOUL.

Ah !

MISS CROCKETT *.

Elle allait ce matin avec mistress de Launay à une grande fête d'harmonie.

RAOUL, à part.

Tant mieux !

MISS CROCKETT.

Maintenant voici une lettre que je suis chargée de...

RAOUL, la prenant.

De ma mère...

* Raoul, miss Crockett.

** Miss Crockett, Raoul.

MISS CROCKETT.

Yes... (Il lit; elle est remontée et regarde au dehors.) Oh! je ne me trompais pas... ce cavalier qui galoppait là-bas, c'était M. d'Argelès... Ah! nous ne pouvions l'échapper.

RAOUL, serrant la lettre; à part.

Il faut que je parte! oui, je partirai dès que j'aurai revu Hector! Ah! je suis sur des épines... aura-t-il regagné.. (Haut) Miss, allez auprès de ma femme, et vous viendrez m'avertir quand je pourrai aller lui faire mes adieux.

MISS CROCKETT.

Yes, sir. (A part.) Et après je guetterai l'arrivée du père.. (Apercevant Hector.) Ah! voilà le diable! (Elle sort par la droite.)

SCÈNE V

RAOUL, HECTOR.

HECTOR, il porte un élégant habit de cheval

Ouf! m'y voilà.

RAOUL, avec un cri de joie.

Hector! c'est vous? Enfin!. depuis deux jours je ne vis plus.. vous venez de là-bas?

HECTOR.

De Hombourg, oui.

RAOUL, haletant.

Et... avez-vous gagné?

HECTOR.

J'ai gagné.!

RAOUL.

Combien?

HECTOR.

Toute une taille de tiers et de tout, 72,000 francs!

RAOUL, avec un cri de joie.

Plus que les diamants.

HECTOR.

Douze mille francs de plus que n'avait prêté le juif. Je les ai dégagés. (Les tirant de sa poche.) Les voici. (Il lui tend un paquet enveloppé de papier de soie.)

RAOUL.

Non... vous me les donnerez tout à l'heure... quand ma femme sera partie... J'aurais peur qu'elle devinât... j'ai peur de tout ! Enfin... Ah ! je respire.

HECTOR.

Je gagnais d'abord davantage.. j'ai voulu forcer, j'ai perdu trois maximums... Alors, comme j'ai senti que la déveine m'empoignait, j'ai filé !... ai-je bien fait ?

RAOUL, lui prenant la main.

Ah ! mon cher Hector ! mon ami ! vous me sauvez la vie.

HECTOR, riant.

Quel enfant vous faites !

RAOUL.

Oh ! riez de moi, si vous voulez.. mais je vous le jure, si Amélie s'était aperçue de la substitution que j'avais opérée, je serais mort de honte.

HECTOR, s'oubliant.

On ne meurt pas de ça.

RAOUL.

Hein !

HECTOR, se reprenant.

Je veux dire que vous vous exagérez beaucoup la faute-que...

RAOUL.

Oh ! ne cherchez pas à me disculper — c'est une lâcheté que j'ai commise.. mais que voulez-vous ? Ces pertes réitérées...

HECTOR.

Je jouais pourtant de mon mieux.

RAOUL.

Oh ! je ne vous accuse pas.. c'est moi seul que j'accuse.

HECTOR.

C'est votre beau-père que vous devriez accuser... s'il vous avait déjà compté la dot de...

RAOUL*.

Eh ! mon Dieu, peut-être l'eussé-je perdue déjà comme j'ai perdu tout l'argent que je possédais en partant avec vous... Enfin, ces diamants sont revenus. Depuis qu'ils sont sortis de leur écrin, je ne saurais vous dire toutes les tortures que j'ai endurées... Pendant ces deux nuits, je n'ai pas fermé l'œil une minute... il me semblait toujours qu'Amélie allait se lever poussée par quelque pressentiment, qu'elle allait courir à ce coffret, et...

HECTOR.

Vous aviez la fièvre, mon cher Raoul, vous eussiez dû être tranquille, puisque vous m'avez dit que madame de Villefranche ne mettait jamais ces diamants.

RAOUL.

Jamais, en effet.

HECTOR.

Et encore.. et encore ! Lors même qu'elle en eût eu la fantaisie, que pouviez-vous craindre ? La monture est exactement la même ; madame de Villefranche n'y aurait vu que... de l'eau.

RAOUL.

Ne parlons plus de cela... Mais miss Crockett ne revient pas... Amélie devrait être prête cependant... Oh ! c'est que vous ne savez pas ? ma femme va sortir avec madame de Launay... je serai seul ici... et sous prétexte de faire mes préparatifs, car je pars pour Strasbourg dans une heure... il me sera facile de faire la seconde substitution... Oh ! je brûle d'impatience ! et mon cœur

* Raoul, Hector.

bat à m'étouffer. (Prêtant l'oreille.) On marche de ce côté, je reconnais le pas d'Amélie. Elle vient me dire adieu, sans doute. (Avec joie.) Enfin !

SCÈNE VI

LES MÊMES, AMÉLIE; elle est en grande toilette; les diamants brillent à son cou et à ses oreilles, elle tient à la main l'écrin qu'elle pose sur la table*.

AMÉLIE, entrant.

Me voici, mon ami.

RAOUL, avec un cri étouffé. Bas à Hector.

Ah ! elle les a !

HECTOR, à part.

Fichtre !

AMÉLIE, à Raoul.

Qu'as-tu donc ?

RAOUL, balbutiant.

Rien, rien, chère Amélie... un... un éblouissement.

AMÉLIE, honteuse et souriant.

L'éclat de mes diamants peut-être... ne gronde pas.. C'est Marguerite qui l'a voulu.

RAOUL.

Ah !

HECTOR, bas.

Du calme, sacrebleu, du calme. (Il remonte.)

AMÉLIE**.

Mais, mon ami...

HECTOR, vivement.

Mon Dieu !.. madame, je crois deviner l.. M. de Villefranche

* Hector, Raoul, Amélie.

** Raoul, Hector, Amélie.

me parlait à l'instant même de ces... magnifiques diamants qui ne sortaient pas de leur écrin... vous ne les mettiez jamais, me disait-il; et... la pensée... une pensée de jalousie peut être en voyant que vous vous faisiez plus belle encore pour d'autres que pour lui-même, a pu...

AMÉLIE, à Raoul.

Est-ce cela*?

RAOUL, qui a en la temps de se remettre.

Oui... c'est vrai. pardonne-moi, ma chère enfant; mais en voyant que, lorsque j'allais être obligé de partir... de m'éloigner de toi, tu avais pu songer à être plus coquette que tu ne l'es jamais, cela m'a fait mal.

AMÉLIE, avec tendresse.

Raoul... oui, c'est vrai... et il y avait bien de quoi t'étonner... mais tu vas me pardonner, il faut que tu me pardonnes; et pour cela, ah! tant pis, je vais tout te dire. — J'ai pensé que la vue de ces diamants qu'avait portés ma mère, pourrait attendrir un pauvre cœur que j'avais blessé, bien douloureusement, un cœur qui s'est fermé pour moi et qui refuse de se rouvrir.

RAOUL, frémissant.

Que veux-tu dire?... explique-toi...

AMÉLIE, les yeux baissés.

Raoul... j'attends mon père.

RAOUL, pâlisant.

Ton père!

AMÉLIE.

Ah! tu vas m'en vouloir maintenant d'avoir eu un secret pour toi, n'est-ce pas?

RAOUL, comme perdant la tête.

Non, non, chère petite... chère bien-aimée... non, tu as bien fait... (à part) je suis perdu.. il les reconnaîtra, lui! (il tombe sur un siège, près de la table.)

* Raoul, Amélie, Hector.

HECTOR, à part.

Sacristi ! comment sortir de...

AMÉLIE, jouant avec ses diamants.

Je vous en veux, chers et méchants souvenirs, vous avez amené un nuage sur le front de mon Raoul. Vous êtes coupables.

HECTOR, à part.

Ah ! (Haut.) C'est-à-dire, que ce sont de grands criminels... et... (S'efforçant de rire.) Il faut les conduire en prison.

AMÉLIE, souriant.

Oui.

RAOUL, à part, avec joie.

Ah !

AMÉLIE, détachant ses bijoux.

Vite en prison... je me passerai de vous et pour obtenir le pardon de mon père, ce sera bien assez de mes baisers et de mes larmes. (Elle remet les diamants dans l'écrin. — A Raoul *.) Tiens, prends-les, je te fais leur geôlier.

RAOUL, à part.

Je les tiens... (Après un signe ; à Hector, se levant.) Non, non, ma bien-aimée, je n'entends pas cela... je ne veux pas que tu te privas d'une seule de tes séductions pour attendrir notre tyran... Et ces pauvres innocents je veux les rendre à la liberté... seulement je te parerai moi-même.

AMÉLIE, joyeuse.

Oh ! oui. (Elle s'assied sur le canapé **.)

RAOUL, avec intention, à Hector.

Mon ami, voulez-vous avoir la bonté de... (Hector prend l'écrin sur la table.) Le bracelet d'abord... (Hector le lui donne, après avoir fait l'échange.) A ce bras mignon. (Il l'attache en s'asseyant près d'elle ***) Les boucles d'oreilles maintenant... parmi ces petites mèches vaga-

* Amélie, Raoul, Hector.

** Raoul, Amélie, Hector.

*** Hector, Raoul, Amélie.

bondes (même jeu), et enfin... (tendant le bras qui rencontre l'écrin) le collier... (Hector tenait les deux colliers de la même main, l'un lui échappait, il a lâché l'autre.)

RAOUL.

Maladroit!

HECTOR.

Il n'y a pas de mal... (A part, en se penchant pour ramasser le collier bien en vue du public.) Lequel est le bon ?

RAOUL, bas en se penchant comme pour ramasser le bijou.

Eh bien ?

HECTOR, à part.

Ah! le voilà. (Il lui en donne un.)

RAOUL, attachant le collier.

Voilà qui est fait... ma petite madone!... et M. Trumeau peut venir.

AMÉLIE.

Merci, mon Raoul...

RAOUL, bas.

Et pour ma peine ?

AMÉLIE, honteuse et lui montrant Hector.

Je te le devrai... (Entre miss Crockett, ils se lèvent.)

SCÈNE VII

LES MÊMES, MISS CROCKETT*.

MISS CROCKETT, accourant.

Mistress Amélie, j'ai aperçu... (S'arrêtant.) Ah! ils étaient encore là.

AMÉLIE.

Mon mari sait tout, miss, vous pouvez parler.

* Hector, miss Crockett, Raoul, Amélie.

MISS CROCKETT.

Ah! eh bien, je viens de voir, venant ici, M. Trumeau et sir Godelet... M. Trumeau avait l'air fort irrité.

AMÉLIE, à part.

C'est égal... il revient.

MISS CROCKETT.

Je croyais qu'il ne fallait pas vous montrer d'abord...

AMÉLIE.

Je cours me cacher, allez prévenir madame de Launay.

MISS CROCKETT.

Oht yes... tout de suite. (Elle sort par la gauche.)

RAOUL.

Quant à ma vue, elle gênerait tout... (Il sort avec Amélie par la droite.)

HÉCTOR, qui regarde au fond.

Voici l'ennemi. Il se noyait dans ses rivières, je lui ai tendu la perche... c'est tout ce que je pouvais. Sauve qui peut! (Il sort par la droite. A peine a-t-il disparu, que Trumeau et Godelet entrent vivement par le fond; Trumeau semble tout ébouriffé, il fait de grands pas.)

SCÈNE VIII

GODELET, TRUMÉAU, puis MARGUERITE et MISS CROCKETT.

GODELET.

Allons, allons! sacrebleu! calme-toi. Ah! si j'avais su que tu te mettrais dans cet état-là, crois bien que je ne t'aurais rien dit, moi.

TRUMÉAU.

Mais tu aurais eu tort.

GODELET.

J'ai cru de mon devoir de te prévenir que...

TRUMEAU, marchant toujours.

Et tu as bien fait.

GODELET.

J'ai bien fait, j'ai bien fait ! mais ça n'a servi à rien puisque te voilà. Pourquoi sommes-nous ici ? pourquoi es-tu venu ?

TRUMEAU, s'arrêtant.

Pourquoi ? mais tu ne comprends donc rien ? Je suis venu pour reprocher à madame de Launay la trahison qu'elle méditait... après... je m'en irai.

GODELET.

Ah ! c'est différent.

TRUMEAU, se montant*.

Oui, je veux lui dire son fait, je veux. (Apercevant Marguerite et miss Crockett qui entrent.) Ah ! la voilà, tu vas voir. (Allant à elle.) Madame, mon ami Godelet m'a tout dit : le piège que vous me tendiez, le faux espoir que vous aviez conçu... On ne se conduit pas ainsi avec un vieil ami qui vous a presque tenu lieu de père. (Marguerite ne répond rien et la regarde en souriant à demi ; un peu troublé par le calme de Marguerite.) Non madame, après cela... (A part.) Je suis sûr qu'Amélie est aux écoutes. (Haut.) C'est peut-être parce que vous vous considérez comme ma fille, que... (élevant la voix) que vous avez cru devoir vous montrer ingrate.

MISS CROCKETT.

Oh ! monsieur Tru...

TRUMEAU.

Je ne vous parle pas, à vous. (De plus en plus troublé par le sourire moqueur de Marguerite.) Certainement, où donc avez-vous vu... je vous prie, qu'un père aussi... outragé, ouvrit les bras à la fille rebelle ; mais tout s'y oppose, madame, entendez-vous?... Tout !... ma dignité d'abord... ma dignité !... et puis ma dignité enfin.

* Miss Crockett, un peu au fond, Marguerite, Trumeau, Godelet :

GODELET.

Très-bien... il est superbe.

TRUMEAU, qui regarde toujours à la dérobee de côté et d'autre.

Maintenant, madame, que je vous ai dit... ce que j'avais à vous dire... je vais me retirer... je me retire.

MARGUERITE, très-calme, toujours souriante.

Allons donc, vous en seriez bien fâché.

TRUMEAU, vexé.

Moi?... vous allez avoir à l'instant la preuve du contraire.
(Il remonte.)

GODELET, qui suit tous les mouvements de Trumeau.

Certainement.

MARGUERITE.

Eh bien, vous aurez eu deux fois tort, avec le tort que vous avez eu déjà en n'assistant pas à... notre bénédiction nuptiale.

TRUMEAU, enchanté d'avoir un prétexte pour rester, pose son chapeau sur une chaise; redescendant.

Non, je n'y ai pas assisté... je ne le pouvais pas, je ne le devais pas dans ces conditions-là. Ah! dame, c'est que nous autres bourgeois nous avons cômme cela de petites idées auxquelles nous tenons. Nous tenons par exemple à nous marier comme se sont mariés nos pères.

GODELET.

Oui... (A part.) Non, le mien est resté garçon... c'est égal.

TRUMEAU, continuant.

Et ce mariage célébré à minuit, comme en cachette, dans une chapelle obscure, quand j'avais rêvé notre belle église de Meaux toute pleine de fleurs et de soleil; cette triste sonnette de l'officiant, quand j'avais rêvé les cloches de notre paroisse, sonnant à toutes volées; ces quelques témoins s'évanouissant silencieusement dans l'ombre, quand j'avais rêvé dans nos rues, au seuil des maisons, partout, de gais sourires et des mains ouvertes, (baissant la voix) et... enfin, sans doute, cette robe de moire et ce riche ca-

chemise, quand j'avais rêvé pour ma fille la chaste robe blanche et la couronne de...

MARGUERITE, se récriant.

Monsieur Trumeau !

MISS CROCKETT, bondissant avec indignation*.

Aôh!... elle avait le bouquet de fleur d'oranger, entendez-vous... elle l'avait et elle avait le droit de l'avoir ! (Trumeau fait à part un mouvement de joie et saisit convulsivement la main de Godelet.)

GODELET, très-ému aussi et bas à Trumeau avec colère.

Tu es un bonhomme impossible !

MISS CROCKETT, très-agitée.

Je l'avais pas quittée une minute entendez vous ! et vous avez pu croire?... (Avec indignation.) Ah ! shocking ! shocking !

GODELET, transporté et baragouinant.

Yes ! Viocking !... (A part.) Elle est superbe ! c'est elle maintenant qui est superbe !

TRUMEAU, honteux, à miss Crockett.

J'ai eu tort... dans le premier moment...

MISS CROCKETT.

Il n'y avait pas de premier moment...

GODELET, furieux.

Il n'y en a pas, tu es dans ton tort.

MISS CROCKETT, éclatant en sanglots burlesques ; elle passe devant eux.

Aôh!... God ! God ! je étais déshonorée ! je pouvais plus rester dans une région où l'on suspectait mon honorabilité!... Je allais retourner dans le Angleterre ** !

MARGUERITE, bas à Trumeau qui veut en vain calmer miss Crockett.

Elle se calmera !... (Elle l'emmène un peu à part.)

MISS CROCKETT, avec un nouveau sanglot.

Tout de suite. (Godelet, qui a semblé prendre une grande résolution, s'approche brusquement de miss Crockett et lui saisit violemment la main.)

* Marguerite, miss Crockett, Trumeau, Godelet.

** Marguerite, Trumeau, Godelet, miss Crockett.

GODELET, à demi-voix.

Vous êtes une brave fille!

MISS CROCKETT, même jeu.

Yes.

GODELET.

Vous ferez une bonne femme...

MISS CROCKETT.

Yes!

GODELET.

Voulez-vous m'épouser?

MISS CROCKETT, stupéfaite.

Hein?... (Tout à coup.) Oh! yes...

GODELET.

Touchez là... nous ne serons heureux qu'après tous nos amis...

MISS CROCKETT.

Yes... yes... yes... (A part.) Oh! je sortais, car je étais trop émue... (Elle remonte et rencontre Amélie qui approche timidement, bas.) Oh! allez! allez! j'avais bon espoir. (Elle sort.)

TRUMEAU, bas à Marguerite en apercevant sa fille.

La voilà... adieu!

MARGUERITE, raillant.

Ah! vous avez peur de nous?

TRUMEAU.

Peur! moi? Je reste.

MARGUERITE, à part.

Allons donc. (Bas à Godelet en riant.) La victoire est à nous... faites afficher à la Bourse.

GODELET, de même.

Pas encore...

MARGUERITE, bas à Amélie.

Je te laisse... du courage... (Elle sort par la droite.)

GODELET, à part *.

Du reste il est probable que quand ce vieil entêté de Trumeau aura purgé son cœur... (Se retournant.) Eh bien, elle m'a laissée là, elle?... Comment m'en aller maintenant?... allons ! de l'adresse... une... deux... (Il s'élançe et renverse une chaise.) Aïe... (Voyant Trumeau et Amélie, immobiles tous deux.) Oh ! ils n'ont pas entendu. (Il sort légèrement par le fond.)

SCÈNE IX

TRUMEAU, AMÉLIE.

TRUMEAU, qui regarde sa fille en dessous ; à part.

On dirait qu'elle est maigrie... (Se redressant.) Eh bien, déjà ? lâche que tu es... (Grossissant sa voix.) Approchez (appuyant), madame ! (Amélie s'approche timidement, le front et les yeux baissés.) Vous n'osez pas me regarder en face ? vous avez raison... madame... Hein ? Quoi?... qu'est-ce que vous dites ? (Amélie fait signe qu'elle ne dit rien.) A la bonne heure ! d'ailleurs ce que vous pourriez me dire ne servirait à rien, je vous en avertis... (Se montant.) Vous m'entendez?... à rien... (Il passe devant elle ; après un temps et d'une voix qui s'adoucit peu à peu malgré lui et par moments **.) J'étais donc un bien mauvais père ! un bien méchant homme... je vous avais fait la vie bien rude, n'est-ce pas ? (Amélie lève sur lui des yeux suppliants, il a tressailli sous ce regard. Avec brusquerie.) Baissez les yeux, madame... (Après un temps.) Du reste, cette vieille brute de père Trumeau n'a eu que ce qu'il méritait. Vous aviez le cœur gai, vous, le soir où vous l'avez quitté ? lui, l'imbécile !... il est allé frapper à votre porte... Quand il a vu qu'elle ne s'ouvrait pas, il s'en est allé tristement dans sa chambre et il s'est mis à sa fenêtre, parce que... de sa fenêtre on voyait la vôtre, où la lampe brillait encore... (Avec une émotion contenue.) Vous auriez dû éteindre la lampe, au moins. (Il s'assied sur le canapé ; Amélie sanglote tout bas ; après un mouvement.) Il croyait que sa fille veillait et pleurerait... et lui aussi a pleuré et veillé... Le lendemain matin dès

* Trumeau, Godelet, Amélie.

** Amélie, Trumeau.

l'aube, il se promenait dans le jardin... impatient de voir... sa fille et n'osant l'éveiller... Enfin Godelet est arrivé et nous sommes montés ensemble. (Amélie tend ses mains vers lui en pleurant; Trumeau, que l'émotion étouffe.) Pleurez... pleurez... madame, il y a de quoi... Une fois monté, je frappe, j'appelle... rien!... alors une horrible pensée... ma fille, mon enfant!... elle s'est tuée peut-être!... (Avec amertume.) Niais! est-ce qu'on se tue?... On se sauve!... (Se levant avec une rage douloureuse.) Oh! quand je pense à ça, vois-tu?... j'ai envie de te battre.

AMÉLIE, aux pieds de Trumeau.

Eh bien, bats-moi et pardonne. (S'acerochant à lui.) Bats-moi!... bats-moi!

TRUMEAU, vaincu et tombant assis avec sa fille dans ses bras.

Grande bête!... je vas te battre maintenant, n'est-ce pas, que tu es une grande femme, quand je ne t'ai pas battue, alors que tu n'étais qu'une gamine!...

AMÉLIE, folle de joie et le couvrant de caresses.

Pardonne-moi... pardonne-moi!

TRUMEAU, pleurant et l'embrassant.

Jamais!

AMÉLIE.

Oh! merci! merci!... et tu lui pardones aussi à lui?

TRUMEAU.

Oh! pour cela, non... il faut qu'il se corrige d'abord... (Et Trumeau plus calme éloigne doucement sa fille dont il allait baiser le front.)

AMÉLIE.

Mais il est corrigé... il ne joue plus, je te le jure. (Tout en disant cela Amélie a pris de force le cou de son père, et sa tête repose sur sa poitrine.)

TRUMEAU, souriant.

Oh! sirène!... tu t'es faite belle pour séduire le vieux Trumeau, n'est-ce pas?... (La berçant tout en parlant.) Je sais bien pourquoi tu as mis ces diamants, va...

AMÉLIE.

Vrai

TRUMEAU.

Oh ! je ne suis pas si bête que l'on croit... Tu t'es dit que ces bijoux qu'avait portés ta mère, que ce médaillon qui renferme de ses cheveux, ce serait comme si ta mère elle-même était entre nous deux, pas vrai ?...

AMÉLIE.

Oui.

TRUMEAU, jouant avec les diamants ; après un temps.

Pauvre femme !... Ah ! il est corrigé, dis-tu, ce beau sujet ? est-ce bien vrai ce mensonge-là ?

AMÉLIE.

Oh !...

TRUMEAU, qui touche le médaillon.

Il ne joue plus ?... oserait-il le jurer sur ces cheveux-là. (En parlant il a ouvert le bijou.) Ah ! mon Dieu ! mais tu les as donc perdus ?

AMÉLIE.

Moi ? mais je n'ai pas ouvert ce médaillon.

TRUMEAU, il se lève.

Tu n'as pas... ? (Il regarde alternativement les boucles d'oreilles, puis le collier et pousse un cri de rage *)

AMÉLIE, effrayée.

Qu'avez-vous, mon père ?

TRUMEAU.

J'ai ! que M. de Villefranche est un misérable... que les pierres de ce collier sont fausses et qu'il a perdu au jeu les diamants de la mère.

AMÉLIE, avec épouvante.

Oh ! c'est impossible, mon père !

* Trumeau, Amélie.

SCÈNE X

LES MÊMES, RAOUL, puis MARGUERITE et ensuite MISS CROCKETT*.

RAOUL, entre précipitamment du fond ; il tient le collier à la main, à part.

Hector s'est trompé!.. (Apercevant l'autre collier aux mains d'Amélie.)
Ah! trop tard.

AMÉLIE, avec désespoir.

C'est impossible et vous outragez mon mari !

- TRUMEAU.

Impossible, dis-tu... (Apercevant Raoul.) Ah! tiens, demande-lui donc si je me trompe.

AMÉLIE.

Raoul, défends-toi.

TRUMEAU.

Se défendre? eh! ne vois-tu pas que son trouble le condamne?
(Il remonte.)

MARGUERITE, entrant de la droite**.

Qu'y a-t-il donc ?

AMÉLIE, à Raoul.

Tu as joué ces diamants?... Cette relique sacrée... parle, parle donc!...

RAOUL, accablé.

Eh bien ! oui.

AMÉLIE, avec un cri.

Ah!

RAOUL.

Grâce ! j'avais la tête perdue, j'étais fou... et j'avais engagé ces... mais j'ai regagné leur rançon... ce collier seul te manque, Amélie, le voilà.

* Trumeau, Raoul, Amélie.

** Miss Crockett, Amélie, Raoul, Trumeau, Marguerite.

TRUMEAU, le saisissant.

A mon tour de payer leur rançon. Voici les trois cent mille francs que je vous devais déjà... demain, je vous payerai le reste. (Il jette un portefeuille sur la table.)

RAOUL, indigné.

Monsieur !

TRUMEAU.

Après ?

AMÉLIE, éperdue.

Mon père... Raoul * !

RAOUL, se redressant.

Ah ! c'en est trop aussi ! reprenez ces diamants, reprenez cette dot... je ne veux rien de votre fortune... J'ai pris votre fille parce que je l'aimais, je la garde parce que je l'aime !... je ne demande rien de plus. (Avec agitation.) Vous me jetez sans cesse le nom de joueur à la face ? Eh bien, joueur, soit ! et alors... qu'est-ce pour un joueur que quatre, cinq cent mille francs ? Belle affaire, vraiment... mais, si, demain le sort me favorise, ce sont des millions que je pourrai jeter aux pieds de mon Amélie. (Raoul, saisissant Amélie dans ses bras, la couvre de baisers.)

TRUMEAU.

Des millions, toi ! tu mourras sur la paille !...

RAOUL.

Monsieur !...

MISS CROCKETT.

Et moi, je le vois bien, je mourrai demoiselle.

Rideau.

* Raoul, TrumEAU, Amélie, Marguerite.

ACTE TROISIÈME

A Hombourg.

Un petit salon de trente et quarante donnant, par une porte latérale, au fond et à gauche, dans le grand salon de jeu; par une porte au fond et à droite, parallèle à celle de gauche et lui faisant face, dans le salon de bal; fenêtres au fond, ayant vue sur des jardins. — Au troisième plan, une table de trente et quarante avec tous ses accessoires. — Banquettes recouvertes en velours rouge, chaises et fauteuils.

SCÈNE PREMIÈRE

GODELET, CARILLON, UN GARÇON DE JEU en grande livrée, JOUEURS, BAIGNEUSES.

Carillon, le pointeur, assis à droite, tient un paquet de cartes pointées et les note au crayon. — Des joueurs, des baigneuses passent au fond, entrant par une porte, et sortant par l'autre. — Le garçon de jeu va et vient autour de la table, préparant les sièges et piquant des gants à certaines places.

CARILLON, écrivant.

« Nous avons eu hier cinquante tailles comptant douze cents quarante-deux coups dont six cent quatre-vingt-dix-huit noirs et cinq cent trente-quatre rouges... refaits noirs trente... refaits rouges... (Il continue d'écrire sur une de ses cartes avec un crayon.)

GODELET, entrant de la gauche, un journal à la main.

Quei drôle de trou, que ce Hombourg ! et quelle drôle de littérature ! misère de moi ! (S'asseyant à gauche, et lisant.) « Liste des étrangers arrivés le 15 juin à Hombourg-ès-Monts, hôtel *Bellevue*. Son Excellence comte Trumeau et sa suite. » Sa suite, c'est moi, nous ne sommes que nous deux... (Lisant.) « Son Excellence général Godelet et sa suite » naturellement, ma suite, c'est Trumeau...

LE GARÇON.

Pardon, Excellence...

GODELET.

Ils sont gentils ici !... Ou ils vous collent des titres impossibles, ou ils vous prennent pour vos domestiques. (Se tournant vers le garçon de jeu qui attend.) Qu'est-ce que vous me voulez, vous * ?

LE GARÇON.

Excellence...

GODELET.

Encore ! Appelez-moi monsieur.

LE GARÇON.

Monsieur...

GODELET.

Bien... Après ?

LE GARÇON, lui montrant le journal.

Le salon de lecture est à côté et...

GODELÉT.

Parbleu ! je le sais bien !

LE GARÇON.

Les journaux ne doivent pas sortir du salon de lecture.

GODELET, se levant.

Oh ! les journaux ne doivent pas sortir... Eh bien, après ? Ce journal ne sort pas du salon de lecture, il sort de ma poche. Je l'ai pris à mon hôtel... et je le lirai ici parce que ça me convient.

* Godelet, le Garçon, Carillon.

LE GARÇON.

Très-bien, Excellence.

GODELET, criant.

Monsieur ! entends-tu ? monsieur ! (Le garçon s'incline et se retire.)

CARILLON.

Dites-moi donc, Joseph, vous n'avez pas encore vu le prince Bolstoi, ce matin ?

LE GARÇON.

Pas encore.

CARILLON.

Au fait, il n'est que dix heures, je vais aller voir s'il ne se promène pas sur la terrasse. (Il sort par la droite.)

SCÈNE II

GODELET, LE GARÇON DE JEU, JOUEURS qui passent et repassent, puis BOLSTOI, puis LE VICOMTE DE SAINT-AMAND, puis MADEMOISELLE GOLDBERG.

GODELET, qui lit toujours, s'écriant.

Ah bon ! ah bien ! En voilà une trop forte !... faut-il que le rédacteur de la localité nous prenne pour des Jobsons ! Dites-moi, garçon !

LE GARÇON.

Excellence...

GODELET, se fâchant.

Excellence vous-même... Il y a donc un vrai Bolstoi ?

LE GARÇON, voyant Bolstoi qui entre et qui lui fait signe de se taire.

Mais...

GODELET.

Mais quoi ? mais quoi ? mais oui, ou mais non...

BOLSTOI, très-froid, poli, tenue un peu roide; accent russe fortement prononcé.

Mais oui donc !

GODELET, se retournant.

Hein?... Ah! pardon, monsieur, je ne vous voyais pas... Ce garçon est un vrai pingouin, il a l'air de comprendre le français... je suis sûr qu'il n'en sait pas un mot.

BOLSTOI.

En effet. Mais qu'est-ce que vous demandiez donc déjà ?

GODELET, à part.

Voilà un monsieur bien obligeant. (Haut.) Je demandais s'il existe réellement un Kalmouck, répondant au nom de Bolstoi ?

BOLSTOI, avec sang-froid.

Il existe, certes !

GODELET.

Eh bien, on lui fait endosser de drôles d'anecdotes !

BOLSTOI.

Lesquelles donc ?

GODELET.

Parbleu! celle-ci. (Lisant.) « On vient de trouver un phoque sur la pelouse du Kursaal. »

BOLSTOI.

Un phoque ?

GODELET, se reprenant.

Non, je me trompe... Ah voilà! (Lisant.) « Parmi les plus illustres hôtes de Hombourg, on remarque le prince Bolstoi; le prince, comme on le sait, possède une immense fortune et un esprit des plus fantaisistes... »

BOLSTOI, cherchant.

Fantaisiste?... qu'est-ce que c'est que cela ?

* Godelet, Bolstoi.

GODELET.

Ne cherchez pas! ça veut dire Parisien

BOLSTOI.

Aht

GODELET.

Oui.

BOLSTOI.

Après donc?

GODELET.

Donc! c'est un tic! (Haut et lisant.) « Dernièrement, ayant à se plaindre d'une jeune ballerine de l'Opéra de Vienne, le prince lui fit croire à un bal masqué. La danseuse devait s'y rendre après le ballet, en costume de sylphide. A minuit, la voiture du prince farcie de fourrures et de boules d'eau bouillante, vient la chercher. On roule une heure, à travers neiges et forêt. Puis, la voiture s'arrêtant, le protecteur prend la main de sa protégée, la fait descendre, remonte seul en voiture, et fouette! cocher. — Vous voyez d'ici la stupeur de la Viennoise. » (Parlant.) Et écoutez-bien, voilà le trait! (Lisant.) « Et la fluxion de poitrine qui s'ensuivit... »

BOLSTOI.

Eh bien?

GODELET.

Comment! eh bien? mais votre prince n'est qu'un cosaque! A-t-on jamais vu un sauvage comme celui-là!

BOLSTOI.

Le prince Bolstoi n'est ni un cosaque ni un sauvage.

GODELET.

Vous le connaissez?

BOLSTOI.

Un peu.

GODELET.

Eh bien, si ce que je viens de lire est vrai, vous pouvez lui

dire de ma part à moi, Alexandre-Scipion-Horatius Godelet, ex-capitaine au 59^e, que...

BOLSTOI.

La chose est vraie, mais je ne lui dirai rien, je vous prie, parce que cela pourrait le fâcher donc.

GODELET.

Ah bien !... c'est cela qui me toucherait !

BOLSTOI, tirant un étui de sa poche.

Fumez-vous ?

GODELET.

Ça dépend... de ce qu'on m'offre.

BOLSTOI.

Un pur havane... déjà !

GODELET.

Avec plaisir... donc. (A part.) Si c'est un filou, il a bien l'air d'un honnête homme.

SAINTE-AMAND, entrant, vêtu à la dernière mode, rose à la boutonnière - il donne une poignée de main au prince *.

Bonjour, prince !

GODELET, ouvrant de grands yeux.

Prince ! lui aussi !

BOLSTOI, à Saint-Amand.

D'où est-ce que vous venez... déjà... cher... ?

SAINTE-AMAND.

De Nauheim, où je suis allé hier dans l'après-midi. — Du diable si je comptais y coucher. — (Apercevant Godelet.) Mais pardon, je vous dérange...

BOLSTOI.

Pas du tout. (Présentant Saint-Amand à Godelet.) M. le vicomte de Saint-Amand. (Présentant Godelet à Saint-Amand.) M. le capitaine

* Godelet, Bolstol, Saint-Amand.

Alexandre-Scipion Go... Go... Comment est-ce que vous vous appelez déjà?

GODELET.

Godelet... donc...

SAINT-AMAND.

Capitaine, enchanté de faire votre connaissance... J'ai beaucoup entendu parler de vous par un de vos bons amis.

GODELET.

Un bon ami, à moi?

SAINT-AMAND.

M. d'Argelès. (Geste de Godelet, Saint-Amand n'y fait pas attention et continue.) C'est lui qui m'a fait rester à Nauheim.

BOLSTOI.

Comment cela, cher?

SAINT-AMAND.

Ah ! voilà — il m'a refait — comme un écolier... j'avais gagné, selon mon habitude.

BOLSTOI.

Vous aviez votre habit déchiré.

SAINT-AMAND.

Précisément, j'avais mon habit déchiré.

GODELET.

Qu'est-ce qu'ils disent?

SAINT-AMAND.

Je ne perds jamais quand je le mets. J'avais donc empoché une douzaine de mille francs et j'avais commandé mes chevaux pour huit heures.

BOLSTOI.

Et pourquoi est-ce que vous êtes resté... déjà?

SAINT-AMAND.

Par ce que d'Argelès et un de ses amis... m'ont chambré...

S.

BOLSTOI.

Qu'est-ce que vous dites ?

SAINT-AMAND.

Ils m'ont chambré... c'est-à-dire qu'après avoir eu le soin d'attendre que j'eusse quitté mes habits de chance, ils m'ont fait tailler au désert, un baccarat en habit de guigne. (Les autres rient. Il continue.) Et je reviens rasé comme un ponton, et endetté...

BOLSTOI.

Aussi, puisque cela vous ennuie de perdre, pourquoi alors est-ce que vous jouez, sans votre habit fétiche ?

SAINT-AMAND.

Oh ! cela ne m'arrivera plus, et tout à l'heure vous verrez quand la banque sera installée, je prendrai ma revanche.

GODELET.

Vous irez vous déshabiller ?

SAINT-AMAND.

Le plus possible ! Je veux avoir l'air d'un voleur.

GODELET, prenant le vicomte à part pendant que Bolstoi parle à mademoiselle Goldberg, au devant de laquelle il est allé. *

Pardon, vicomte, pourriez-vous me dire quel est ce monsieur qui...

SAINT-AMAND :

C'est le prince Bolstoi.

GODELET, sautant.

Hein ? vous dites ?

SAINT-AMAND.

Le prince....

GODELET.

Bolstoi... j'entends bien... Ah ! mais alors ça change la thèse... Il s'est moqué de moi, ce monsieur, et je n'entends pas ça,

* Mademoiselle Golberg, Bolstoi, Godelet, Saint-Amand.

SAINT-AMAND.

Pas quoi ?

GODELET.

Vous allez voir. (Il tire de sa poche son ruban qu'il ne porte pas à sa boutonnière depuis le commencement de l'acte, et se l'attache.)

SAINT-AMAND.

Qu'est-ce que c'est que ça ? un fétiche ?

GODELET.

Jeune homme, pas de bêtises là-dessus. C'est ma croix.

SAINT-AMAND.

Vous aviez oublié de la mettre ?

GODELET.

Le plus souvent que je la porterais dans un bazar comme celui-ci.. mais pour la circonstance... regardez-bien comme on vous retourne un boyard, dans le 59^e, en retraite.

SAINT-AMAND.

Voyons... voyons...

GODELET, allant à Bolstol, qui cause avec mademoiselle Goldberg.

Monsieur...

BOLSTOI.

Pardon, ma chère enfant, permettez-moi de vous présenter...

GODELET, vivement.

Un moment... un moment... vous me l'avez déjà faite, celle-là... je n'en veux plus... Madame, ou mademoiselle (à part) sictret ! jolie personne ! (haut) voulez-vous me céder le prince pendant deux secondes ?

MADEMOISELLE GOLDBERG.

Je vous le céderai, mais avec regret, monsieur. (Elle le salue et à part.) Il a une bonne tête, l'ancien !

BOLSTOI.*

Qu'est-ce qu'il y a donc déjà, mon capitaine ?

GODELET.

Prince, tout à l'heure, je vous ai appelé...

BOLSTOI.

Je sais... je sais... mais j'ai oublié cela.

GODELET.

Oui, mais moi, je ne puis oublier que vous vous êtes moqué de moi.

BOLSTOI.

Est-ce que vous trouvez mon cigare mauvais, je vous prie ?

GODELET.

Je ne l'ai pas encore fumé, votre puros.

BOLSTOI.

Alors, permettez-moi de vous offrir l'étui, et ne pensons plus à cette bagatelle.

GODELET, qui ne sait s'il doit rire ou se fâcher.

L'étui ? quoi ? Non, gardez-le... mais donnez-moi la main... tout Russe que vous soyez, vous êtes un charmant homme.

BOLSTOI.

Donc, venez avec moi, je vous prie ; je vous ferai faire connaissance avec la plus belle joueuse du pays, déjà.

GODELET.

Cette jeune dame... **

BOLSTOI.

Mademoiselle Goldberg... elle a gagné huit cent mille francs avec une petite marche... donc.

GODELET.

Fichtre ! cette marche-là vaut mieux que la marche des Tartares...

* Bolstoi, Godelet, mademoiselle Golberg, Saint-Amand.

** Godelet, Bolstoi, mademoiselle Golberg, Saint-Amand.

BOLSTOI.

Oh ! avec de la patience, elle finira par atteindre le million.

GODELET.

Elle est sage ?

BOLSTOI.

Pourquoi faire ? je vous prie... venez, cher capitaine. (Il le conduit vers la jeune femme.)

GODELET, à part.

Sapristi ! la belle femme !

SAINT-AMAND, riant.

Quel feu !

GODELET *.

Madame ou mademoiselle, on dit que vous aimez le trente et quarante.

MADemoisELLE GOLDBERG.

Oui, je l'aime.

GODELET.

Que ne suis-je la rouge ou la noire !

SAINT-AMAND.

Oh ! oh ! stop-là !... stop !

MADemoisELLE GOLDBERG.

Saint-Amand, laissez donc parler monsieur ; il s'exprime très-élégamment.

GODELET, enthousiasmé.

Charmante ! charmante !

SAINT-AMAND.

Coquette !

BOLSTOI.

Dix heures et demie... messieurs, est-ce que vous déjeunez avec moi ?

* Bolstol, Godelet, mademoiselle Goldberg, Saint-Amand.

GODELET.

Moi, c'est déjà fait, d'ailleurs j'attends quelqu'un.

BOLSTOI.

Et vous, vicomte ?

SAINT-AMAND.

Prince, je suis à vous... mais vous savez, pas pour longtemps ; à midi, je me change et nous faisons sauter la banque.

BOLSTOI.

Oh ! c'est ennuyeux !

SAINT-AMAND.

Pour la banque.

BOLSTOI.

Non, pour moi, donc, toujours gagner, c'est ennuyeux, déjà... venez, je vous prie. (Bolstoi et Saint-Amand sortent bras dessus, bras dessous, par la gauche au fond.)

SCÈNE III

LES MÊMES, moins SAINT-AMAND et BOLSTOI*.

MADemoiselle GOLDBERG, au garçon de jeu.

Joseph, vous avez marqué ma place ?

LE GARÇON.

Oui, madame, ici...

MADemoiselle GOLDBERG.

Merci ! (Elle lui donne deux florins.) Je vais lire un journal.

GODELET, s'avançant.

Si madame ou mademoiselle...

MADemoiselle GOLDBERG, souriant.

Pardon, mon cher monsieur, mais je ne suis ni madame ni ma-

* Mademoiselle Goldberg, Godelet.

demoiselle; je suis un poète intelligent, ne faites pas de phrases avec moi.

GODELET.

Superbe, parole d'honneur ! (Criant.) Vous demandiez un journal, voulez-vous le mien ?

MADemoiselle GOLDBERG, rient.

La liste des étrangers ? merci, je les reçois chez moi... (Elle sort par la gauche.)

SCÈNE IV

GODELET, LE GARÇON DE JEU, puis TRUMEAU.

GODELET, le suivant du regard.

Elle est biblique, cette créature.

LE GARÇON.

Non, monsieur, elle est juive.

GODELET.

C'est la même chose. (S'éloignant.) De quoi se mêle-t-il celui-là ?

TRUMEAU, qui est entré de la gauche au fond un papier à la main, gravement.

Godelet, quand sommes-nous arrivés à Hombourg ?

GODELET*.

Avant-hier soir.

TRUMEAU.

Eh bien, sais-tu ce que nous avons dépensé déjà ?...

GODELET, le reprenant.

Ce que tu as dépensé...

TRUMEAU.

Oui, regarde le total.

* Trumeau, Godelet.

GODELET, regardant.

Cent dix francs !... matin !

TRUMEAU.

Cent dix florins... pas cent dix francs... cent dix florins, c'est-à-dire : deux cent vingt-sept francs cinquante... entends-tu ? voilà ce que tu me coûtes !

GODELET.

Eh bien, mais, après tout, qu'est-ce que cela te fait ?

TRUMEAU.

Hein ?

GODELET.

Puisque tu te ruines.

TRUMEAU, après un mouvement.

C'est vrai, je n'y pensais plus.

GODELET.

As-tu envie maintenant de faire des économies ?

TRUMEAU, colère.

Des économies?... non... non... au contraire je veux... tiens, hier, nous n'avons dépensé que deux cent vingt-sept francs, nous en dépenserons cinq cents aujourd'hui.

GODELET, timidement.

Dis donc, veux-tu que j'invite du monde à dîner ?

TRUMEAU.

Pourquoi faire ?

GODELET.

Pour nous aider.

TRUMEAU.

Soit, si cela t'amuse.

GODELET.

Je connais quelqu'un qui poussera à la consommation.

TRUMEAU.

Quel est ce quelqu'un ?

GODELET, discrètement.

Un ponte intelligent.

TRUMEAU, étonné.

Un ponte ?

GODELET, s'échauffant.

La plus forte joueuse d'ici ; une petite femme charmante, une taille, des yeux, un nez...

TRUMEAU, sévèrement.

Godelet !

GODELET.

Eh bien ?

TRUMEAU.

Quand je fais des folies, je suis dans mon rôle ; quand vous faites des sottises, vous sortez du vôtre.

GODELET.

Voyez-vous ça ! vous me prenez donc pour un marbre de Paphos ? vous croyez que je vais assister, en simple spectateur, à votre danse macabre ?... mais moi aussi, j'ai un cœur ! et je suis vert encore ! Après avoir approché de mes lèvres la coupe du plaisir, vous voulez que je meure de la pépie ? C'est trop fort, après tout ; est-ce moi qui vous ai demandé à quitter Meaux ? le grand café de l'hôtel de ville ? et ses bosquets ? et ses berceaux ? est-ce moi qui vous ai dit : « Mangeons ma fortune ? » suis-je votre ami, ou votre esclave ? un oui ou un non ? et je rentre en France. (Voyant Trumeau qui s'assied tristement.) Eh bien, eh bien, ma vieille... qu'est-ce qu'il y a encore ? qu'arrive-t-il ? est-ce que je t'ai fait de la peine ? Allons, oublie ce que je t'ai dit... je suis un grand débauché ! un capitaine de la décadence ! voyons !... est-ce que nous ne ferons pas une risette à notre vieux... Godelet !

TRUMEAU.

Ah ! mon ami, je souffre bien, va !

GODELET.

Sacrrr... voilà que ça va le reprendre comme à Meaux!

TRUMEAU.

Amélie !... ingrate enfant !...

GODELET, le secouant.

Allons, allons ! sois homme !

TRUMEAU.

Je suis père.

GODELET.

Mais sacrebleu ! après tout, ta fille n'est pas perdue ! Qu'est-ce que tu dirais donc si elle était morte ?

TRUMEAU, simplement.

Je ne dirais rien... je me tuerais.

GODELET.

Eh bien, ça serait du gentil, n'est-ce pas ? il me semble qu'il vaut encore mieux... D'abord, vois-tu, mon vieux TrumEAU... suis bien mon raisonnement... une fille peut aimer son père et se sauver avec son mari... parce que c'est écrit dans les tables de la loi... d'abord l'indulgence est un don du cœur, et le pardon des offenses... la première vertu chrétienne !... d'où il suit que, si jamais je peux flanquer un mauvais coup à ce méphisto de d'Argelès qui est cause de tout, je m'en ferai un plaisir et un devoir. (En terminant son discours, Godelet serre fortement la main de TrumEAU, qui ne l'écoutait pas et essuie une larme.)

TRUMEAU.

Godelet !

GODELET.

Hein ?

TRUMEAU.

Crois-tu que M. de Villefranche guérira jamais de cette fatale passion ?

GODELET, embarrassé.

Dame ! pourquoi pas ?

TRUMEAU, vivement.

Ah ! tu penses ?

GODELET.

Oui. (A part.) Pauvre homme ! il faut le rassurer. (Haut.) Certainement... que ça s'est vu... ainsi, tiens, quand j'étais dans les zouaves, je connaissais un nommé Maltourne, un grand diable, une vraie pratique !... il était clairon, il jouait tout ce qui lui tombait sous la main, sa ration de pain, d'eau-de-vie, tout jusqu'à ses guêtres... une fois, il a joué une de ses oreilles, avec un zéphir, et il a perdu ; même qu'il a fait pour ça six semaines de cachot. On pouvait bien croire qu'il ne se corrigerait jamais, n'est-ce pas?... Eh bien, il a été tué le 28 octobre 1839, au passage des Portes-de-Fer, et, depuis ce temps-là, il n'a plus touché une carte.

TRUMEAU, qui ne l'écoutait pas.

Dis donc, tu sais que madame de Villefranche, la mère, est très-mal ?

GODELET.

Oui, et entre nous, j'ai bien peur que...

TRUMEAU.

Qui sait ? si un malheur arrivait... la douleur, ça change bien les hommes quelquefois.

GODELET.

Tu as raison, oui, si nous pouvions avoir la chance... que la brave dame...

TRUMEAU, se levant.

Ah ! Godelet !

GODELET.

Non, non, ce n'est pas ça que je voulais dire... Espérons, au contraire, que M. de Villefranche se corrigera le plus tard poss... non... Ah ! ma foi, c'est très-difficile à concilier tout cela ; j'en ai

chaud !... (Il s'essuie le front.) Allons prendre quelque chose... chez Chevet... nous dînerons là, si tu veux.

TRUMEAU, qui marchait avec agitation *.

Oui... oui... le mieux est de s'étourdir... Nous boirons, nous chanterons et nous oublierons nos soixante ans et mes chagrins ; nous nous moquerons de tout, nous deviendrons des égoïstes, des sans cœur... et qui sait ?... quand nous n'aimerons plus personne, peut-être bien qu'alors on nous aimera.

GODELET.

C'est ça !

TRUMEAU.

Le jeu va ouvrir sous peu ?

GODELET.

Dans cinq minutes ; voilà les employés qui installent la banque.

TRUMEAU.

Nous allons jouer comme des forcenés.

SCÈNE V

LES MÊMES, QUATRE GROUPIERS, UN INSPECTEUR DES JEUX, JOUEURS et BAIGNEUSES, allant et venant pendant les dernières répliques, puis M. BERTRAND et LA MÈRE LA DOUANE.

Les groupiers sont arrivés par la porte de gauche, portant des balles et des portefeuilles ; ils se placent, deux d'un côté de la table de trente et quarante, faisant face aux spectateurs, et deux le dos de l'autre côté de la table, et au milieu. Ils tirent des balles, des rouleaux d'or, sortent des billets de banque des portefeuilles, les étalent sur la table et les comptent. — La salle se peuple de joueurs qui vont et viennent, regardent, mais sans s'asseoir ; deux d'entre eux seulement, une vieille femme et un Allemand sordidement mis, sans linge, sans gants, boutonné jusqu'au menton, s'approchent des chaises et en prennent deux ; ces deux personnages sont M. Bertrand et la Mère la Douane.

LE GARÇON**.

Madame, laissez faire ces messieurs, le jeu n'est pas commencé.

* Godelet, Trumeau.

** La Mère la Douane, Bertrand, le Garçon, les Groupiers, Trumeau, Godelet.

LA MÈRE LA DOUANE, d'une voix cassée.

Mon garçon, ça m'est bien égal, c'est ma place, je la prends et je la garde.

LE GARÇON.

Mais... (Sur un signe de l'inspecteur, il laisse la Mère la Douane tranquille et se tourne vers Bertrand.) Monsieur, le jeu n'est pas commencé. Laissez finir ces messieurs.

BERTRAND.

Ich! ich! weisz.

LA MÈRE LA DOUANE, tirant d'un vieux sac des Ionettes, une aiguille piquée dans un manche de bois, une dizaine de florins, s'installe à son aise, sans faire attention aux croupiers qui continuent de compter de l'argent, ni aux joueurs qui se moquent d'elle.

Garçon, des cartes! (Le garçon lui en donne.) Merci! (Regardant Bertrand.) Je le connais, ce bonhomme-là, il me prend ma place tous les matins! Je ne joue bien qu'à cette place, moi.

GODELET, à Trumeau lui montrant la vieille.

Regarde-donc la fée Martingale.

TRUMEAU, souriant malgré lui.

Elle a dû être bien, cette femme-là!

GODELET, criant.

Quand?... oh! oh! mais le paysage se peuple.

TRUMEAU, amèrement.

Oui, oui, l'autel est prêt et les victimes s'avancent. (Onze heures sonnent; au dernier coup, le croupier qui tient les cartes, et qui les a comptées et battues, dit : Messieurs, faites le jeu! (Les joueurs pontent, assis ou debout.)

LE CROUPIER.

Messieurs, faites le jeu... Le jeu est fait... rien ne va plus! (Il tire les cartes.) Quatre. (Il tire.) Neuf!... Rouge perd et couleur gagne! (Les autres croupiers paient ou ramassent, ils se servent de leurs râtaux pour demander l'argent et parfois pour allonger les enjeux.)

GODELET, à Trumeau.

Eh bien, ça ne te dit rien ?

TRUMEAU.

Si, ça me dit : va-t'en ! et je...

GODELET.

Poltron ! veux-tu te ruiner, oui ou non ?

TRUMEAU.

Au fait, oui... je l'oublie toujours.

LE GROUPIER.

Messieurs, faites le jeu... Messieurs, faites le jeu !

UN JOUEUR.

Moitié à la masse.

UN AUTRE.

Quinze louis à la masse.

LE GROUPIER.

Moitié à la masse de rouge... quinze louis à la masse de l'inverse... le jeu est fait.

GODELET.

Va donc !

TRUMEAU, avec éclat.

Arrêtez !... je fais dix francs

L'INSPECTEUR.

Bien, monsieur... où cela ?

TRUMEAU, troublé.

Où vous voudrez.

L'INSPECTEUR.

A rouge ou noir ?

TRUMEAU.

A noir.

LE GROUPIER.

Le jeu est fait... rien ne va plus... trois. . deux... Rouge gagne et la couleur.

GODELET.

Pas de chance!

TRUMEAU.

Comment! j'ai déjà perdu?

GODELET, avec ardeur.

Oui, prends ta revanche..

TRUMEAU.

Merci, j'en ai assez.

GODELET.

Quoi! tu recules! ah ça, mais puisque tu te ruines?...

TRUMEAU, impatienté.

Je me ruine... je me ruine... Eh! sapristi! je veux bien me ruiner, mais je ne veux pas que ça me coûte si cher.

GODELET.

Eh bien, sacrebleu! je te vengerai... prête-moi un louis.

TRUMEAU.

Moi encourager tes vices! jamais!

GODELET.

Tu me refuses? c'est trop fort! mais ça m'est égal... j'ai là dans mon gousset quatre pièces de cinq qui vont faire l'affaire...

TRUMEAU.

Godelet! Godelet!

GODELET.

Il n'y a pas... Il n'y a pas... elles y passeront ou elles diront pourquoi. (Trumeau s'éloigne peu à peu; depuis quelques instants, une discussion a couvé entre la Mère la Douane et Bertrand, malgré les efforts de l'inspecteur; ils élèvent la voix.)

LA MÈRE LA DOUANE.

Ces deux pièces sont à moi.

BERTRAND.

Nein, madame.

LA MÈRE LA DOUANE, criant.

Nein, nein, je vous dis que c'est moi qui les ai mises moi, moi, entendez-vous ?

BERTRAND.

Ja, wohl, ich verstehe nicht französisch.

LA MÈRE LA DOUANE.

Bon, bon, c'est à moi.

L'INSPECTEUR, au croupier.

Payez l'erreur. (On paie.)

LE GROUPIER.

Messieurs, faites le jeu.

GODELET.

Je fais mes quatre pièces de cent sous dans le carré du milieu.

L'INSPECTEUR.

A la couleur ?

LE GROUPIER.

Un... un après !. La carte est noire. (Les croupiers emprisonnent les mises.)

GODELET, criant.

Eh, là-bas ! qu'est-ce vous faites ? ne touchez donc pas à mon argent, il y a point égal.

LE GROUPIER.

Monsieur, il y a un refait, carte noire.

GODELET.

Je m'en moque pas mal.

L'INSPECTEUR, gracieusement.

Vous êtes en prison, monsieur.

GODELET, furieux.

En prison ! moi en prison ?

L'INSPECTEUR.

C'est-à-dire que la moitié de votre mise appartient à la banque.

GODELET.

Ah !

L'INSPECTEUR.

Mais vous pouvez retirer dix francs.

GODELET.

Les retirer ?... oui... Eh bien, non, au fait, je laisse tout jusqu'à extinction de chaleur naturelle... et... et on verra, d'abord je suis décidé à faire sauter la banque !...

LE CROUPIER.

Trois... rouge gagne et la couleur...

L'INSPECTEUR, à Godelet.

Vous avez gagné.

GODELET, joyeux.

Qu'est-ce que je disais !

SCÈNE VI

LES MÊMES, moins TRUÉNEAU, puis MADemoiselle GOLDBERG, BOLSTOI, CARILLON.

BOLSTOI, entrant de la gauche *.

Ah ! maître Carillon, vous arrivez trop tard. Vous n'avez pas marqué les premiers coups... déjà !

CARILLON, entrant de la droite.

Je vais les prendre.

* Bolstot, Carillon.

BOLSTOI.

Vous dites donc, n'est-ce pas, que l'écart sur la rouge a été hier de...

CARILLON.

Cent soixante-quatre coups, mon prince.

BOLSTOI.

Bien! restez près de moi, je vous prie. (Carillon prend les coups sur la carte d'un voisin.)

LE CROUPIER*.

Messieurs, faites le jeu.

MADemoiselle GOLDBERG, s'asseyant.

Dix louis au billet.

GODELET.

Mettez-les dans ma tranchée, madame, ça vient de gagner.

MADemoiselle GOLDBERG, souriait.

Pardon, mais je ne change pas ma marche.

GODELET.

Ah! vous ne... Eh bien c'est moi qui passerai de votre côté... Alors. (Au Croupier.) Mettez mes quatre pièces près du billet de madame.

BOLSTOI, tirant une liasse de billets de sa poche et en jetant un rouge sur le tapis.

Douze mille francs. (A Carillon.) Mettez cela pour moi... aussi, je vous prie.

CARILLON, annonçant.

Douze mille francs.

BOLSTOI, à Godelet.

Mon capitaine, annoncez, je vous prie, huit mille francs pour vous.

* La Mère la Douane, Bertrand, joueurs des deux côtés de la table, les croupiers, Godelet debout, le dos au public, puis Carillon assis, Bolstol assis, mademoiselle Goldberg assise au bout de la table; au fond, joueurs.

GODELET, sautant.

Quoi! quoi! quoi! de quoi?

BOLSTOI.

Annoncez, huit mille.

GODELET.

Vous les avez, au moins? Trumeau ne les paierait pas.

LE CROUPIER.

Le jeu est fait.

GODELET, criant.

Attendez!... huit cent mille... non, huit mille francs en dehors... à côté de mes vingt francs. Ne les mêlez pas!

L'INSPECTEUR, qui a tout suivi de l'œil.

Cela va.

LE CROUPIER.

Douze mille francs au billet... Douze mille francs à l'autre billet... huit mille francs en dehors... dix louis au billet.

LA MÈRE LA DOUANE, criant.

Moitié à ma masse.

LE CROUPIER.

Vous avez quatre florins, madame, ôtez-en deux.

LA MÈRE LA DOUANE.

Toujours des injustices!

LE CROUPIER.

Le jeu est fait! Rien ne va plus! (Il tire.) Deux.

GODELET.

Bigre! je n'ai pas une goutte de sang dans les veines!

BOLSTOI.

Nous perdons déjà? oh! c'est drôle, cela!

LE CROUPIER, urant.

Un.

GODELET, criant.

J'ai gagné. (A Bolstoi.) Nous avons gagné!

BOLSTOI, avec indifférence.

Oui, c'est vrai, donc!

GODELET, ravi.

Je leur pige huit mille vingt francs.

LE GROUPIER.

Messieurs, faites le jeu!

GODELET.

Ah! oui... (Après une seconde de réflexion.) Tant pis! je laisse les quarante francs.

BOLSTOI.

Et huit mille en dehors.

GODELET.

Parbleu! ça me porte bonheur.

LE GROUPIER.

Rien ne va plus? trois... deux... rouge gagne et couleur perd. (Le jeu continue à voix plus basse, le cercle se referme petit à petit autour de la table; exclamations; entre Saint-Amand dans une tenue impossible, faisant contraste avec la tenue irréprochable du commencement, il a un vieux pet-en-l'air tout déchiré, un vieux gilat, un pantalon frangé; à son entrée une explosion de rires éclate pour la seconde fois au milieu des joueurs.)

GODELET, perda dans la foule.

Le colosse chancelle, tout à la masse. (On rit.)

SCÈNE VII

LES MÊMES, SAINT-AMAND.

SAINT-AMAND.

Il paraît que la banque ne fait pas ses affaires, ce serait le moment d'utiliser mon habit de travail; cependant, en venant ici, j'ai rencontré un bossu qui ne me montrait pas sa bosse... Et l'on

n'ignore pas qu'un joueur qui rencontre un bossu qui ne lui montre pas sa bosse... (Nouvelle explosion des joueurs.) Oh ! n'importe ! (S'approchant de la table.) Je fais cent cinquante louis.

BOLSTOI.

Faites à rouge, donc.

SAINTE-AMAND.

A rouge... soit !

BOLSTOI.

Voilà cinq fois que l'on passe.

SAINTE-AMAND.

Eh bien, mais, avec votre jeu ordinaire, vous leur gagnez déjà cent soixante mille francs, à vous tout seul.

GODELET, comme fou.

Oui, et moi aussi, je gagne, je ne sais pas quoi... tout est là... Tenez, sur le tapis.

BOLSTOI.

Retirez donc votre mise, cher capitaine.

GODELET.

Jamais ! Tout y passera, s'il le faut ; voilà comme je suis, moi, quand je m'y mets. (Il va se placer entre mademoiselle Goldberg et Sainte-Amand.)

MADemoiselle GOLBERG.

Capitaine, vous êtes superbe !

GODELET, les yeux hors de la tête.

Ça dépend des moments.

LE CROUPIER.

Le jeu est fait... rien ne va plus... (Criant.) Quarante...-sept.

GODELET, criant.

Encore gagné !

BOLSTOI, bâillant.

Oh ! c'est monotone... déjà !

G.

GODELET.

Je ne trouve pas.

MADemoiselle GOLDBERG.

Deux coups encore comme cela, et la banque va sauter.

BQLSTOI.

Même jeu pour moi... douze mille francs.

CARILLON.

Douze mille.

GODELET.

Tout va à ma masse, nom de nom ! et huit mille en dehors !

SAINT-AMAND.

Trois cents louis. (A Godelet qui lui tenait le bras.) Ne me lâchez pas le bras, s'il vous plaît.

GODELET.

Vous vous trouvez mal ?

SAINT-AMAND.

Eh non, c'est pour ne rien changer à la veine, tout à l'heure vous me teniez le bras et nous avons gagné, ne bougez pas et nous gagnerons encore.

GODELET.

Vrai ?

SAINT-AMAND.

Oui.

GODELET.

Alors, je veux bien, cristi !... on tire.

SAINT-AMAND.

Aie ! vous serrez trop...

GODELET.

C'est l'émotion !...

SAINT-AMAND.

Trois pour nous, ce n'est pas riche... deux à noir... voyez-vous! c'était sûr.

LA MÈRE LA DOUANE, criant.

Monsieur, vous vous trompez encore.

BERTRAND.

Was s'icht zie an ?

LA MÈRE LA DOUANE.

J'ai mis huit pièces.

BERTRAND.

Ich habe hacht gulden.

LA MÈRE LA DOUANE.

Non, non, cette masse est à moi.

BERTRAND.

Ich nehme diese gulden, weil ich...

LA MÈRE LA DOUANE.

Lâchez ça.

BERTRAND.

Wo denken sie in dieses zu thun ?

L'INSPECTEUR, distribuant l'argent.

Monsieur, voilà votre masse, celle-ci est à madame.

LA MÈRE LA DOUANE, entre ses dents.

Vieux filou !

LE GROUPIER.

Le jeu est fait.

BOLSTOI.

Pardon, je vous prie... qu'est-ce qu'il reste à la banque ?

L'INSPECTEUR.

Prince, il ne reste pas votre jeu.

BOLSTOI.

Alors, je fais le reste de la banque après tout le monde, donc, déjà.

GODELET.

Ma foi, je canne, je retire... quarante francs. (Il les retire.)

SAINT-AMAND, furieux.

Morbleu ! Vous allez nous faire perdre.

GODELET.

Je respire à peine. (La galerie qui s'est gossée d'un flot de spectateurs entourant la table de tous côtés, ne permet plus de voir ce qui s'y fait ; les uns montent sur les banquettes, les autres sur les chaises ; on parle, on tousse, on murmure.)

LE CROUPIER.

Le jeu est fait... Rien ne va plus. (Alors, un silence absolu se fait. Quatre... deux ! Rouge gagne et la couleur perd.)

GODELET, criant.

Vive la France !

L'INSPECTEUR, après qu'on a payé les autres joueurs.

Prince, il vous revient trois frédéric et trente-deux kreutzers. (On rit.) Messieurs, la banque vient de sauter. (Un hurra formidable retentit, on veut voir les derniers sous qui sortent des boîtes. On s'écarte pourtant à la fin, pour laisser passer Bolstoi qui se retire chargé de billets et de rouleaux, on le suit comme un triomphateur.)

BOLSTOI, à Godelet qui s'assied à droite *.

Eh bien, capitaine ? il me semble que nous avons bien mené notre barque, moi je gagne deux cent vingt-cinq mille francs. Et vous, je vous prie ?

GODELET, qui a de l'or et de l'argent plein un chapeau.

Moi, je gagne... plus ou moins...

CARILLON.

Le capitaine doit gagner cinq mille quatre-vingts francs, ayant retiré deux louis au dernier coup.

GODELET.

Mâtin ! quel œil ! Ah ça, mais, qu'est-ce que je vais faire de tout ça ! (Il foure tout son or dans ses poches.)

* Saint-Amand, mademoiselle Goldberg, Bolstoi, Godelet, Carillon.

SAINT-AMAND.

Suivez-vous votre veine dans l'autre salle ?

MADemoiselle GOLDBERG.

Oh! je n'y manquerais pas pour un empire! J'ai encore une heure à jouer dans ma journée, et je vais l'employer dans le grand salon.

BOLSTOI.

Est-ce que vous avez bien poussé votre chance, mon enfant ?

MADemoiselle GOLDBERG.

Prince, j'emporte vingt-quatre mille francs de bénéfice.

BOLSTOI.

Allons, la journée n'est pas mauvaise, mais moi, j'en ai assez... vraiment, pour le matin ; Carillon, tenez... est-ce que vous voulez prendre cela pour votre peine ?

CARILLON.

Mille francs ! mon prince, comment m'acquitterai-je jamais ?

GODELET.

En les lui rendant plus tard, si vous y pensez. (Ils rient et s'éloignent, Carillon par la droite.)

LA MÈRE LA DOUANE, qui s'est assise dans un fauteuil et compte son argent.

Trente-quatre, trente-cinq, trente-six...

BERTRAND, se mettant près d'elle, et comptant aussi .

Ein und funfzig, zwei und funfzig.

LA MÈRE LA DOUANE.

Encore vous ?

BERTRAND.

Lassen zie mich ungeschoren, madame.

LA MÈRE LA DOUANE.

J'aime mieux m'en aller.

* La Mère la Douane, Bertrand, Godelet.

BERTRAND.

Und ich auch. (Ils sortent chacun de leur côté. Cependant les croupiers ont étendu un grand rideau de couleur sombre sur le tapis vert et se sont retirés ; quelques personnes vont et viennent dans la salle, mais la plupart des joueurs sont partis à la suite de Bolstoï, Godelet achève de sortir son argent dans son porte-monnaie, dans ses poches et dans un portefeuille.)

SCÈNE VIII

GODELET, JOUEURS, qui vont et viennent pendant la sortie générale,
HECTOR, entre par la porte de gauche *.

HECTOR, à part.

Plus que dix louis ! Faut-il que je sois bête de m'entêter à jouer à la roulette ! j'y perds neuf fois sur dix ; pendant qu'on faisait sauter la banque ici, elle nous rasait de près de l'autre côté ; tout ce que j'avais gagné à Saint-Amand y a passé... Mais qu'est-ce que je vois là?... Le capitaine Godelet mordant à même un lingot?... O fortune ! voilà de tes coups !

GODELET, qui a fini, se levant.

C'est fait !... Décidément c'est une belle chose que le hasard ! J'écrirai une pétition au sénat pour demander qu'on rétablisse les jeux en France.

HECTOR, s'avançant.

Et l'on vous donnera un bureau de tabac.

GODELET.

Ah ! c'est vous, mauvaise graine !... Vous savez... nous venons de faire sauter la banque... Regardez-moi cette table, quel aspect lugubre ça vous a maintenant !

HECTOR.

Ça vous met la joie au cœur.

GODELET, à la table.

Ris donc, cadavre !

* Hector, Godelet.

HECTOR, riant.

Il est féroce dans la victoire.

GODELET.

Allons faire sauter celle d'à côté.

HECTOR.

Non, merci ! je n'ai pas de veine, ce matin.

GODELET*.

Ah ! mon gaillard ! je parie que vous vous êtes fait ratisser jusqu'à votre dernier écu.

HECTOR.

Moi ? (A part.) Parbleu !... j'ai une idée. (Haut.) Pas précisément, mais j'ai beaucoup perdu. (Appuyant.) Il me reste à peine quelques centaines de louis.

GODELET, à part.

Bigre ! moi qui ai tant de chance ! si je pouvais lui donner une bonne leçon, à ce drôle-là, tout en servant ma vieille haine ! (Haut et négligemment.) C'est égal, votre trente et quarante, c'est amusant... si on veut, mais cependant je trouve que c'est agaçant de voir comme ça passer des dames de cœur sans pouvoir y toucher ; aussi, moi, j'aime mieux le bezigue.

HECTOR, à part.

Je te vois venir, vieux lascars !

GODELET.

Le bézigue... ou le piquet... jouez vous le piquet, vous

HECTOR, innocemment.

Oh ! pas du tout... je connais un peu l'écarté.

GODELET, à part.

L'écarté ! mon triomphe au régiment ! (Haut.) Eh bien, dites donc, si nous faisons une petite partie ?

HECTOR, riant.

Ah ! ça, mais vous êtes encore plus joueur que moi !

* Godelet, Hector.

GODELET.

Oh! une petite partie, histoire de s'amuser, j'en risque jusqu'à cent francs.

HECTOR.

Oh! pourquoi faire?

GODELET.

Vous avez peur.

HECTOR.

Moi? cent francs de plus ou de moins, qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse?

GODELET.

Eh bien, alors...

HECTOR.

Eh bien, soit! mais nous ne risquerons que cent francs.

GODELET.

C'est entendu. (A part.) Je connais les hommes... une fois que je le tiendrai... Ah! tu chabres les petits cocodès! (Haut.) Allons au café.

HECTOR.

Inutile... il y a tout ce qu'il faut dans les salons de conversation... Ah ça, combien avez-vous donc gagné?

GODELET, sèchement.

Ah! je n'ai pas besoin de vous le dire.

HECTOR.

C'est vrai. (A part.) Car je le saurai dans une heure. (Haut.) Allons!

GODELET.

Après vous. (A part.) Je ne veux pas lui laisser une plume. (Ils sortent par la droite pendant qu'Amélie et Marguerite entrent par la gauche.)

SCÈNE IX

AMÉLIE, MARGUERITE, JOUEURS, qui passent, puis
GERMAIN.

AMÉLIE, entrant.

Oh! tu le vois, mon père nous fuit... Il me hait.

MARGUERITE.

Enfant!

AMÉLIE.

Dix fois j'ai tourné vers lui mes regards suppliants, et dix fois ses regards se sont détournés des miens. Tout à l'heure même, je l'ai appelé avec des sanglots, et il est resté sourd à ma voix, et il s'est éloigné. Ah! il me hait, te dis-je!

MARGUERITE.

Tais-toi!

AMÉLIE.

Du reste, ça m'est égal, il aura beau faire... il ne pourra pas m'éviter toujours. Oh! je serais si heureuse de pouvoir tout arranger pendant l'absence de Raoul! si heureuse d'obtenir son pardon pour le jour où il reviendra nous annoncer la guérison de madame de Villefranche!...

MARGUERITE.

Crois-tu vraiment à cette guérison!

AMÉLIE.

Je l'espère, et cependant je ne sais pourquoi je suis inquiète!... Depuis que Raoul m'a quittée pour se rendre auprès de sa mère, je ne vis plus, et tiens! pour recevoir à l'instant une lettre de Raoul, je donnerais... aussi ai-je dit à miss Crockett de me faire prévenir dès qu'il arriverait des nouvelles de France. (Très-agitée.) Oh! je ne sais ce que j'éprouve! J'ai comme le pressentiment d'un malheur... je voudrais être dans les bras de mon père... il me semble que je serais plus forte. Oh! je ne puis y résister, il faut qu'il m'en-

tende ! je me jeterai à ses pieds, et j'en suis sûre, il me pardonnera... viens... viens...

GERMAIN, entrant.

Madame!...

MARGUERITE.

Mais, c'est Germain !

AMÉLIE.

Quel espoir !

GERMAIN, s'avançant.

Miss Crockett fait prévenir ces dames qu'elle vient de recevoir...

AMÉLIE, vivement.

Une lettre de Strasbourg ?

GERMAIN.

Précisément, madame.

AMÉLIE.

Ah ! courons, courons, Marguerite. (S'arrêtant.) Mais... mon père...

MARGUERITE.

Il ne s'en ira pas, sois tranquille. Mais au plus pressé d'abord, viens, chère enfant, viens ! (Elle entraîne Amélie ; elles sortent suivies de Germain au moment où Hector entre de l'autre côté.)

SCÈNE X

HECTOR, puis RAOUL.

HECTOR, entrant, riant aux éclats.

Ah ! ah ! ah ! ah ! je n'ai jamais tant ri ! Et notre beau-père est venu fort à propos pour... A présent, je sais combien il avait gagné, ce pauvre capitaine !... (Boudissant à la vue de Raoul qui sort du salon voisin.) Raoul ! vous ici ! (Raoul est pâle, fiévreux, hors de lui*.) Comment ! vous êtes donc de retour ?

* Raoul, Hector.

RAOUL.

Moi ? je ne suis pas encore parti.

HECTOR.

Vous n'êtes pas encore allé chez votre mère ? vous ne revenez pas de Strasbourg ?

RAOUL.

Non, mais je vais y aller... je repars tout à l'heure. (Tombant épuisé sur le siège.) Je suis ici depuis quelques instants seulement. (Avec rage.) Et si vous saviez ce que j'ai perdu ! (Se levant.) C'est inouï ! la même chance aujourd'hui à Hombourg, qu'avant-hier et hier à Wiesbaden et à Bade... oh !

HECTOR*.

Ah ça, mais je réve ! je dors tout éveillé ! vous avez été à Bade et à Wiesbaden, dites-vous ? Eh bien, et votre mère ?

RAOUL, comme s'il ne comprenait pas.

Ma mère ?

HECTOR.

On vous a écrit qu'elle était très-mal, que vous n'aviez pas un instant à perdre.

RAOUL, avec un frémissement.

Mais non... mais non... On ne m'a pas écrit cela... vous vous trompez, on m'a écrit seulement qu'elle était très-souffrante... mais vous savez bien que depuis deux ans, c'est toujours ainsi... Elle a une de ces maladies avec lesquelles, grâce à Dieu, on vit cent ans ! Par conséquent... (S'asseyant et prenant son front dans ses mains.) Il me semble toujours que mes tempes vont s'ouvrir... Voilà deux nuits que je n'ai dormi... deux jours que je n'ai mangé !

HECTOR.

C'est avant-hier matin que vous avez quitté Francfort ?

RAOUL, comme halluciné.

Hein ? je crois que oui... oui... c'est avant-hier... je volais cù

* Hector, Raoul.

m'appelaient mon devoir, mon amour! car vous savez que si j'adore ma femme, j'idolâtre ma mère, n'est-ce pas?... je l'ai prouvé vingt fois... et elle le sait bien, du reste, la chère femme. Aussi je... qu'est-ce que je disais donc ?

HECTOR.

Vous voliez vers Strasbourg.

RAOUL, se levant.

Ah! oui... je stimulais l'ardeur de mes postillons par des promesses, par des menaces... et savez-vous pourquoi?... C'est que j'avais hâte d'arriver et d'échapper ainsi au vertige qui, peu à peu, m'envalissait, car, voyez-vous, cette fièvre de jeu que j'avais comprimée pendant deux mois, faisait alors explosion dans mon cerveau... L'enfer m'avait repris! et une voix, une voix fatale murmurait à mon oreille, tout le long de la route: Arrête! arrête! L'heure du gain a sonné; aujourd'hui la chance est pour toi, demain, elle sera pour un autre... Encore un tour de roue... et tu laisses à jamais derrière toi la fortune qui voulait te sourire... Arrête! arrête!... quelques instants te suffiront, et... (avec égarement) j'ai écouté cette voix. (On entend retentir le bruit de l'or de la banque voisine. Raoul avec un cri.) Cette voix que j'entends encore! Ah! ce bruit! ce bruit! Je l'entendais ainsi dans ma course rapide! il couvrait les cris des postillons, le hennissement des chevaux, le bruit des roues!... et j'ai crié! et le postillon m'a obéi... il a marché sur Wiesbaden! Le soir, je me suis retrouvé à Bade, sans savoir comment j'y étais venu, sans avoir rien entendu, si ce n'est la voix fatale qui me disait sans cesse: Va toujours!... sans avoir rien vu si ce n'est le fantôme du jeu qui marchait devant moi en me désignant le but que je devais atteindre!... Alors j'ai joué... joué encore!.. et j'ai perdu!... encore perdu!.. je dois partout! je ne sais combien!... j'ai pris d'autres chevaux, je crois, et je suis reparti... la nuit, sans conscience de mes actes, sans idées... autres que celle de laisser le destin, d'épuiser ma déveine ici (avec emportement) et j'en viendrai à bout! je le sens! je le sens! Oh! je ne veux pas céder! je ne céderai pas... de l'argent! de l'argent!

HECTOR.

Raoul, vous m'effrayez !

RAOUL.

Pas de conseils ! de l'argent... en avez-vous ?

HECTOR.

Voilà ce qu'il me reste.

RAOUL, saisissant l'argent que lui tend Hector, avec un cri de joie.

Donnez ! nous compterons tout à l'heure, avant mon départ, car il faut que je parte, il faut que je voie ma mère.

HECTOR.

Votre mère ?

RAOUL, avec fièvre.

Oh ! je ne l'oublie pas. (Regardant sa montre.) Le train de Strasbourg... dans une heure... J'ai un siècle à moi... une passe ou deux... et je rentre en moi-même, et j'arriverai près de ma mère, l'esprit tranquille, le cœur... (Avec des larmes dans la voix.) Oh ! la bonne soirée ! calme et sereine, que je passerai là, près d'elle... à ses pieds, comme autrefois... et avec quel bonheur je baiserais ses cheveux blancs et ses joues vénérables !... Aussitôt arrivé, j'écrirai à Amélie !... Mon Amélie !... toute ma joie, toute ma vie !... avec ma pauvre chère mère... et... (A Hector, lui montrant l'or qu'il lui a remis.) Combien y a-t-il là ?

HECTOR.

Cinq mille francs.

RAOUL.

C'est assez... Écoutez !... vous allez venir avec moi... mais vous ne me regarderez pas... vous vous tiendrez à ma droite. (Avec redoublement de fièvre.) Oh ! je gagnerai !... je veux gagner !... si j'arrive à cent mille francs, ne me laissez pas continuer... vous entendez ?... Bien !... Prenez-moi par les cheveux, s'il le faut, mais entraînez-moi ! arrachez-moi d'ici... J'ai encore trois quarts d'heure, venez... venez ! (Il entraîne Hector, tous deux entrent alors dans le salon de jeu où le bruit de l'or a recommencé à se faire entendre plusieurs

fois, servant ainsi d'accompagnement à plusieurs parties de cette scène. Les joueurs ont recommencé à circuler dans les salons de jeu, et ce n'est que quelques instants après la sortie de Raoul et d'Hector que paraissent du côté opposé, Trumeau et Godelet.

SCÈNE XI

JOUEURS, TRUMEAU, GODELET, puis HECTOR, RAOUL,
puis AMÉLIE.

TRUMEAU, retenant Godelet*.

Voyons, Godelet! voyons, mon ami!

GODELET, pâle, défait, la cravate dérangée et tout en désordre.

Il n'y a plus de Godelet... il n'y a plus d'ami!... il n'y a qu'un homme volé, dupé, escroqué!..

TRUMEAU.

Est-tu bien sûr?... une pareille accusation...

GODELET.

Mais puisque je te dis que je l'ai vu!... trop tard, malheureusement!... il m'a filé la carte!... misère de moi!... un vieux de la vieille, comme moi!... il m'a chambré!...

TRUMEAU.

Tu dis?

GODELET.

Il m'a chambré, comme un conscrit!

TRUMEAU.

Mais c'est toi qui l'as forcé de jouer.

GODELET.

Ça ne fait rien.... il m'a chambré!... Ah! j'en mangerai du d'Argelès!

TRUMEAU.

Mais sac à papier! il n'y avait pas de témoins, ainsi...

* Godelet, Trumeau.

GODELET, accablé.

C'est vrai... il n'y en avait pas. (Avec colère.) Mais il y en aura un jour... Écoute bien ! à partir d'aujourd'hui, je m'attache aux pas de d'Argelès, je le suivrai comme son ombre... je ne le perdrai pas une minute des yeux... et, fût-ce dans six mois, dans dix ans, dans cent ans !... foi de Godelet je le prendrai la main dans le sac, et alors !... mille noms de noms... Je ne te dis que ça... (Avec rage.) Ruiné !... dépouillé !... comme dans un bois !... cinq mille balles ! Prête-moi cent francs.

TRUMEAU.

Pourquoi faire ?

GODELET.

Je veux rejouer.

TRUMEAU.

Tu es fou... demain je te donnerai ce que tu voudras... mais aujourd'hui... (Bruit dans le salon à gauche.) Qu'est cela ?

GODELET *

Tiens, ça recommence comme ici... La roulette doit la danser belle... (Avec désespoir.) Et je n'y suis pas !

TRUMEAU, qui regarde.

Oh ! c'est impossible ! Je vois ce qui n'est pas !...

GODELET.

Prête-moi vingt-cinq francs, vingt francs, quinze francs, cent sous... voyons, cent sous !... ou je fais un malheur. (Trumeau, qui regarde toujours, ne lui répond pas. Godelet, accablé, tombant dans un fauteuil.) Oh ! les amis ! les amis !

TRUMEAU.

Lui ici ! lui !... c'est bien lui ! (Acclamations, bravos au dehors.)

RAOUL, rentrant avec Hector ; il est joyeux, presque hors de lui.

Je l'avais bien dit que je gagnerais !

HECTOR.

O rouletté ! Les cent mille francs y sont !

* Trumeau, Godelet.

GODELET, qui a bondi.

C'est lui * !

* TRUMEAU, lui saisissant le bras et à voix basse.

Ne bouge pas!

RAOUL.

Je pars!... Prenez la moitié de cet or et... (Avec un cri en apercevant Trumeau qui s'avance menaçant vers lui.) Dieu!... (Voyant en dehors Amélie.) Amélie!

AMÉLIE, entrant précipitamment de la droite; elle est tout en larmes.

Mon père! où est mon père? (Apercevant Raoul, avec un cri étouffé.)

Ah! (A demi-voix, d'une voix brisée.) Raoul! toi ici!

RAOUL.

Hein?...

AMÉLIE.

Comment n'es-tu pas...

RAOUL.

Près de ma mère? Oui! mais j'y vais, je vais partir, ce soir, je serai près d'elle.

AMÉLIE.

Mais, malheureux! ta mère est morte!

RAOUL **.

Ah! (Il tombe accablé; au milieu des sanglots d'Amélie et de la consternation générale, on entend dans la salle voisine le bruit plus retentissant de l'or, et la voix monotone du croupier qui répète.)

LE GROUPIER.

Faites votre jeu, messieurs! Le jeu est fait! rien ne va plus.. dix, noir, pair et...

* Hector, Raoul, Trumeau, Godelet.

** Hector, Raoul, Amélie, Trumeau Godelet.

ACTE QUATRIÈME

Chez Raoul. Fin mars. Quinze mois après, à Paris. Un petit boudoir précédant les grands salons ; à gauche, une cheminée avec du feu ; à gauche, au fond, un petit secrétaire ; à droite et presque au milieu, une table ovale recouverte d'un tapis ; au lever du rideau les salons du fond sont dans une obscurité complète ; le boudoir est éclairé par deux lampes placées l'une sur la cheminée, l'autre sur le secrétaire. Canapé près de la cheminée, fenêtre dans un pan coupé à droite.

SCÈNE PREMIÈRE

MARGUERITE, MISS CROCKETT.

Marguerite est assise près de la cheminée sur le canapé ; Miss Crockett tient entr'ouverte la porte de la chambre de droite.

MISS CROCKETT, parlant à demi-voix en regardant dans la chambre.

Aoh ! elle dormait profondément, je n'aurai jamais le courage de la réveiller comme elle l'avait ordonné à moi. (Elle va près de Marguerite.)

MARGUERITE, même jeu.

Il le faudra bien, cependant, puisqu'il y a réunion ce soir à l'hôtel.

MISS CROCKETT.

Coquines de réunions qui rendaient ma chère enfant malade. Ah ! je regrettais bien pour elle les huit mois de calme passés à Strasbourg après la mort de cette pauvre dame. Mistress Amélie

avait repris sa force et ses couleurs, et elle a tout reperdu depuis six mois que nous sommes à Paris.

MARGUERITE.

Ah ! c'est que, depuis six mois, le chagrin est rentré au logis et que M. de Villefranche n'y reste guère.

MISS CROCKETT.

Oh ! yes ; il était toujours sorti dehors depuis ces derniers mois, et, depuis ces huit derniers jours, il ne rentrait même plus les nuits.

MARGUERITE *.

Il les passe dans les ambassades en vue d'un nouvel avenir. Il le dit du moins ; mais, entre nous, j'ai bien peur...

MISS CROCKETT.

Et moi aussi ; cependant, il n'avait plus de mauvais exemples ; car enfin son dangereux ami sir Hector, il n'avait plus reparu depuis le triste événement. Il n'était jamais venu à Strasbourg, et je avais la preuve qu'il était allé au delà des mers, je ne sais plus où... une ville où l'on jouait beaucoup... enfin en Amérique.

MARGUERITE.

Oui ; mais on en revient d'Amérique.

MISS CROCKETT.

On en revient, oui, et tant pis, j'aurais eu satisfaction à apprendre que sir Hector y était resté... pendu... je le aimais pas.

MARGUERITE, souriant.

Cela se voit.

SCÈNE II

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE, puis TRUMEAU.

LE DOMESTIQUE.

Ma dame...

* Miss Crockett, Marguerite.

MARGUERITE.

Qu'y a-t-il ?

LE DOMESTIQUE.

Monsieur Trumeau demande à parler à madame de Launay.

MARGUERITE.

Monsieur Trumeau ?

MISS CROCKETT.

Impossible !

MARGUERITE, au domestique.

Êtes-vous sûr ?

TRUMEAU, entrant au fond*.

Oui, oui ! c'est moi... moi, qui, au risque de me rencontrer avec mon gendre, viens dans une maison où je m'étais juré de ne jamais mettre le pied.

MARGUERITE.

Oh ! c'est bien à vous...

MISS CROCKETT.

Yes bien, très-bien..

TRUMEAU.

Où est ma fille ? il faut que je la voie !.. Il le faut !.. il le faut !.

MARGUERITE.

Calmez-vous.. Miss, laissez-nous...

MISS CROCKETT.

Oh ! il y avait encore quelque chose !.. (Miss Crockett et le domestique sortent.)

SCÈNE III

TRUMEAU, MARGUERITE, puis AMÉLIE.

MARGUERITE.

Elle sommeille, la chère enfant !.. Qu'elle va être heureuse, en vous revoyant au bout de quinze longs mois.

* Miss Crockett, Trumeau, Marguerite.

TRUMEAU.

Où, c'est bien long quinze mois !. et pourtant le besoin de la revoir n'aurait pas suffi pour me ramener ici.. mais un motif puissant.. il faut que je connaisse la véritable position de M. de Villefranche pour tout réparer.. s'il en est temps encore..

MARGUERITE.

Que voulez-vous dire ?

TRUMEAU.

Je veux dire que, depuis son arrivée à Paris, M. de Villefranche a recommencé sa vie de tapis verts.

MARGUERITE.

Il se pourrait ?..

TRUMEAU.

Qui sait, si en dépit de cette fête qu'il donne ce soir, monsieur mon gendre n'est pas encore une fois aux expédients. Ainsi, on parle déjà tout bas de contrainte par corps, d'arrestation.

MARGUERITE.

Ce sont de faux bruits, sans doute.

TRUMEAU.

Oh ! il n'y a pas de fumée sans feu... d'ailleurs j'ai des renseignements précis sur la conduite de Raoul et de M. d'Argelès.

MARGUERITE.

M. d'Argelès ? il est donc revenu en France ?...

TRUMEAU.

Où, et vous le verrez arriver ici au premier moment.

MARGUERITE.

Et qui vous a mis au courant des faits et gestes de M. de Villefranche ?

TRUMEAU.

Qui ? Godelet ; dès qu'il a appris le retour du d'Argelès, il s'est attaché de nouveau à ses pas ; cette nuit, il l'a vu entrer aux Provençaux.. avec mon gendre ; et il a su par un des garçons qu'il y

avait une partie infernale organisée... Il a attendu, et, à trois heures du matin, Raoul sortait pâle, défait, presque désespéré. Oh ! tenez, cet homme marche à une ruine honteuse et je ne veux pas qu'il y entraîne mon enfant avec lui.. Eh bien, je saurai peut-être par elle tout ou partie de la vérité et alors..

MARGUERITE.

Alors...

TRUMEAU, prêtant l'oreille.

Chut... j'entends marcher.

MARGUERITE.

C'est Amélie.

TRUMEAU.

Ah ! les jambes me manquent. Je ne sais pas ce que j'ai... (Il se tient un peu à l'écart ; Amélie ne le voit pas d'abord.)

MARGUERITE.

Attendez, attendez !...

AMÉLIE, entrant de la droite*.

Encore là, marraine ? tu me veillais donc ? (Elle l'embrasse et s'assoit près de la table.) Ah ! ces quelques instants de sommeil m'ont fait du bien.. j'ai fait un bien doux rêve.

MARGUERITE.

Vraiment ?

AMÉLIE.

Oui, j'étais auprès de mon père. (Mouvement de Trumeau.)

AMÉLIE, tristement.

Comme les rêves sont menteurs ! Il me souriait ! je lui tendais les bras et alors il s'approchait tout doucement, il se penchait vers moi, ses lèvres effleuraient mon front, et... (Trumeau au comble de l'émotion a fait tout ce que disait Amélie. N'y tenant plus, il saisit dans ses bras la tête d'Amélie et la couvre de baisers ; Amélie, avec un cri.) Ah ! mon père !

* Marguerite, Amélie, Trumeau.

TRUMEAU, sanglotant.

Mémé, ma chère Mémé !

MARGUERITE, souriant au milieu de ses larmes; à Amélie.

Hein ? comme les rêves sont menteurs. (Amélie va parler, Marguerite met un doigt sur sa bouche et s'éloigne en leur souriant.)

SCÈNE IV

AMÉLIE, TRUMEAU.

Après un instant d'estase dans les bras l'un de l'autre.

AMÉLIE, avec joie.

Mon bon père !..

TRUMEAU, pouvant à peine parler.

Mon Dieu ! mon Dieu ! y a-t-il longtemps ! y a-t-il longtemps !
Tu ne m'en veux pas ?

AMÉLIE.

Moi ? oh !

TRUMEAU.

D'abord, j'ai été assez puni.. j'ai assez souffert !..

AMÉLIE.

Et moi !

TRUMEAU.

Que de nuits sans sommeil ! que de jours sans sourires !.. Je ne savais que faire de moi. Et puis, figure-toi, c'était comme un fait exprès... chaque fois que je mettais le pied dehors, je me cognais contre des pères... d'heureux pères avec leurs filles au bras ! Je n'ai jamais vu tant de filles que cette année.

AMÉLIE.

Embrasse-moi encore, embrasse-moi toujours.

TRUMEAU.

Oui, oui, c'est égal, j'aurai beau faire, je ne comblerai pas l'ar-

riéré. (Avec satisfaction, la conduisant à la glace.) Allons ! allons ! tu as meilleure mine que tous ces temps passés.

AMÉLIE.

Comment ? tu m'as donc vue, il n'y a pas longtemps ?

TRUMEAU, la ramenant.

Tout le temps que tu es restée à Strasbourg, je l'ai passé chez un vieil ami à moi qui demeurait à quelques pas de votre maison. J'avais une petite chambre au cinquième et je te voyais dans le jardin avec une longue-vue que j'avais achetée. Ah ! il fallait souvent essuyer les verres, va.

AMÉLIE.

Pauvre père !

TRUMEAU.

Quand tu as été de retour à Paris, ça a été une autre affaire ; je me suis remis à te suivre à la promenade, à pied et de loin, quand tu allais aux Tuileries ; en fiacre, les stores baissés, quand tu allais au Bois. Tiens, mes meilleurs moments, sais-tu où je les trouvais ?

AMÉLIE.

Où cela, dis ?

TRUMEAU.

A l'église, le dimanche. Oh ! comme j'aimais le dimanche ! tu ne te doutes pas, Mémé, de toutes les messes que j'ai entendues, de tous les sermons... que je n'ai pas écoutés.

AMÉLIE, souriante et attendrie.

A la messe ? au sermon ?

TRUMEAU.

Oui ; tu sais, tu te mettais à gauche, dans la nef, moi je me mettais derrière un pilier, et je restais là tout le temps, recueilli, immobile, comptant un à un les feuillets du livre d'heures que tournait ta petite main. J'édifiais toutes mes voisines ; elles se disaient : voilà un chrétien fervent, amoureux de son Dieu ! ce n'était qu'un père désespéré, idolâtre de son enfant.

AMÉLIE, avec douleur.

Et je n'ai pas deviné que tu étais là ? à quelques pas de moi !

TRUMEAU.

La nuit, je me promenais sous ta fenêtre, comme là-bas, tu sais? (Amélie avec un geste suppliant lui met la main sur la bouche ; Trumeau, continuant.) Je patageais dans la neige pour apercevoir, une minute, ton ombre sur tes rideaux.. une fois tu as manqué de me voir, il pleuvait à verse, je me suis sauvé, bien triste, bien seul.. et bien mouillé.

AMÉLIE.

Oh ! que je t'aime.

TRUMEAU.

Tu pleures ? ne pleure pas ; je ne veux pas que tu pleures.

AMÉLIE.

Oh ! ça fait du bien.

TRUMEAU.

C'est vrai, du reste ; mais je ne suis pas venu pour ça ! je suis venu pour parler raison. Voyons !... Es-tu dans le secret des affaires de ton mari ?

AMÉLIE.

Le secret ! quel secret ?

TRUMEAU.

Je veux dire... enfin, voyons, sois franche : est-ce que depuis quelque temps votre budget ne se ressent pas d'une gêne inaccoutumée ?

AMÉLIE, inquiète.

Mais non, pourquoi cette question ? Mon Dieu !

TRUMEAU, vivement.

Allons, allons, ne te fais pas de mal ; la voilà toute pâle ; après tout on n'en mourrait pas ; ne suis-je pas là ?.. mais enfin pour que je puisse remédier au mal, s'il y en a, il est indispensable que je sache. .. tu comprends ?

AMÉLIE, retenant ses larmes.

Pas trop.

TRUMEAU.

Voyons ? as-tu de l'empire sur ton mari ?

AMÉLIE.

Oui.

TRUMEAU.

Eh ! bien, il faut l'interroger adroitement ; savoir où il en est... tu as plus d'esprit que moi, tu trouveras bien un moyen. (Voyant Amélie comme suffoquée par les larmes.) Mémé, Mémé, mais qu'est-ce que tu as donc ? comme tu es nerveuse... petite sensitive !

AMÉLIE, riant et pleurant.

Oh ! ne fais pas attention... mais... depuis quelque temps j'éprouve des effets étranges... c'est comme une crainte inconnue, une vague inquiétude. Je souffre tout d'un coup, et tout d'un coup je ne souffre plus. Parfois il me semble que je ne suis bien nulle part.

TRUMEAU, inquiet.

Et ton mari ne s'est pas aperçu de ça ?

AMÉLIE.

Ah ! c'est depuis deux ou trois jours seulement que...

TRUMEAU.

C'est égal, il faut consulter ton médecin ; aujourd'hui même, jo... (Apercevant miss Crockett.) On vient ; nous reparlerons de ça.

SCÈNE V

LES MÊMES, MISS CROCKETT, puis RAOUL.*

MISS CROCKETT, venant de la gauche.

Monsieur Trumeau, la voiture de sir Raoul, elle entrait dans la cour.

* Miss Crockett, Trumeau, Amélie.

TRUMEAU.

Merci. (Il se dispose à sortir.)

AMÉLIE.

Pourquoi ne restes-tu pas?.. reste, je t'en prie.

TRUMEAU.

Pas aujourd'hui, plus tard, nous verrons ça.

MISS CROCKETT.

Entrez dans la chambre de moi ; quand sir Raoul il sera à recevoir ses invités vous pourrez encore..

TRUMEAU, avec joie.

La revoir un moment ! vous avez raison, vous êtes une bonne miss (à Amélie), oui de cette façon je te verrai en toilette de bal. (Il sort par la gauche.)

MISS CROCKETT, sur le seuil d'une des portes et parlant à la cantonade.

Tout droit devant vous, fermez la porte.. et n'ouvrez qu'à ma voix.... bon !

AMÉLIE, à part.

Quelle singulière idée a mon père ? comment m'y prendre pour faire ce qu'il demande?

MISS CROCKETT.

Voilà sir Raoul.

RAOUL, entre vivement du fond. Il a le front soucieux ; dès qu'il aperçoit Amélie il prend un visage souriant et une extrême gaieté ; courant à Amélie.

Tu es encore là, mon enfant. (Il l'embrasse au front.) Je te croyais à ta toilette.

AMÉLIE, préoccupée.

Mon ami, je t'attendais.

RAOUL.

Pourquoi ? tu n'étais pas inquiète, je pense ; je t'avais dit que je rentrerais à neuf heures, et il ne les est pas encore.

* Amélie, Raoul, miss Crockett.

AMÉLIE, même jeu, pendant toute la première partie de cette scène.
Je sais bien.

RAOUL.

Bruno n'est pas venu ?

AMÉLIE.

Qui cela, Bruno ?

MISS CROCKETT.

Votre coiffeur, mistress Amélie.

AMÉLIE.

Ah ! non, pas encore.

RAOUL.

Où as-tu donc l'esprit, chère enfant ?

AMÉLIE.

Pardon, j'étais distraite.

RAOUL, gaiement.

D'abord, je vous veux superbe, ma jolie châtelaine ; quelle robe mets-tu ce soir ?

AMÉLIE, de même.

Je ne sais pas.

RAOUL.

Comment ? tu ne sais pas ? miss, ce n'est pas possible cela... l'entendez-vous.

MISS CROCKETT.

Mistress Amélie ne sait pas, c'était vrai... mais moi je savais. Nous mettons une toilette de chez Gagelin, une robe de tarlatane avec des fleurs des champs... des épis de blé et des bluets. Nous voulons ressembler à une prairie qui se promenait.

RAOUL, riant.

Allons ! c'est à merveille... il n'est pas venu de lettres pour moi ?

MISS CROCKETT, qui en entrant avait déposé des papiers sur la table.

ôht pardonnez... le valet de chambre venait de me prier de porter cela dans votre appartement. (Elle lui donne les papiers.)

RAOUL, après un mouvement, saisit vivement les papiers et les met dans sa poche.

Baptiste est un paresseux, il peut bien faire sa besogne lui-même.

MISS CROCKETT.

Oh! il était très-occupé pour la fête de ce soir, et...

RAOUL.

Bien, miss... c'est bien... n'en parlons plus... Ayez, je vous prie, l'obligeance de jeter un coup d'œil partout.

MISS CROCKETT.

J'allais, sir... j'allais... (Elle sort.)

SCÈNE VI

RAOUL, AMÉLIE.

AMÉLIE, à part.

Je tiens mon moyen, et à nous deux, monsieur le diplomate futur.

RAOUL, encore un peu inquiet.

Ah çà, mais qu'as-tu donc, ma petite âme? On dirait que tu conspires toute seule.

AMÉLIE, souriant.

Ça se voit donc?

RAOUL.

Ah! ah! j'ai deviné, à ce qu'il paraît, et il s'agit en effet d'une conspiration?

AMÉLIE.

Oui.

RAOUL.

Contre moi?

Contre toi.

AMÉLIE.

RAOUL.

Les noms des conjurés ?

AMÉLIE.

Tony, d'abord.

RAOUL.

Le marchand de chevaux.

AMÉLIE.

Et deux anglais...

RAOUL.

Sortis de ses ateliers.

AMÉLIE.

Oui, deux anglais ravissants.

RAOUL.

Ravissants... en vérité ?

AMÉLIE.

Oui.

RAOUL.

Et tu les désires ? Combien les deux anglais ?

AMÉLIE.

Cher, très-cher.

RAOUL.

Tu les auras.

AMÉLIE.

Seize mille francs.

RAOUL.

Tu les as. (Il tire un portefeuille et se dispose à lui donner de l'argent.)

AMÉLIE, après un mouvement de joie.

Non, je veux que tu aies le plaisir de me les acheter toi-même.

RAOUL, avec un mouvement de satisfaction.

Merci. (Il l'embrasse.)

AMÉLIE, à part.

Nous ne sommes pas tout à fait ruinés... Sommes-nous toujours un peu riches ?

RAOUL, qui la regarde.

Désires-tu encore quelque chose ?...

AMÉLIE.

Oh ! je désirerais encore... beaucoup de choses.

RAOUL, riant.

Ah ! mon Dieu !

AMÉLIE, vivement.

Es-tu gêné ?

RAOUL, riant toujours.

Gêné ? pas du tout.

AMÉLIE.

Eh bien... je voudrais aller en Italie.

RAOUL.

Avec tes chevaux ?

AMÉLIE.

Non.

RAOUL.

Nous irons en Italie.

AMÉLIE.

A Turin.

RAOUL.

Ce n'est pas très-joli, Turin... N'importe, nous irons à Turin.

AMÉLIE.

A Florence, à Rome, à Naples.

RAOUL.

Et à Monaco.

AMÉLIE.

Monaco?

RAOUL.

Tu ne connais pas Monaco? tu verras la drôle de ville, tout y marche par trois. Il y a trois réverbères et trois gendarmes... trois juges et trois coupables. Les coupables, on les envoie à Gênes, et le gouvernement leur fait une pension... L'hôpital n'a que trois lits... deux sont toujours vides, le portier couche dans le troisième. Il y a trois pharmaciens... ils sont obligés pour vivre de vendre de la cotonnade.

AMÉLIE.

Ah! tu te moques de moi.

RAOUL.

Mais non, chère petite, seulement, je te l'avoue, je suis un peu étonné de ton goût subit pour les voyages.

AMÉLIE, gravement.

J'ai besoin de changer d'air. (Vivement.) Mais si notre (appuyant) état présent de fortune ne le permet pas, n'en parlons plus.

RAOUL, après un mouvement.

Comment donc! mais si c'est sérieux, parlons-en au contraire... Nous irons où tu voudras... je suis tout à ta disposition... comment veux-tu voyager? par terre ou par mer?

AMÉLIE.

Par mer.

RAOUL.

C'est dit; nous aurons un yacht à nous.

AMÉLIE, avec intention.

Combien ce caprice pourra-t-il coûter à peu près?

RAOUL.

Je n'en sais rien... Mais qu'importe, je ne veux pas prendre l'habitude de compter avec tes désirs, mon Amélie. (Gaiement.) Dans cinq jours le navire sera frété; dans huit, nous mettrons à la voile.

AMÉLIE, avec joie.

Merci, mon ami, c'était pour rire... Je ne veux pas de chevaux... je ne veux pas de yacht, je ne veux pas voyager... je ne veux rien du tout... je voulais seulement savoir quelque chose... et je le sais. (A part.) Mon père se trompait.

RAOUL, à part *.

Je sais bien, chère curieuse, ce que tu voulais savoir.

AMÉLIE, à voix basse et comme honteuse.

Tu m'aimes, n'est ce pas ? dis-moi que tu m'aimes.

RAOUL.

Que je te le dise, semblerait-il pas que tu l'ignores ?

AMÉLIE.

C'est égal ! c'est égal !

RAOUL, avec passion.

Oui, je t'aime, je t'aime, mais vois-tu bien (avec une agitation croissante) mon bonheur ne sera véritablement complet que lorsque nous aurons trouvé une patrie, pour nous seuls... loin des hommes, de leurs passions, de leurs vices... Encore quelque temps à passer dans ce tourbillon et puis... Ah ! tu ne me quitteras pas d'une seconde... Tu sais ? il y a eu deux hommes en moi... ton mari, ton amant, ton Raoul enfin et... le joueur.

AMÉLIE, effrayée.

Ah ! tais-toi.

RAOUL.

Toi seule peux me défendre de lui... quand tu ne me quitteras plus... je ne pourrai plus faillir... car c'est toi ma vertu, c'est toi ma conscience.

AMÉLIE.

Qu'as-tu ? on dirait que tu souffres ?

RAOUL.

Non, non, je t'aime, je t'aime.

* Amélie, Raoul.

AMÉLIE, avec amour.

Oh! je suis bien heureuse. (Haut.) A tout à l'heure.

RAOUL, l'embrassant.

A bientôt... au bal!... (Elle sort par la droite.)

SCÈNE VII

RAOUL, seul, puis HECTOR D'ARGELÈS.

RAOUL, abandonnant toute contrainte.

Ah! ce temps dont je parlais quand viendra-t-il? (Avec désespoir.)
Ah! cette vie de mensonges m'est odieuse.

UN DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur d'Argelès.

RAOUL.

Lui... déjà... pourquoi?

HECTOR, entrant du fond.

Bonsoir, cher... vous êtes surpris de me voir sitôt, n'est-ce pas?

RAOUL.

En effet, je n'espérais pas...

HECTOR

J'ai à vous parler... et, comme, vos salons une fois pleins, vous ne vous appartenez plus, j'ai cru devoir... en deux mots voici de quoi il s'agit.

RAOUL, regardant du côté par où est sortie Amélie.

Parlez tout bas, je vous en prie... (Ils s'asseyent à gauche.)

HECTOR.

Oui... quand un heureux destin m'a placé hier sur votre route, vous ne m'avez dit que quelques mots de votre histoire de quinze mois. J'ai pu comprendre que vous aviez constamment joué de

* Hector, Raoul.

malheur, mais je n'avais pu deviner ce que vous ne me disiez pas. Vous êtes à bout de ressources, est-ce vrai?

RAOUL.

Mais...

HECTOR.

Oh! pas de fausse honte... et écoutez-moi. Les chauds soleils de là-bas, vous le savez, avaient fait éclore ma veine... Je revien-drais même à l'état de nabab, c'est-à-dire, porteur d'un petit million sans une sottise aventure qui... mais je rapporte encore un assez joli denier. Cent quatre-vingt mille francs environ... je vous en offre la moitié et une association nouvelle.

RAOUL, froidement.

Monsieur, je dois refuser l'une et l'autre de ces offres, tout en vous remerciant de me les avoir faites.

HECTOR.

Vous avez tort, car j'ai la plus grande estime pour vous, et si les rôles étaient intervertis, c'est-à-dire si j'étais dans la nécessité de recourir à votre bourse et que vous me fîssiez la galanterie de me l'ouvrir, je ne me ferais, je vous le jure, aucun scrupule d'y puiser.

RAOUL, se levant.

Et vous auriez raison, monsieur.

HECTOR.

Eh bien, alors?

RAOUL.

Ce n'est pas la même chose.

HECTOR.

Je ne comprends pas.

RAOUL.

Brisons là, je vous prie, monsieur; merci encore une fois et pour la dernière.

HECTOR.

Mais, sacrebleu! qu'allez-vous faire, alors? Je vous dis que je

connais votre position comme vous la connaissez vous-même... Vous devez à Dieu et à diable! vous êtes à deux doigts de la Belgique et à une demi-heure de Clichy... est-ce vrai?

RAOUL, avec agitation.

Oh! taisez-vous! si madame de Villefranche vous entendait!

HECTOR, se levant; plus bas.

Vous avez trois référés sur le dos pour lundi prochain, vous serez condamné.

RAOUL.

J'en suis sûr.

HECTOR.

Moi aussi, et, avant quinze jours, on posera bel et bien de belles affiches jaunes à votre porte...

RAOUL, de plus en plus fievreux.

Ah!

HECTOR.

Voyons? il y a un moyen bien simple de ne pas passer par là. Il faut payer.

RAOUL.

Payer, avec quoi? Il me reste vingt-cinq mille francs en tout.

HECTOR.

Associons-nous donc alors, et nous aurons deux cent mille francs en banque.

RAOUL, qui commence à perdre la tête.

J'ai déjà refusé tout à l'heure.

HECTOR, pressant.

Ce soir, le prince Bolstof, Saint-Amand et une partie des membres du Cercle asiatique seront chez vous. Vous avez dit tout naturellement que l'on ne jouerait pas, tout naturellement aussi ces messieurs vont venir chargés d'or comme des galions, retour des Indes; il y aura une partie splendide! et, avec un peu de chance (notez que j'en ai pour deux à cette heure), vous rattrai-

pez l'argent que vous aviez, moi celui que je devrais avoir et madame de Villefranche ne sait rien de votre catastrophe.

RAOUL, lâchant pied.

Mais c'est impossible!... vous dis-je, ma mauvaise étoile obscurcirait la vôtre, si brillante qu'elle pût être. Car, je vous le répète, j'ai une déveine effroyable.

HECTOR.

Oui, cette nuit entr'autres, n'est-ce pas? au whist, votre partner coupait vos rois; à la bouillote votre quarante en main trouvait cinq cartes; à l'écarté vous n'aviez que des sept, et au bac entre vos mains, les neuf se changeaient en *patte*.

RAOUL.

Oui, c'est vrai.

HECTOR.

Eh bien, savez-vous pourquoi?

RAOUL.

Pourquoi?

HECTOR.

Parce qu'on vous volait.

RAOUL.

Vous êtes fou!

HECTOR.

On vous volait, vous dis-je. Pendant la dernière heure qui a suivi votre défaite, je n'ai pas perdu un seul mouvement, un seul geste de vos deux adversaires.

RAOUL.

Leurs noms?

HECTOR.

Tout à l'heure... (Continuant.) J'ai tout vu, tout retenu, tout appris! et je répéterais trèfle à cœur, pique à carreau, mot à mot enfin, tous les tours de passe-passe dont vous avez été victime.

RAOUL.

C'est impossible... vous vous trompez.

HECTOR.

Je me trompe ? Tenez, regardez : (il prend un jeu de cartes dans sa poche, s'approche de la table, et froidement, catégoriquement, il exécute tous les tours de passe-passe qu'il énonce.) A l'écarté, on vous mêlait les cartes à la parisienne, en ayant l'air de mêler sans mêler, comme ceci, comprenez-vous ?

RAOUL, qui regarde avec avidité.

Oui.

HECTOR, même jeu.

On faisait sauter la coupe et l'on se donnait le roi, le valet et l'as, ainsi... Au baccarat, l'autre se servait de cartes adhérentes ou glissantes et distinguait facilement les figures des basses cartes. — Je ne parle pas de celles qu'il morfilait au second tour.

RAOUL, toujours suspendu malgré lui aux lèvres et aux doigts d'Hector.

Oui, oui.

HECTOR, même jeu.

Et voici, enfin, comment tous deux s'y prenaient pour ajouter une portée de cartes dans le talon du jeu.

RAOUL, comme revenant à lui tout à coup*.

Mais c'est infâme, tout cela, et vous ne les avez pas pris à la gorge!...

HECTOR.

D'abord, il était trop tard puisqu'alors vous aviez tout perdu... Ensuite je vous dirai qu'il m'est arrivé deux fois, dans la naïveté de mon jeune âge, de vouloir redresser de ces sortes d'abus et que deux fois cela m'a attiré des désagréments, une balle dans le bras et une admonestation du président de la sixième chambre.

RAOUL.

Les noms de ces misérables, du moins ?

* Raoul, Hector.

HECTOR.

Je vous les dirai cette nuit, nos voleurs seront ici...

RAOUL.

Chez moi ?

HECTOR.

Chez vous, chargés, de vos... de nos dépouilles; car la veille j'avais perdu aussi, moi. (Raoul, à partir de ce moment, n'a plus l'air de l'entendre, et immobile, le regard fixe, il semble abîmé dans ses pensées. A partir de ce moment aussi Hector n'avance plus qu'avec des lenteurs calculées et des précautions infinies. Il a baissé la voix et tandis que ses yeux ne le perdent pas de vue, ses paroles tombent lentement et une à une dans l'oreille de Raoul.) Oui, ils m'avaient volé aussi... en vérité... ce ne serait que justice de leur faire rendre gorge... et si nous voulions!... Enfin si l'on n'était pas... si... (ironiquement) si honnête... (Silence. Raoul relève la tête et le regarde, il détourne les yeux. Raoul va s'asseoir sur le canapé. Hector remonte lentement et s'appuyant sur le dos du canapé, il continue.) Nous associons-nous? (D'un ton incisif.) Quelque chose me dit... qu'au lansquenet... c'est moi qui perdrai cette nuit, et que... vous au contraire... c'est une idée de joueur... oui... je le sens là... (Appuyant.) La troisième main que je passerai... là troisième... sera bonne!... je parie qu'elle passe... neuf fois... en partant de cent louis, c'est plus d'un million... eh bien!... cette main-là... arrangez-vous seulement pour la prendre... réfléchissez... Si vous le voulez... nous jouerons encore séparément cette nuit... mais, j'en suis sûr, nous nous associerons demain. (Il s'éloigne sur la pointe des pieds, Raoul reste seul.)

SCÈNE VIII

RAOUL seul, puis AMÉLIE.

RAOUL, comme se réveillant.

Demain? pourquoi demain? (Il se tourne du côté où était Hector.) Eh bien, il est parti, tant mieux!... (Il se lève.) Qu'a donc cet homme... d'étrange et de fatal en lui? et que je n'avais pas

remarqué d'abord?... je ne l'écoutais plus... et j'entendais cependant... Ce que j'éprouve depuis quelques instants est inexplicable!... un moment je n'ai plus eu conscience de moi-même... Ses paroles arrivaient assourties à mon oreille... et je n'en comprenais le sens que longtemps après... c'est la fatigue des nuits passées?... On m'a volé, dit-il? (Portant la main à son front.) Mais qu'est-ce que j'ai donc?... il me semble que je pense tout haut. (Marchant avec agitation.) Ah! c'est une existence de damné que je mène là... Cette solitude m'effraie! je voudrais entendre du bruit... une voix humaine (Appelant.) Amélie!... non... elle remarquerait mon trouble... il me faut le temps de me remettre. — Pauvre enfant! je ne la rends pas heureuse et je t'aime, pourtant!... lâche!... quand tu diras toujours la même chose?... Oh! si je regagnais? si je pouvais racheter ma liberté, mon repos? comme je jure bien que... (Avec amertume.) Je jure!... oh! l'humiliation surhumaine... je ne crois plus moi-même à mes serments... (Il a pris machinalement les papiers et les regarde.) Qu'y a-t-il au juste là dedans?... dire que ces papiers contiennent ma vie... mon honneur. (Il prend une lampe sur un meuble au fond, sa pensée est ailleurs...) « La main que je passerai sera bonne... arrangez-vous seulement pour la prendre. » (Rêvant.) Seulement!... qu'est-ce que veut dire ce mot-là? et pourquoi donc me fait-il frémir! (Il pose la lampe et les papiers sur la table. Les cartes le gênent, il les prend et les garde sans savoir qu'il les tient. — Il s'assied et lit.) « L'an 1863, le 27 mars, en vertu d'un jugement rendu par le tribunal de... » Si l'on n'était pas honnête?... Que signifie donc cette phrase-là? Qui l'a dite?... est-ce lui ou moi? et... à propos de quoi a-t-elle donc été dite? (Continuant en battant machinalement les cartes.) « Le tribunal de commerce de la Seine séant à Paris, en date du 20 février dernier. — Lequel est en forme exécutoire, enregistré et signifié... » Qu'est-ce que c'est donc que des cartes morfilées?... (Lisant.) « J'ai, Adolphe Rotin, huissier, au tribu... » ah! c'est marquées d'un coup d'ongle. (Il s'arrête, pose les cartes sur la table et les regarde en remuant les papiers qu'il a pris. Cartes et papiers timbrés se confondent dans son esprit.) Si d'ici à la fin du mois, je ne trouve pas moyen d'avoir deux cent cinquante mille francs, je n'ai plus qu'à me faire sauter la cervelle... On m'a volé et je ne l'ai pas vu!... c'est donc bien

difficile qu'on s'en aperçoive... (Peu à peu et comme automatiquement il reprend les cartes et repasse les coups un à un. Raoul est comme en état de somnambulisme.) Oui, le faux mélange!... puis on se donne le roi... la carte onglée... la voilà! je la reconnais... elle est venue toute seule... on veut une figure... (Il l'amène.) Une basse carte, (si l'amène encore) les basses cartes glissent bien mieux... au baccarat... j'ai trois... je donne sept... il me faut un cinq, (avec une joie fébrile) le voilà. (Se remettant.) Imprudent!... et ton visage? (Il se lève et va s'étudier dans la glace.) Il faut que rien ne vous trahisse. — (Se souriant à lui-même.) Ah! vous n'avez pas de bonheur, monsieur... Restez près de moi, madame, de grâce! c'est vous qui me faites gagner... Je suis honteux vraiment de cette veine obstinée... (Il se rapproche de la table et continue de manipuler les cartes. La voix de Raoul a diminué de volume. Il a fini par s'isoler en lui-même. — Il n'a plus conscience de rien. — Le démon du jeu le pousse et il va, il va toujours. — En ce moment, glissant sur le tapis du salon, et tout occupée à finir d'attacher quelque bijou, Amélie descend sans voir Raoul. — Tout à coup en relevant la tête elle l'aperçoit calme, impassible et jouant en face de lui-même sa tragédie du vol. Elle a tout compris, elle veut crier, mais sa voix expire dans sa gorge un étouffement étroit sa poitrine et elle tombe évanouie sur un fauteuil dans l'embrasure de la croisée. En ce moment aussi Raoul tiré tout à coup de sa léthargie par le bruit des instruments qui se font entendre dans les salons du fond pousse un cri d'horreur.) Oh! non! non!... Et j'ai pu avoir un instant cette horrible pensée!... jamais, jamais!... (Il sort par le fond.)

ACTE CINQUIÈME

Petit salon brillamment éclairé comme les autres salons qu'on aperçoit au fond à travers une glace sans tain, placée sur une cheminée. On entend toujours la musique du bal. — Au lever du rideau la foule circule dans le fond. — A droite, guéridon et console sur lesquelles sont une boîte à pistolets et une boîte à jeux. — A gauche, table couverte d'objets d'art. — Portes dans les pans coupés.

SCÈNE PREMIÈRE

GODELET, BERTRAND.

Godelet entre de la droite, en traînant à sa suite Bertrand dont la main est prise dans sa poche. — Godelet n'a pas de décoration. — Une fausse élégance se trahit dans l'accoutrement de Bertrand, d'ailleurs irréprochablement vêtu de noir.

GODELET.

Parbleu ! voici un petit salon désert où nous serons admirablement pour causer.

BERTRAND, d'une voix tremblante.

Monsieur ! monsieur ! ne me perdez pas.

GODELET, tenant toujours la main de l'homme prisonnière.

Tu vois bien que je tiens à ne pas te perdre.

BERTRAND.

Je vous jure que c'est la première fois !

GODELET.

Fichtre, tu débutes bien, la première. (Le regardant avec attention.)
Mais attends donc ? je te reconnais, mon drôle ! mais oui, c'est

bien toi, moins la barbe, qui à Hombourg te trompais toujours de masse à ton avantage.

BERTRAND.

Monsieur...

GODELET.

Là-bas, tu volais en allemand, et ici ?... Ah! ça mais, tu es donc polyglotte?

BERTRAND, avec modestie.

Mon Dieu ! j'ai reçu quelque éducation.

GODELET.

Vraiment?

BERTRAND, avec chaleur.

Monsieur, d'abord je jouais honnêtement, mais le sort m'étant toujours contraire et la nécessité me poussant, j'ai...

GODELET.

Dis donc, coquin, est-ce que tu crois que je t'ai trainé jusqu'ici pour écouter ton histoire ?

BERTRAND, tremblant.

Monsieur! de grâce?...

GODELET*.

Silence... Comment t'es-tu introduit ici ?

BERTRAND.

J'ai ramassé une carte d'invitation dans la rue, devant l'hôtel.

GODELET.

Je suppose que ta première visite n'a pas été pour moi, c'est-à-dire pour mes poches, et que tu avais déjà rendu tes devoirs à d'autres.

BERTRAND.

Pardonnez-moi, monsieur, j'arrive à l'instant.

GODELET, rallant.

Tu n'as pas perdu de temps, alors, si j'en juge par ces protubérances. (Il frappe sur la poche de Bertrand.)

* Bertrand, Godelet.

BERTRAND, troublé.

Monsieur...

GODELET, brutalement.

Allons! allons! fouille-toi et vite.

BERTRAND, à part, frappé d'une idée soudaine*.

S'il voulait partager? (Il tire de ses poches des objets que Godelet désigne au fur et à mesure qu'il les pose sur le guéridon.)

GODELET.

Ah! ah! un éventail.

BERTRAND, d'un ton insinuant et comme s'il faisait l'article.

De Duvelleroy, monsieur, il vaut au moins cinq cents francs.
(Même jeu de poche.)

GODELET.

Un bracelet.

BERTRAND, de même.

Deux mille quatre au bas mot. (Même jeu.)

GODELET.

Une tabatière.

BERTRAND, de même.

Quartz très-rare de la rivière Orange. Ça n'a pas de prix. (Même jeu.)

GODELET.

Et enfin deux porte-monnaie.

BERTRAND, très-insinuant.

Ah! quant à cela, il est aisé d'en savoir... la valeur, nous compterons et...

GODELET, sautant.

Hein! mais Dieu me pardonne! le coquin me prend pour un confrère. (Le saisissant au collet.) Attends! attends! ton gîte sera

* Godelet, Bertrand.

bientôt trouvé. (Appelant.) Quelqu'un? Baptiste? (En se secouant Godelet fait tomber un nouvel objet que Bertrand tenait encore.)

GODELET, se baissant.

Qu'est-ce que c'est que ça encore? un jeu de cartes? du cercle asiatique? Brigand, tu fais donc tous les genres?

BERTRAND.

Oh! non, monsieur... pour travailler dans cette partie-là, il faut avoir déjà une certaine position.

GODELET.

Comment se fait-il alors?

BERTRAND, soupirant.

Une déception, monsieur... J'avais cru à un porte feuille.

GODELET.

Où donc as-tu pris ce jeu de cartes?

BERTRAND, souriant.

Dans la poche de l'un de vos invités, monsieur.

GODELET.

Dans la poche de... tu en es sûr? non, je veux dire : Tu reconnaitrais le propriétaire de la poche?

BERTRAND.

Oh! monsieur, j'ai un œil américain.

GODELET, à part.

Si c'était... oui, oui, ce doit être mon homme! quelque chose me le... (Bertrand a fait tout doucement un mouvement de retraite.) Ne bouge pas, toi, ou tu es perdu. (Inspectant le jeu, à part.) Des refaits... des lansquenets... ce sont des cartes préparées, je connais ça, maintenant... (Avec joie.) Je le tiendrais donc enfin? (A Bertrand.) Écoute? toi... si tu peux me montrer celui à qui tu as chipé ce jeu, je manquerai à mon devoir pour la première fois de ma vie.

BERTRAND.

Comment?

* Bertrand, Godelet.

GODELET, avec effort.

Je te permettrai d'aller te faire pendre ailleurs.

BERTRAND.

Ah! monsieur, croyez à ma reconnaissance.

GODELET, avec dégoût.

Ta reconnaissance?

BERTRAND, qui regardait au fond, avec un cri.

Ah!

GODELET.

Quoi?

BERTRAND, lui désignant un coin du salon voisin.

Tenez, monsieur, voyez-vous là-bas, près de cette caisse de fleurs et à côté d'une dame qui a une autruche sur la tête, ce...

GODELET.

C'est ton homme?

BERTRAND.

C'est lui.

GODELET, à part.

Je ne me trompais pas! (A Bertrand qui allait s'élançer.) Un instant.

BERTRAND.

Est-ce que je ne suis pas libre?

GODELET.

Non, pas encore. (Prenant une poignée de cartes au hasard dans la boîte et les mettant dans l'enveloppe des cartes d'Hector.) Il faut auparavant que tu mettes ce jeu à la place qu'occupait l'autre... Tu entends?

BERTRAND.

Oui, monsieur.

GODELET, regardant au dehors.

Il vient de ce côté, prends-y garde! si tu manques ton coup, tu couches en prison.

BERTRAND, souriant.

Je suis sûr de moi, monsieur.

GODELET, à part.

Noble orgueil !

SCÈNE II

LES MÊMES, BOLSTOI, DE SAINT-AMAND, DEUX JEUNES GENS et HECTOR, puis TROIS INVITÉS. Ils entrent de la gauche.

SAINT-AMAND, son bras sous celui de Bolstol et déclamant.

Venez, prince, cherchons un endroit écar
Où de tailler un bac on ait la liberté.

BOLSTOI.

Déjà ! oh ! ce ne serait pas convenable, donc. (Il s'assoit.)

SAINT-AMAND *.

Bah ! bah ! on ne viendra pas nous relancer jusqu'ici, c'est un salon perdu ! et en fermant les portes !... n'est-ce pas, monsieur d'Argelès ?

HECTOR, se défendant.

Oh ! pardon, vicomte ! mais étant presque de la maison, je ne puis donner le mauvais exemple.

SAINT-AMAND, riant.

O l'hypocrite ! (Aux deux jeunes gens.) Mais je suis bien tranquille. (Jouant avec un jeu de cartes.) Dès qu'il entendra le frou-frou des robes de ces dames...

HECTOR, riant.

Oh ! aujourd'hui je les aime d'un amour platonique (à Godelet tandis que Bertrand un peu en arrière guette l'instant favorable), comme vous les aimez vous-même, cher capitaine... (Aux autres.) Ah ! ça a été un beau jour chez lui, une violente passion... (ironiquement.) mais ça n'a pas duré, M. Godelet a eu des peines de cœur.

* Bolstol, jeunes gens, Bertrand, Hector, Godelet, Saint-Amand.

GODELET, à part.

Patience! patience! (Bas à Bertrand.) Attention! (Haut à Hector en lui offrant du tabac dans la boîte dérobée *.) En usg-z-vous?

HECTOR.

Oh! le charmant bijou!

GODELET, le lui faisant examiner, après un coup d'œil à Bertrand.
En connaissez-vous, par hasard, le propriétaire?

HECTOR.

Comment?

GODELET.

Je l'ai trouvé dans ce salon... avec les quelques autres objets que voici.

SAINT-AMAND et LES DEUX JEUNES GENS.

Voyons! (Ils se rapprochent et entourent le guéridon.)

SAINT-AMAND.

Mais ce n'est pas possible... Tous ces objets ont été escamotés; est-ce que Bosco est ici?

TOUS, riant.

Bosco! (Ils se fouillent.)

BERTRAND, bas à Godelet qui ne le perdait pas de vue.

C'est fait... (Il s'esquive pendant que Godelet parle bas à un domestique qui vient d'entrer en lui remettant les objets; le domestique sort emportant le guéridon.)

SAINT-AMAND, qui s'est fouillé comme les autres.

Il paraît que nos portefeuilles sont encore à leur place... jusqu'à présent... voyons donc lequel d'entre-nous sera le plus habile escamoteur... Un petit lansquenet, voulez-vous? (Il prend la boîte à jeux et la porte sur la table.)

LES DEUX JEUNES GENS.

Oui, oui... allons, prince.

* Bolstoi, Bertrand, Godelet, Hector, jeunes gens, Saint-Amand.

SAINT-AMAND.

Mais pas de bruit. (Il s'assied à la table en face de Bolstol.)

PREMIER JEUNE HOMME.

Voici les cartes, débarrassons la table...

DEUXIÈME JEUNE HOMME.

Enlevons les objets d'art.

PREMIER JEUNE HOMME.

Monsieur d'Argelès, la chaîne ?

HECTOR.

Soit ; mais je vous préviens que je regarderai seulement.

SAINT-AMAND.

En attendant une main. Connu ! (On se passe les objets de main en main ; Hector les pose sur la console.)

PREMIER JEUNE HOMME.

Oh ! le joli Mercure !

DEUXIÈME JEUNE HOMME.

Le dieu des voleurs ici ? fermez les portes.

PREMIER JEUNE HOMME.

Une Danaé.

SAINT-AMAND, gaiement.

On demande la pluie d'or... Jupiter... Stoï, ouvrez votre portefeuille ! (Bolstol rit.) Le jeu défendu c'est encore plus amusant ! (On a tiré les cartes.)

HECTOR, à part.

Raoul m'évitait... Il n'est pas mûr ! allons ! cette nuit... nous jouerons encore chacun de notre côté.

SAINT-AMAND, prenant la main.

A moi ? cinquante louis.

PREMIER INVITÉ.

Je les fais... (On joue.)

* Bolstol, Saint-Amand, deuxième jeune homme, premier jeune homme, Hector, Godelet.

SAINT-AMAND.

Il y en a cent...

GODELET, dévora des yeux Hector assis, à part, au fond
Est-ce qu'il ne jouera pas ?

SCÈNE III

LES MÊMES, MARGUERITE; elle est en grande toilette de bal.

MARGUERITE, en entrant de la gauche et venant à droite de Saint-Amand.

Je ne vois pas Amélie... M. Trumeau l'accapare... (Apercevant la
table de jeu.) Ah! ah! messieurs; ce n'est pas bien, vicomte...

SAINT-AMAND.

Je ne peux pas quitter, madame... je gagne... quatre cents
louis.

MARGUERITE.

Voyons! monsieur Godelet.

GODELET, bas.

Laissez faire.

MARGUERITE, étonnée.

Comment ?

GODELET, de même.

Chut!

SAINT-AMAND.

Seize mille francs!... (Hésitant.) Diable!... (Se décidant.) Ah bah!
(On a tenu. Il joue... avec joie.) Trente-deux mille francs! j'ai bien
envie!... (Hector se lève.)

GODELET, à part.

Il y vient!

SAINT-AMAND, déposant les cartes.

Ma foi! .. tant pis, je passe la main.

GODELET, bas à Marguerite.

Regardez le paquet de cartes...

HECTOR, vivement.

Je la prends. (Hector s'est approché, il prend les cartes de la main droite et les place dans la main gauche.)

MARGUERITE.

Eh bien ?

GODELET, de même.

Tenez ! il a grossi.

MARGUERITE.

Oui... mais il faut... (Godelet l'arrête et met un doigt sur sa bouche.)

HECTOR, souriant.

Messieurs, il s'a trente-deux mille francs.

BOLSTOI.

Je tiens donc, s'il vous plaît.

HECTOR, s'inclinant *.

Prince!... (Comme inquiet.) Ah ! j'ai fait, je crois, une imprudence!... je ne sens pas ce coup-là.

GODELET, à part et frappant du pied.

Filou ! (Hector se retourne de son côté ; Godelet sonne entre ses dents la marche du père Bugeand.)

HECTOR, riant.

Enfin ! (Il donne les cartes.)

SAINT-AMAND, les annonçant.

Sept de pique... dame de cœur. (A Hector qui a fait un bond de surprise.) Qu'est-ce que vous avez donc ?

HECTOR, se remettant.

Rien !

SAINT-AMAND.

Ah ! je comprends!... la dame de cœur a de l'œil, n'est-ce pas ?

* Bolstoi, les joueurs, Saint-Amand, Hector, Godelet, Marguerite.

HECTOR, riant forcément.

Oui... en effet. (Il tire. — Godelet monte sa fanfare d'un demi-ton — Hector tire des cartes indéfiniment.)

SAINT-AMAND, riant, à Hector.

Mais vous allez user toutes les cartes... (Hector continue, on rit, la fanfare monte d'un ton.)

HECTOR, très-pâle, à part.

Qu'est-ce que ça veut dire? J'étais pourtant bien sûr...

SAINT-AMAND, avec un cri.

Dame de cœur!... Enfin... vous avez perdu.

HECTOR, à part.

Tonnerre! Je suis volé.

DEUXIÈME JEUNE HOMME.

Un baccarat... voulez-vous, messieurs?

TOUS.

Oui, oui. (Le jeu reprend.)

HECTOR, à part.

Mais c'est donc le diable qui...

GODELET, se prenant à l'écart, à voix basse.

M. d'Argelès a aussi des peines de cœur! et s'il ne devine pas pourquoi, je vais le lui dire. (Marguerite écoute à la dérobée.)

HECTOR, troublé, malgré lui.

Monsieur!

GODELET, lui donnant le jeu de cartes.

Voici votre jeu, monsieur.

HECTOR.

Monsieur, je ne vous comprends pas.

GODELET.

Vous l'aviez dans votre poche. Ce sont des cartes du Cercle asiatique, monsieur, et il n'y en a pas ici...

Les joueurs, Marguerite, Godelet, Hector.

HECTOR, jouant l'assurance.

Eh bien, après? c'est une superstition de joueur... Ça me porte bonheur d'avoir des cartes dans ma poche.

GODELET, les lui montrant.

Quand vous les avez préparées comme celles-ci, je le crois.

HECTOR, à demi-voix.

Monsieur, vous m'insultez!... et vous pourrez payer cher... (Mouvement de Marguerite.)

GODELET, de même.

Je ne regarde pas à la dépense, et... comme je ne suis pas fier... (prenant un des deux pistolets sur la console) nous allons emporter les joujoux que voilà — ils sont chargés et voici d'autres bonbons dans le cas où ils manqueraient de respiration. (Il met des balles dans sa poche.) Nous allons prendre un convoi de nuit et au point du jour, j'aurai purgé les salons d'un drôle et d'un escroc!

HECTOR, tremblant sous l'étreinte de Godelet.

Monsieur!...

GODELET, avec mépris.

Mais non — vous n'en valez pas la peine.

MARGUERITE, à part.

Ah! je respire!

GODELET, brutalement.

Je vous donne trois heures pour quitter Paris, trois jours pour quitter la France!... et... (élevant la voix et avec menace) prenez-y garde, on ne sort pas deux fois des mains du capitaine Godelet.

HECTOR, implorant le silence du geste.

Je partirai! je partirai!

GODELET.

A la bonne heure. (A part.) C'est égal je vole les prisons, ce soir...

HECTOR, apercevant Raoul dans l'autre salon, à part.

Raoul! s'il songeait à mettre mes leçons à profit?... Maintenant

que l'éveil est donné... comment le prévenir? (Il cherche à se rapprocher de Raoul.)

GODELET, avec un signe à Marguerite et barrant la route à Hector.
La porte est par ici; M. de Villefranche se passera de vos adieux.

HECTOR.

Mais...

MARGUERITE, imitant la stratégie de Godelet.
Je les lui ferai de votre part.

HECTOR.

Madame...

GODELET, même jeu.

Madame les lui fera. (Par suite des manœuvres de Godelet et de Marguerite, Hector est arrivé malgré lui jusqu'au seuil de la porte, à droite.)

HECTOR, à part.

Allons... à Monaco! (Il disparaît, la porte se referme sur lui.)

SCÈNE IV

LES MÊMES, moins HECTOR, RAOUL, puis TRUMEAU, et AMÉLIE. Au moment où Hector disparaît, un mouvement se produit autour de la table.

SAINT-AMAND.

Il paraît que l'eau va toujours à la Newa... (Apercevant Raoul qui vient d'entrer de la gauche.) Monsieur de Villefranche, pour Dieu! venez à notre secours, vous changerez la veine.

TOUS, excepté Boletoi.

Oui... oui.

RAOUL, à part, descendant en scène.

Dieu soit loué! ce misérable d'Argelès n'est pas ici... je l'aurais fait chasser... maintenant ma seule ressource est de tenter la fortune... puisse-t-elle m'être favorable... (Il s'approche de la table.)

LE DÉMON DU JEU.

SAINT-AMAND, se levant.

Raoul à la rescousse !... Prince, tenez-vous bien.

GODELET, à lui-même.

Il va jouer ?... sacrebleu ! Oh ! il me vient une vilaine pensée .

MARGUERITE, qui a entendu.

Oh ! c'est impossible.

BOLSTOI, à la table de jeu.

A qui est-ce qu'est la main déjà ?

SAINT-AMAND.

De Villefranche la prend. (Il s'assied près de Bolstoi.)

BOLSTOI.

Est-ce que vous commencez à jouer donc ?

RAOUL, s'asseyant à la place qu'a quittée Saint-Amand.

Oui, je mets cent louis en banque.

BOLSTOI.

Je les tiens ! (On a joué le coup.)

GODELET, à part.

Il gagne !... (A partir de ce moment les yeux de Godelet ne quittent plus les doigts de Raoul ; Marguerite l'examine instinctivement de son côté.)

SAINT-AMAND.

Banque des deux cents.

BOLSTOI.

Je soutiens la banque...

RAOUL.

Pardon, prince, je... désire faire le jeu moi-même.

GODELET, même jeu.

Oui-dà !

BOLSTOI.

Alors, est-ce que vous me permettrez de jouer contre ?

* Saint-Amand, Bolstoi, joueurs, Raoul, Godelet, Marguerite.

RAOUL.

Ce qu'il vous plaira.

SAINT-AMAND, riant.

Ce cher Bolstoï, il joue pour ou contre, ça lui est égal; pourvu qu'il perde.

BOLSTOÏ.

Mille napoléons, je fais.

GODELET, à part.

Tiendra-t-il ?

RAOUL.

Cela va.

GODELET, à Marguerite.

Il tient !

RAOUL, tirant, et à part.

Mon Dieu ! si j'allais perdre ! (Godelet, les yeux hors de la tête, et Marguerite, pleine d'anxiété, examinent toujours Raoul; annonçant son jeu.) Un, j'en donne.

SAINT-AMAND, regardant ses cartes.

Il y a de l'espoir. (Raoul tire.) Baccarat !... Trois têtes ! (Il se lève et se tient debout près de Bolstoï, de l'autre côté.)

BOLSTOÏ.

Vous possédez en banque deux mille sept cent cinquante napoléons déjà... j'en fais trois mille.

GODELET.

Soixante mille francs !

RAOUL, hésite, puis joue le coup fiévreusement.

Je donne des cartes.... (A part.) Toute ma vie est là.

BOLSTOÏ.

J'en prendrai, s'il vous plaît. (On joue.)

MARGUERITE, à part.

Encore gagné !

GODELET, à part.

Mais c'est la caverne d'Ali-baba.

SAINT-AMAND.

J'ai bien fait de me lever... ça m'a sauvé quelques livres.
(A Raoul.) Vous avez ?

RAOUL.

Cent vingt mille francs.

BOLSTOI.

Est-ce que vous souhaitez que je prenne la banque donc ?

RAOUL, dont la fièvre augmente peu à peu.

Non, faites, messieurs, je tiens tout.

SAINT-AMAND, riant.

On n'est pas obligé de tout faire... Cinq mille écus. .

BOLSTOI, de plus en plus gai à mesure qu'il perd.

Et moi, le reste déjà, si cela ne vous ennue pas ?

RAOUL.

Prince, je suis à votre disposition. (Il joue et gagne.) Mais vous êtes bien malheureux, et *...

GODELET, respirant, à part.

Ah! ça va finir.

BOLSTOI.

Oh! c'est une misère... donc... excusez-moi, seulement je n'ai plus de monnaie sur moi.

SAINT-AMAND, riant.

Plus de monnaie est charmant !

BOLSTOI.

Je fais cent mille francs sur parole.

SAINT-AMAND.

Prince, laissez-moi les cartes, je vais les filer... (Fitant en effet les cartes que Raoul vient de lui donner; abattant son jeu, mais ne montrant

* Godelet, Bolstol, Saint-Amand, joueurs, Raoul, Marguerite.

qu'une carte et la moitié de l'autre.) Un quatre l... et là-dessous il doit y avoir un quatre ou un cinq...

RAOUL, abattant son jeu, à son tour.

Neuf.

SAINT-AMAND.

Le gros!... voyons? (Il dégage la seconde carte.) Prince, nous n'avons que le petit.

GODELET, à part.

O ma petite Amélie!... sans toi!... (Raoul est pâle mais impassible; tout à coup ses yeux rencontrent ceux de Godelet ardemment fixés sur lui et involontairement il tressaille.)

RAOUL, à part.

Godelet!

BOLSTOI, riant.

C'est drôle. (A Raoul.) Je vous dois cent mille francs! Tenez, chacune de mes cartes de visite vaudra cette somme, s'il vous plaît? (Il lui tend une carte de visite qu'il prend dans son carnet.)

SAINT-AMAND, riant.

Mazette! voilà une veine rayée!

BOLSTOI.

Une autre carte? est-ce que vous la tenez?

RAOUL.

Comme vous voudrez! (Au moment où il va pour jouer, son regard rencontre de nouveau celui de Godelet. Troublé.) Pourquoi donc me regarde-t-il ainsi? (Avec une sorte de folie qui le gagne peu à peu et tout en donnant les cartes.) En face d'une perte comme la vôtre, je ne me retirerai certes pas. (Il a joué et gagne.)

BOLSTOI, éclatant de rire.

Très-curieux donc!... (En ce moment Trameau et Amélie paraissent à droite; Amélie se soutient à peine.)

RAOUL, à part; avec une fièvre terrible.

Mais c'est un bonheur inouï, invraisemblable... (Frappé d'une idée.) Ah! mon Dieu! est-ce que je tricherais malgré moi? Ces cartes

maudites que j'ai touchées se sont-elles donc attachées à mes doigts ou glissées dans mes manches. (Il lâche les cartes et secoue ses mains avec un sentiment de folle terreur.)

BOLSTOI, souriant.

Qu'avez-vous donc ?

RAOUL, d'une voix étranglée se levant.

Prince... je vous en prie!... prenez la main... battez les cartes... mêlez le jeu... faites quelque chose pour changer cette veine.

BOLSTOI, souriant toujours.

Pourquoi est-ce ? je préfère suivre le jeu donc... un dernier coup peut-être.

RAOUL, à moitié fou.

Je vous obéis, je... (A part.) Ah ! si c'était la main... la troisième main d'Hector... celle dont il m'a parlé ! (En disant ces mots il a joué ; avec un cri étouffé.) Gagné, encore gagné!...

TRUMEAU, qui s'est approché peu à peu de Raoul, tout bas à son oreille.

Volour ! (Raoul pousse un cri terrible et tombe sur sa chaise.)

GODELET, le soutenant, et à voix basse.

Prenez donc garde ! (Mouvement.)

BOLSTOI, se levant.

Qu'est-ce donc ?

MARGUERITE, s'élançant.

Grand Dieu !... (A Raoul.) Qu'éprouvez-vous ?

RAOUL, d'une voix entrecoupée.

Je viens de recevoir un coup terrible au cœur.

AMÉLIE, qui allait s'élanter a été retenue d'abord par Trumeau ; à celui-ci d'un ton suppliant.

Mon père !

TRUMEAU.

Silence !

* Bolstol, Saint-Amaud, joueurs, Godelet, Raoul, Marguerite, Trumeau, Amélie.

MARGUERITE.

Vite, un médecin !

RAOUL, vivement.

Personne.

TRUMEAU, bas.

Non... personne.

SAINT-AMAND, aux autres, à demi-voix.

Retirons-nous.

BOLSTOI, à part, et sortant.

Ah! pauvre jeune homme, je lui croyais plus d'estomac. Donc déjà... (Bolstoi, Saint-Amand et les autres se retirent sans bruit par la gauche; au moment où les portes s'ouvrent pour les laisser sortir, une bouffée d'harmonie arrive bruyante dans le boudoir. Une fois les portes closes de nouveau, on n'entend plus le bruit du bal qu'en sourdine.)

SCÈNE V

RAOUL, AMÉLIE, GODELET, MARGUERITE, puis
MISS CROCKETT.

Amélie pleure, Marguerite et Godelet sont consternés. Raoul, accablé, est sur un siège la tête dans ses mains; tout à coup il se relève.

RAOUL, avec désespoir à Amélie *.

Amélie! tu m'as soupçonné? vous aussi, mon père?... vous aussi, mes amis... (Moment de silence. Alors, Raoul fait un geste de désespoir; Il bondit jusqu'à la boîte de pistolets, saisit une arme, l'apprête en un clin d'œil et la dirige vers sa poitrine.)

RAOUL, avec égarement.

Amélie, m'as-tu soupçonné?

AMÉLIE, pleurant et criant.

Non, non, non, non ! (Sur un geste de Raoul qui a laissé tomber le bras qui tenait son arme, Amélie s'élançe, se cramponne à Raoul et saisit l'arme

* Marguerite, Godelet, Trumeau, Raoul, Amélie.

entre ses bras en croix en répétant :) Non, non, non ! (Un cri de terreur s'échappe de toutes les poitrines à la vue du danger que court la jeune femme*.)

RAOUL.

Malheureuse !...

TRUMEAU, même jeu et d'une voix étouffée.

Ne bouge pas... ne bouge pas ! (Il détache lentement les bras d'Amélie, prend le pistolet que lui enlève aussitôt Godelet et tombe à demi évanoui sur un siège. Alors, Raoul saisit Amélie dans ses bras avec une joie folle et couvre ses cheveux de baisers et de larmes.)

GODELET.

Trumeau, nous nous sommes trompés. Les voleurs sont lâches, vois-tu ?

AMÉLIE.

Mon Raoul, pardon !

RAOUL, suffoqué.

Tais-toi, cher ange, le seul coupable, c'est moi... Les apparences m'accusaient... Ton père, pouvait s'y tromper... toi-même qui m'a surpris peut-être !

AMÉLIE, vivement.

Je ne t'ai pas vu.

RAOUL, sévèrement.

Ne mens pas, chère bien-aimée; tu sauras tout, un vertige s'est emparé de moi et j'ai eu une horrible pensée, c'est vrai, et je m'en accuse comme d'un crime ! Mais mon honneur, mon amour l'ont emporté. (Avec des larmes.) Me crois-tu, Amélie ? mon père, mes amis, me croyez-vous ? (Amélie a jeté ses bras à son cou, Trumeau et Godelet lui tendent la main ; Marguerite lui sourit.)

MARGUERITE, à Amélie**.

Eh bien, ça va mieux, ma petite Mémé... (Sur un mouvement d'Amélie.) Qu'as-tu donc ?

* Marguerite, Godelet, Trumeau, Amélie, Raoul.

** Marguerite, Amélie, Godelet, Raoul, Trumeau.

AMÉLIE, faisant son possible pour sourire, mais avec un signe de souffrance.

Rien, rien. Viens, je te le dirai !

RAOUL, à Trumeau et à Godelet.

Ne craignez plus de rechute pour moi, j'ai trop souffert ! je ne jouerai plus... plus jamais.

TRUMEAU, secouant la tête.

Où cela, c'est autre chose.

GODELET.

Je ne doute pas, moi.

TRUMEAU.

Tu n'es qu'une bête, toi.

GODELET, entre ses dents.

C'est bien fait pour moi, ça.

RAOUL.

Quoi ! je ne trouverai pas d'accents assez forts pour vous convaincre ? sur quoi jurer, de si saint, de si sacré ! que vous ne puissiez douter de mon serment ? sur quoi ? sur qui jurer ?

MARGUERITE, soutenant Amélie et se rapprochant du groupe.

Sur qui ?... sur votre enfant ! (Raoul pousse un cri de joie et saisit Amélie dans ses bras.)

GODELET.

Te voilà grand-père.

TRUMEAU.

C'est bien fait pour moi, ça...

MARGUERITE, avec intention.

Et il est père.

TRUMEAU.

Oui, je suis plus tranquille maintenant.

* Miss Crockett, Amélie, Raoul, Marguerite, Trumeau, Godelet.

GODELET*.

Misère de moi !... assez d'émotions comme ça... je passe la main.

MISS CROCKETT.

Je la prends...

* Marguerite, Amélie, Raoul, Trumeau, Godelet, miss Crockett.

FIN.

24 FE 64

IMPRIMERIE DE L. TOINON ET C^o, A SAINT-GERMAIN